

INES * SOUCHES ET RA
 CHES ET RACINES * SO
 RACINES * SOUCH
 INE * SOUCHES ET RA
 CHES ET RACINES * SO
 RACINES * SOUCH
 INES * SOUCHES ET RA
 CHES ET RACINES * SO
 RACINES * SOUCH
 INES * SOUCHES ET RA
 CHES ET RACINES * SO





***SOUCHES
ET
RACINES***

6.

«The project reported herein was performed pursuant to a grant from the U.S. Department of Education. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the positions or policies of the U.S. Department of Education, and no official endorsement by the U.S. Department of Education should be inferred.»

This material was developed and reproduced with funds provided by Grant G008007145, Title VII ESEA. It has been reproduced in this form for pilot testing. All rights are reserved.

1981



National Materials Development Center for French and Creole
168 South River Road, Bedford, N.H. 03102



PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

SOUCHES ET RACINES

une introduction

à la généalogie

pour les jeunes Franco-Américains

Julien Olivier

TABLE DES MATIERES

	page
Remerciements	8
Prologue	
La bibite généalogique.	9
Souches et racines: divers buts de ce livre.	9
Ce qu'on y trouvera: en général.	10
En particulier.	11
Chapitre 1 COMMENT S'Y PRENDRE:	
La généalogie expliquée par des généalogistes.	15
Généalogiste à 16 ans.	
Michel Beaumier (Interview)	16
1,022 ancêtres!	
Lucille Lagassé (Interview)	22
Des racines, vous dites?	
Edouard Beaudoin	32
A la recherche de ses ancêtres français.	
Le consulat général de France à Boston	38
Schéma: mes ancêtres pour cinq générations	42
Chapitre 2 MES RACINES:	
Les expériences de quelques familles franco-américaines.	45
Mon père. Une famille franco-américaine dans les moulins.	
Alice Lacasse Olivier	46
Dans le miroir du passé. Une famille acadienne.	
Guy Dubay	52
Souvenirs d'une Cadjine.	
Monica Landry	58
Pêcheurs et poissons. Les expériences d'une famille de pêcheurs.	
Alice Mary Bean	64
Une famille franco-américaine à Boston. Une expérience différente.	
John DuPont	68
Chapitre 3 MON NOM, C'EST . . .	
Un coup d'oeil sur les noms français chez nous.	75

Mon nom, c'est. . .	
Evariste Bernier	76
Nicole . . .	
Nicole Morin-Scribner	77
Du sens étymologique de nos noms français.	78
Une bataille de nom. Réflexions à 82 ans.	
<i>Peter Bushey</i> (Interview)	80
Comment les noms ont changé à travers les années.	84
Evolution et variations dans les noms acadiens.	
Guy Dubay	85
Les noms acadiens en Louisiane.	
Louisiane Française.	86
Une femme reprend son nom français.	
Irène Simoneau	90
La famille Tremblay.	
Jacqueline Darveau-Cardinal	96
Un drôle de nom . . . ?	
Bill Tremblay	100
Chapitre 4 QUELQUES REFLEXIONS sur notre "ethnicité."	101
Est-ce que je suis un vrai Franco-Américain?	
Evariste Bernier	102
Un derrière brûlé.	
Nicole Morin-Scribner	105
Jamais plus. Réflexions sur une adolescence troublée.	
Alice Mary Bean	106
L'ethnicité: remarques d'un anthropologue.	
Marcel Bellemare	111
Etre fier de ce qu'on est.	
Jeannine T. Lévesque	112
On s'entraide.	
Une lettre	116
Chapitre 5 SYLVIA. L'autobiographie d'une orpheline.	
Mme Roy C. Stayner	117
La tireuse de cartes.	119
Mes premiers souvenirs.	120
Au high school: l'internat.	124
Un emploi d'été—l'entrée en scène de Roy.	125
L'enquête commence.	128
L'année décisive.	130
Le voyage de retour.	136
Quelques réflexions.	140
Chapitre 6 - 51 PROJETS POUR LE JEUNE GENEALOGISTE.	141
Chapitre 7 OU CHERCHER?	157
Epilogue: La fable des branches et des racines.	173

REMERCIEMENTS

Ce livre est l'enfant d'une parenté nombreuse. Sa généalogie est chargée d'auteurs, de photographes et de divers spécialistes qui ont aidé à sa réalisation, fond et forme. Plusieurs personnes—celles qui ont partagé un texte écrit—ont déjà été signalées dans la table des matières. Même si l'on court le risque d'en oublier, je tiens ici à signaler les autres collaborateurs de travail. A tous, sincères remerciements et félicitations sur la parution d'un livre depuis longtemps en marche.

—La traduction de l'anglais aux pages 39 et 41 est le travail de François Perronnin. Les autres sont du rédacteur qui en prend la pleine responsabilité: aux pages 17 et suivantes, 23 et s., 33 et s., 47 et s., 53 et s., 65 et s., 69 et s., 76, 77, 81 et s., 87 et s., 91 et s., 100, 103 et s., 105, 113 et s., 116 et 119 et s.

—Quelques publications ont permis qu'on reproduise telle pièce qui avait déjà paru chez elles: le *F.A.R.O.G. FORUM*, *Forces*, le *Nashua Telegraph*, les *Cahiers de Géographie du Québec*.

—Les photographies ont été contribuées par de nombreuses personnes, dont: Maria Lacasse Poitras (couverture, et aux pp. 45, 46, 49, 80, 101, 141, 157); Marcel Olivier (couverture, et aux pp. 15, 75); Michel Beaumier (aux pp. 16, 17, 19); Julien Olivier (aux pp. 22, 23, 26, 53, 59, 63); Floyd M. Wright (à la p. 33); Alice Olivier (à la p. 47); Monica Landry (à la p. 58); Claire Bolduc (à la p. 65); Jeff Spring (à la p. 69); Irène Simoneau (à la p. 91); et Sylvia Stayner (les photographies du chap. 5).

—Ces photographies ont été reproduites et préparées pour la publication par Jeff Spring et Raymond Ste. Marie.

—La maquette de la couverture est aussi l'oeuvre de Raymond Ste. Marie.

—Le dessin à la p. 102 est fait par Evariste Bernier.

—Les cartes géographiques, démontrant l'histoire du déplacement acadien sont le travail du géographe Robert LeBlanc: aux pp. 52, 56 et 61.

—Dans la composition à la machine on reconnaîtra la main patiente et habile d'Estelle Chèvrefils.

—Tandis qu'un autre collègue au Centre, Renaud Albert, a lu et relu le texte, y relevant fautes grammaticales et typographiques. (Quant à celles qui ont pu tout de même s'y glisser, j'en prends pleine responsabilité.)

—*Souches racines* (d'abord connu sous le titre *Il n'y a pas de souche sans racines*) a fait ses preuves entre les mains de nombreux instituteurs, élèves et lecteurs. A eux aussi, ceux et celles qui ont lu, utilisé et critiqué la version test, je tiens à dire un sincère merci.

PROLOGUE

La bibite généalogique

Qui sont mes ancêtres?
D'où sont-ils partis?
Quand sont-ils arrivés aux Etats-Unis?

On dit que de telles questions viennent de temps à autres agacer—comme une moustique bourdonnante d'une nuit de juillet—la tête de tout humain. Vous en avez déjà fait l'expérience? (Des questions, c'est-à-dire.)

Et est-ce que vous vous êtes laissés, disons, piquer la curiosité? Si par hasard *la bibite généalogique* ne vous a pas encore atteints et si vous craignez la fièvre du savoir, qui le plus souvent résulte de ce contact, alors vous faites mieux tout de suite mettre de côté ce livre.

Maintenant, soyez rassurés—vous, les braves qui allez de l'avant malgré cet avis—que d'après les dernières études la maladie en question, quoique contagieuse, n'a jamais emporté sa victime. On soutient même que vouloir connaître ses *racines* est tout à fait naturel. De fait, on remarque que la personne infectée, loin de languir, semble d'autant plus alerte et revififiée qu'elle devient patient actif dans cette étrange maladie. Et elle en sort même en meilleure santé qu'avant—si jamais elle en sort, puisque la plupart des "affligés" semblent aussi, après un contact initial, s'adonner perpétuellement à l'étude de leur passé personnel, c'est-à-dire, à la généalogie.

Souches et racines: divers buts de ce livre

Mais parfois aussi, on rapporte qu'une personne, tracassée comme les autres par *la bibite généalogique* et ressentant le même désir profond de découvrir les liens obscurs avec ses ancêtres, se laisse épeurer par l'énormité de la tâche. "Où commencer? Comment m'y prendre?" se demande-t-elle avec désespoir. Et enfin, sans réponse satisfaisante, elle chasse pour un autre temps la méchante moustique de la curiosité. "Un de ces jours, je ferai faire ça par des professionnels du métier," se promet-elle vaguement, baume peu consolant pour une imagination déçue.

Au secours *Souches et racines!* Ce livre veut d'abord encourager le chercheur hésitant, puis lui porter secours au milieu de ses frustrations. Il n'est ni, certes, le premier ni même le seul à tenter ce double but. Mais il veut apporter du nouveau à l'art de la généalogie en s'adressant surtout aux Franco-Américains (entendons: Américains de souche acadienne, cadjine, québécoise, française, etc.) et, parmi eux, en particulier aux jeunes gens et aux jeunes filles, cette nouvelle génération qui a d'une façon spéciale soif de se rattacher à une souche ancestrale et de replonger ses racines dans une terre accueillante.

L'auteur n'a aucune prétention de généalogiste. Il peut se dire avec fierté membre de la Société Généalogique

Américaine-Canadienne et même du conseil de direction de cette organisation, mais il n'en est qu'aux débuts de ses propres recherches. *Souches et racines* est proposé comme guide non à cause de celui qui en est plutôt l'éditeur que l'auteur mais pour les quelques deux douzaines de personnes qui y ont contribué leurs connaissances et leurs expériences personnelles.

Comprenez qu'avec tout cela, il ne s'agit pas d'un livre de recettes toutes faites où l'on débute avec l'ingrédient numéro un au premier chapitre pour aboutir au dernier pas dans le chapitre sept, parfaitement assuré d'avoir réussi son coup. Livre de généalogie d'une autre espèce, il se compare volontiers à une tour où l'on monte en circulant, revoyant maintes fois le même paysage, mais toujours sous une optique quelque peu différente.

Ajoutons sans plus aussi qu'en outre le chercheur en quête de ses racines, ce livre veut être utile à deux autres personnes—ou à deux autres groupes. Donc encore deux buts. D'abord pour celui ou pour celle qui a déjà tracé sa généalogie ou qui ne se laissera jamais (?) persuader de le faire, les histoires et les réflexions personnelles pourront contenir un certain intérêt objectif: voir comment ça s'est passé chez les autres.

Enfin, dans un contexte scolaire, *Souches et racines* veut suggérer aux étudiants en langues comme dans les sciences sociales des thèmes à réflexion et des projets de travail plus poussés. L'animateur qui guidera les élèves vers cette source abondante qu'est la généalogie trouvera ici les esquisses d'une méthode, qu'il s'agisse de lecture, d'histoire, de géographie ou de sociologie.

Au sujet des auteurs en question, ajoutons tout de suite un mot afin que le lecteur ne s'y méprenne pas. La contribution (et en quelques cas les contributions) de chacun paraissent à titres divers: articles faits spécialement pour ce livre, interviews accordées, essais, études ou lettres déjà parues ailleurs qu'on a permis de reproduire, quelquefois en traduction. Ces gens ont en commun un vif intérêt aux racines franco-américaines. L'expression pratique de cet intérêt varie selon chacun. La majorité sont en train, aujourd'hui même, de regarder leur histoire familiale et de réfléchir à son sujet. Bon nombre poursuivent une recherche généalogique à proprement dite. Et au moins deux de ces personnes peuvent se dire "professionnelles" du métier par leur expérience et par leurs connaissances dans le domaine.

La diversité des auteurs correspond donc en quelque sorte à la portée des buts proposés. La perspective de la tour se voit à travers différents yeux.

Ce qu'on y trouvera: en général

Un PROLOGUE (vous y êtes), sept CHAPITRES, un EPILOGUE et ça y est. Le début des chapitres est toujours le même: une série de questions qui seront explorées dans les pages subséquentes.

On peut grouper les chapitres en trois selon leur composition:

—les chapitres un à quatre rassemblent dans un seul thème des passages tirés de divers auteurs;

—le chapitre cinq raconte en assez grand détail une histoire particulière;

—et les deux derniers proposent tout simplement des listes: l'un de pro-

jets et l'autre de sources.

Nous avons déjà parlé de la diversité d'auteurs (ce qui implique diversité aussi de styles) et de genres: interviews, essais, lettres, études, biographies... Chaque morceau doit se comprendre à l'intérieur du thème (c'est le chapitre) où il se trouve. Mais chacun est aussi valable en soi: un SOMMAIRE l'introduit au lecteur; des NOTES dans la marge peuvent, ici et là, aider une lecture suivie; des questions sur le contenu facilitent la compréhension EN REGARDANT LE TEXTE de plus près; et QUELQUES PROJETS sont fournis pour qui veut enjambrer une idée ou autre.

Cette perspective à vol d'oiseau permet déjà la suggestion pratique suivante: on pourra tout lire, du PROLOGUE jusqu'à la dernière page, sans interruption si l'on veut; tandis qu'un autre lecteur préférera omettre telle note, tel chapitre même. La variété des auteurs et la logique des chapitres permet facilement le passage au plus intéressant, soit au plus pratique pour chacun. Celui qui est déjà en train de faire des recherches, par exemple, voudra peut-être commencer par la fin.

Et en particulier

Bien que le premier chapitre s'intitule COMMENT S'Y PRENDRE, il se veut moins un manuel en généalogie qu'un outil pour intéresser le lecteur à trouver sa propre méthode, celle qui lui convient le mieux. Il rassemble quatre textes et se conclut par un schéma de cinq générations d'ancêtres.

Lors de l'interview avec MICHEL BEAUMIER, celui-ci n'avait qu'environ seize ans. Il venait à peine de découvrir la généalogie, grâce à un ami, professeur de

français. Michel—on le verra bien—avait déjà consulté sa parenté et il avait parcouru attentivement l'album familial. Le jeune homme avait alors hâte aux vacances d'été pour faire des recherches sur place au Québec. Et il tenait d'autant plus à cette tâche qu'il venait de perdre son père.

Quand LUCILLE LAGASSE a voulu tracer ses *racines*, il n'existait aucune organisation franco-américaine pour lui venir en aide. Aujourd'hui la Société Généalogique Américaine-Canadienne, dont elle est co-fondatrice, compte au-delà de mille membres, partout dans notre pays. Dans son interview elle décrit la fondation et la croissance de la Société, mais surtout son trajet personnel dans l'histoire et des suggestions pratiques pour le débutant.

Le collègue *Ivy League* Bowdoin a hérité son nom d'un Français, Pierre Baudouin, immigré en Amérique au 17^e siècle et dont l'ancêtre est peut-être le même que celui d'EDOUARD BEAUDOIN, auteur du troisième article. Et par pur coïncidence "Ed" habite la ville même où se trouve le collège, Brunswick, dans l'état du Maine. Lui-même généalogiste depuis quelques années, il raconte ici son voyage personnel à la découverte des ancêtres. Ce faisant, il ne voile ni les difficultés du trajet ni les joies de la découverte.

Ceux qui voudront aussi chercher jusqu'en France leur souche familiale tireront des idées pratiques du dernier texte, A LA RECHERCHE DE SES ANCETRES FRANÇAIS.

Disons donc qu'un Franco-Américain se mette à investiguer l'arrivée des siens aux Etats-Unis, à quoi peut-il

s'attendre comme histoire? Le chapitre deux, *MES RACINES*, offre au lecteur comme échantillons les récits de cinq personnes qui ont fait des recherches, chacune dans sa propre famille. Avec ces histoires se trouve élaborée l'idée de Lucille Lagassé: ce qui intéresse vraiment dans la généalogie, ce ne sont pas les dates et les noms inertes, mais la vie qu'on peut redonner aux vieux squelettes. A chacun d'en faire autant chez soi.

ALICE OLIVIER, fille de parents émigrés du Québec vers le tournant du siècle, décrit la vie qu'elle a connue dans les *moulins* d'une ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre, Manchester, N.H.

Du nord extrême de cette même région, le généalogiste GUY DUBAY trace l'histoire de sa famille depuis 1604; il démontre comment ses ancêtres, des Acadiens, "appartenaient à la terre" avant même que celle-ci soit annexée aux Etats-Unis.

En Louisiane, ce même groupe est connu comme Cadjins (sous diverses épellations). C'est le même peuple exilé de la Nouvelle-Ecosse en 1755; mais tandis que les premiers ont réussi à regagner sinon l'ancienne Acadie du moins le Nouveau-Brunswick et le nord du Maine, les derniers ont trouvé un asile permanent dans la Louisiane, qui était à l'époque territoire français. MONICA LANDRY, Louisianaise, décrit les branches acadienne et européenne de sa famille, et elle pose la question: Qu'est-ce que ça veut dire être Cadjin/-e aujourd'hui quand cette appellation est soudain devenue très populaire?

Si en 1900 la plupart des immigrants québécois à New Bedford, Massachusetts, travaillaient dans le textile, les

oncles de ALICE MARY BEAN sont entrés dans une industrie encore plus ancienne: la marine et la pêche. Plus tard, Alice elle-même grandirait dans un autre port de mer, Portland, où elle ferait l'expérience de violents préjugés dont elle serait à jamais marquée. Son récit n'est pas sans aigreur et prépare déjà les réflexions du chapitre 4.

Nos ancêtres, bien sûr, n'étaient pas tous ouvriers. A chacun de découvrir les médecins, les avocats, les journalistes, les institutrices, les commerçants, les prêtres... parmi les siens. Parfois aussi le nouvel immigré travaillait si fort dans son pays adoptif que la deuxième génération avait la chance de poursuivre des études et d'entrer ainsi dans une "profession." Ce fut le cas de JOHN DUPONT, gradué de l'Académie Phillips-Exeter et de Harvard. A la réflexion, cependant, il est intéressant d'entendre John parler de la perte linguistique et culturelle qu'il a héritée avec "l'américanisation" de sa famille.

Dans le passage aux Etats-Unis, il arrivait souvent aussi qu'une famille changeait de nom. Ce fut parfois le travail des douaniers et des autorités de naturalisation. Mais il n'était pas inconnu non plus que la famille fasse ce changement de façon libre afin de s'accommoder plus facilement à son nouveau milieu anglophone. Aujourd'hui la question se pose encore: être Michel Beaumier ou Michael Bomber? se demandait le jeune généalogiste. Le chapitre 4, *MON NOM, C'EST...* examine de plus près ce phénomène et ses implications contemporaines.

Le titre est emprunté du premier morceau par EVARISTE BERNIER qui a su affirmer son identité malgré et con-

tre tous. Vient ensuite NICOLE MORIN-SCRIBNER qui raconte la souffrance intérieure qu'elle a ressentie en portant un prénom qu'elle n'avait ni demandé ni accepté. Et cependant un jour . . .

On passe ensuite à un petit schéma qui aide à comprendre l'origine de certains noms: DU SENS ETYMOLOGIQUE DE NOS NOMS FRANÇAIS.

PETER BUSHEY, c'est le pseudonyme d'un monsieur de quatre-vingt-deux ans. Né et baptisé dans une famille québécoise, il n'a pas réalisé qu'on lui avait changé le nom jusqu'à un jour en classe . . . Les batailles engendrées par cette histoire de noms lui a laissé tellement de cicatrices qu'au moment de la présente publication, *Peter* n'a pas voulu qu'on révèle sa vraie identité. "Ça causerait encore trop de problèmes dans la famille!"

Boucher à Bushey se fait par un procédé dit anglicisation. Les articles COMMENT LES NOMS ONT CHANGE A TRAVERS LES ANNEES et EVOLUTION ET VARIATIONS DANS LES NOMS ACADIENS examinent encore d'autres méthodes par lesquelles l'évolution s'est réalisée chez nous.

Mais le fait acquis peut toujours se renverser. La question posée dans les articles suivants, c'est: quand on la découvre, devrait-on reprendre une forme originale de son nom? Au chapitre premier, Lucille Lagassé avait déjà répondu qu'il vaut mieux, malgré tout, accepter le fait accompli. L'éditeur de LOUISIANE FRANÇAISE, ainsi que l'essai très personnel et touchant de IRENE SIMONEAU, offrent une opinion contraire.

En parlant du malaise que ressent

une personne dont le nom est *différent* du groupe majoritaire, on se souviendra qu'au chapitre premier encore Ed Beaudoin faisait allusion à celui qui dans son quartier était le seul à porter "un drôle de nom." Ce sera le moment de reproduire au complet cette lettre de BILL TREMBLAY qui, dans le contexte de l'article de JACQUELINE DARVEAU-CARDINAL, laisse soupçonner que ce qu'on nomme *différence* est toujours bien relatif au temps et à l'espace.

Ces considérations à base de recherches généalogiques et d'une prise de conscience personnelle se poursuivent au chapitre 5, QUELQUES REFLEXIONS. Evariste Bernier, rempli maintenant de doutes malgré son nom, s'interroge: EST-CE QUE JE SUIS UN VRAI FRANCO-AMERICAIN? Tandis que Nicole, réfléchissant sur le grand succès il y a quelques années de *Roots*, se demande si les Franco-Américains démontrent autant de fierté ethnique que les descendants de Kunte Kinte et s'ils sont inspirés de leur histoire comme l'a fait le généalogiste écrivain, Alex Haley.

Les recherches dans le passé révèlent une vie qui n'était pas toujours des plus heureuses. Malheureusement le fanatisme et les préjugés raciaux ont été—et sont encore—une réalité pour des familles américaines, même dans cette démocratie qu'est la nôtre. Les réflexions de Alice Bean ont remplis l'auteur d'amertume, d'aigreur même. Il en jaillit un cri, peut-être un défi: JAMAIS PLUS!

Ce sera au scientifique social d'analyser de façon impartiale la gloire et la misère du fait franco-américain. La pièce est tirée de MARCEL BELLEMARE. Elle s'intitule L'ETHNICITE: REMARQUES D'UN ANTHOPOLOGUE.

Le chapitre se termine sur une note quand même positive: JEANNINE LEVESQUE, journaliste, suggère non seulement connaissance et conscience de ses *racines* mais aussi une juste fierté à leur sujet.

SYLVIA, L'AUTOBIOGRAPHIE D'UNE ORPHELINE comprend tout le chapitre 5. C'est une histoire vraie, à la fois triste (sans désespoir) et joyeuse (avec sobriété) qui vient de la Californie (mais non de Hollywood) nous toucher jusqu'en Nouvelle-Angleterre où elle a commencé et où elle prend sa conclusion partielle. Chez Sylvia on rencontre une femme dont la passion est devenue la découverte de ses racines. Mais elle n'y peut rien: elle a été adoptée et tout document, toute trace de ses liens de sang ont mystérieusement disparu.

Petit à petit, à travers les culs-de-sac, un chemin se trace... L'intrigue vaut un récit de roman policier. Et la

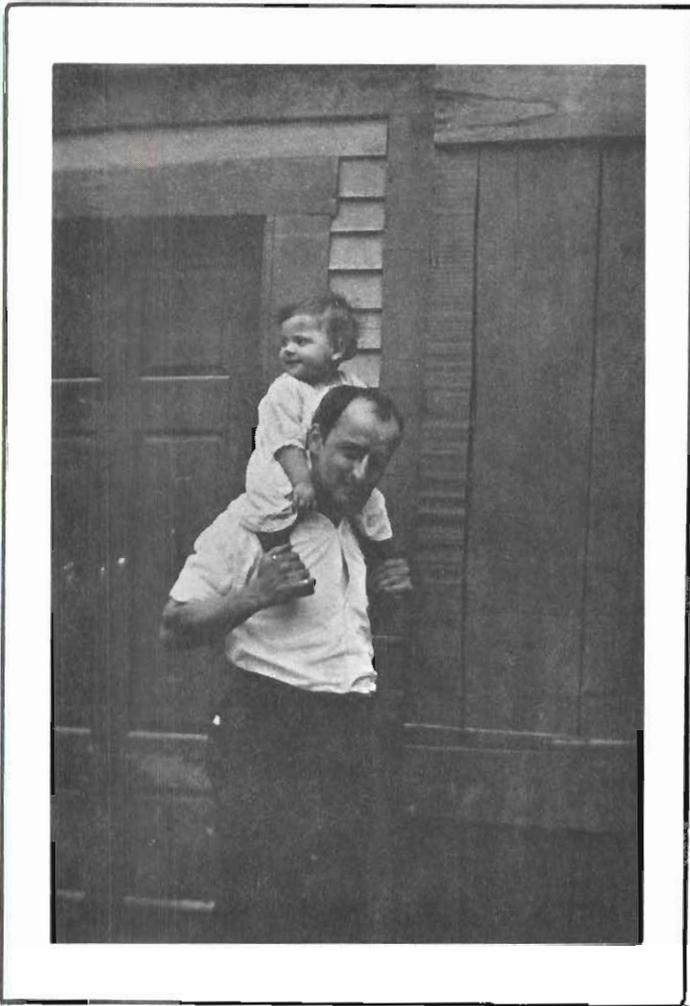
conclusion ouvre large les portes à la discussion.

Le chapitre 6 fait exactement ce que dit le titre: il offre au jeune généalogiste 51 PROJETS. On y pigera à volonté.

Les dernières pages, OU CHERCHER, serviront de guide aux renseignements généalogiques. On y cite d'abord des sources imprimées, livres de base pour le généalogiste franco-américain; vient ensuite une liste d'individus et de sociétés auxquels on pourra s'adresser dans ses recherches.

Enfin, l'Épilogue: la FABLE DES BRANCHES ET DES RACINES est offerte au lecteur en guise de conclusion. A la lumière de ce qui précède, cette petite histoire pourra peut-être porter à une réflexion ultérieure sur les liens qui nous rattachent (nous les "branches") à nos *souches* personnelles et à nos *racines*.

*Julien Olivier
Bedford, N.H.
le 1 mars 1981*



chapitre 1

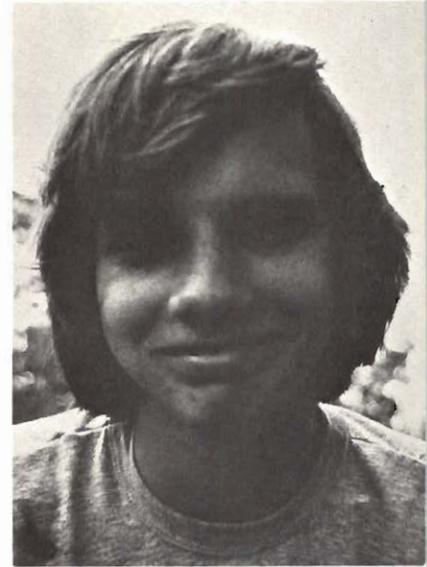
COMMENT S'Y PRENDRE

LA GENEALOGIE EXPLIQUEE
PAR DES GENEALOGISTES

Ce chapitre est conseillé pour ceux qui se demandent:

- *Est-ce que je suis capable de faire des recherches?
- *Où commencer?
- *A quels résultats est-ce que je peux m'attendre?
- *Et à quels problèmes?
- *Pourquoi est-ce que les sociétés généalogiques profitent aujourd'hui?
- *Comment pousser mes recherches jusqu'en France?

Les généalogistes nous parlent . . . de la généalogie . . .



INTERVIEW AVEC MICHEL BEAUMIER JEUNE GENEALOGISTE

Julien: Comment se fait-il que tu t'es intéressé à la généalogie?

Michel: Eh bien, ç'a tout commencé en 1976 quand Waterbury, Connecticut—c'est la ville que j'habite—célébrait son trois centième anniversaire. Lors d'une activité quelconque j'ai fait la connaissance de Robert Bisailon, professeur de français que j'aurais plus tard moi-même comme instituteur à Crosby High School. Grâce à ce M. Bisailon, je me suis vite mêlé à d'autres événements du tricentenaire.

Mais j'allais bientôt apprendre que mon nouvel ami s'intéressait aussi à la généalogie. Ayant d'abord tracé sa propre lignée familiale il s'était mis à faire ce travail pour les autres. Ainsi il m'a encouragé à commencer mes propres recherches. C'est donc lui qui m'a lancé dans la généalogie, qui m'a donné la première poussée.

Alors comment est-ce que tu t'es pris pour faire tes recherches?

Toujours le même M. Bisailon

a chez lui des livres généalogiques en grand nombre. La majorité de mes découvertes sont venues de là. Ça prend assez longtemps, tu sais; et puisque les livres se trouvent chez lui, M. Bisailon lui-même guide mes recherches.

Donc toutes tes recherches se font chez M. Bisailon?

Pas exactement: la majorité, mais pas toutes.

C'est dans les livres que j'ai trouvé le nom de mon premier ancêtre sur ce continent: un certain Jacques Massé qui est parti de Saint-Pierre-de-Cholet en France pour s'établir au Canada. Si je n'ai pas encore découvert la date exacte de son arrivée, je sais du moins que je suis la quinzième génération depuis lors.

Mais j'en apprend long aussi en parlant avec les gens. D'abord ma mère m'a écrit tout ce qu'elle savait au sujet de sa propre famille, les Montreuil. Et puis en décembre dernier il y avait beaucoup de parenté chez nous, descendue du Canada pour les funérailles de mon père. Nous leur avons parlé de notre

famille, ma soeur et moi—surtout ma soeur dont le français est meilleur que le mien. Bien souvent elle obtenait les mêmes informations que j'avais moi-même découvertes dans les livres.

Jusqu'ici est-ce que tu t'es adressé directement au Canada pour avoir des informations?

Pas encore. Mais cet été je monte au Québec lors des célébrations du «Retour aux sources.» Et puis j'y retournerai une seconde fois à la fin de juillet pour des noces dans la famille. Je veux profiter de ces voyages afin de faire, pour la première fois, des recherches sur place.

Quels sont les livres dont tu parlais tout à l'heure qui t'ont permis de retracer tes ancêtres?

Il s'agit des records des mariages qui ont eu lieu au Canada et même quelquefois en France. On y donne le nom des conjoints, ainsi que le lieu et la date de leur mariage. Et c'est en traçant ses ancêtres, d'un mariage à l'autre, qu'on vient à reconstruire tout son arbre généalogique.

Trouves-tu ce travail difficile?

Ça dépend si on parle des Beaumier ou des Montreuil... D'abord on ne trouvait rien au sujet de la famille Beaumier. Mais tu te souviens de mon premier ancêtre dont je parlais tout à l'heure, ce Jacques Massé? Eh bien, ce fut là la clé! J'ai appris que c'est une fois rendus au Canada que les Massé ont ajouté le nom Beaumier: Massé-Beaumier, on disait. Après quelque temps on a laissé tomber le premier de sorte que le nom s'est transformé de Massé tout court à Beaumier tout court. Ayant compris cela, c'était

facile de continuer la lignée parce que tous les Beaumier se sont épousés au Cap-de-la-Madeleine, tous, c'est-à-dire, sauf mes propres parents qui se sont mariés à Shawinigan.

Mais de mon côté maternel, c'est différent. Je ne connais rien des Montreuil si ce n'est par l'entremise de ma mère qui a pu retourner jusqu'à mon bisaïeul.

L'été prochain, cependant, lors de mes voyages au Québec, je vais chercher voir si ma parenté par là pourra m'en dire plus long. C'est à souhaiter qu'en suite je pourrai reprendre mes recherches dans les archives.

Michel, je sais que tu as aussi d'autres activités qui t'intéressent. Et cependant quand tu me parles de tes recherches généalogiques tu sembles tellement enthousiaste. Peux-tu m'expliquer ça?

C'est assez facile: la généalogie, ça m'est un vrai plaisir, quoi! Mais pas au début; ce fouillage me semblait un travail bien pénible. Ce n'est que petit à petit, en voyant grandir la liste de mes ancêtres, en lisant leurs noms que j'ai vu s'accroître aussi mon enthousiasme.

Maintenant c'est une vraie joie que j'éprouve en apprenant les noms de tellement de personnes qui m'ont précédé. Ce que je trouve intéressant aussi c'est de retrouver des prénoms qui sont encore dans la famille aujourd'hui. Par exemple, Jacques, c'était le prénom de ce premier ancêtre et d'au moins deux autres Beaumier depuis lors; mais c'est aussi le nom de mon frère.

Tu vois, ce travail devient passionnant même: je n'avais aucune idée que toutes ces personnes avaient existé. Pour moi, il n'y avait au monde que Michel Beaumier, Rita Beaumier, Roland Beaumier... en somme, mes cinq soeurs, mon frère et moi. Fini. Je



*Hercule Beaumier, capitaine
des mines.*



*Mon père : on dirait que
c'est ma nièce !*



*"... feutre Great Gatsby,
manteau long, mains
dans les poches..."*



Mes parents.

n'ai jamais connu mes grands-parents: mes soeurs, mon frère, qui sont plus âgés que moi, oui, ils s'en souviennent, mais non pas moi. Il se peut que, comme enfant, je les ai vus. Mais quant à m'asseoir avec eux, à leur parler de ci ou de ça, de leur vie, du «vieux temps,» je n'ai jamais pu le faire. Ça me manque.

Alors, si tu me demandais qui est-ce que c'était, ça, Armand Beaumier? Je pourrais te répondre que c'était mon grand-père, le père de mon père et de quatre autres fils, et qu'il avait une terre là-bas, au Canada. Mais c'est tout ce que je sais—du moins pour le moment. C'est que je ne veux pas en rester là. Je veux ouvrir la porte du passé, venir à connaître ce grand-père Beaumier et mes autres ancêtres, en autant qu'il m'est possible aujourd'hui.

Voilà mon intérêt à faire de la généalogie.

Il y a donc dans cette histoire de généalogie plus qu'une liste de noms?

Mais oui. Les noms, comme je disais tout à l'heure, m'intéressent, mais ce sont les histoires, les petits détails qui sont toujours les plus fascinants.

Prends, par exemple, Hercule Beaumier. C'est mon arrière-arrière-grand-père. Drôle de nom, Hercule. Mais je me demande: qui est-ce que c'était, ce gars-là? Est-ce qu'il a fait quelque chose de spécial pendant sa vie? Et voilà que ma mère m'apprend que cet Hercule a été le premier maire du Cap-de-la-Madeleine! C'est bien quelque chose, ça.

Ce même Hercule avait une grande ferme là-bas qui est devenue un cimetière où il est lui-même enterré. Tu vois pourquoi je veux aller au Québec cet été: je veux en apprendre encore plus long à son sujet.

Et puis, il y a les photos. Quand on fait des recherches, on en trouve

toujours, et ça, c'est intéressant! J'en ai quelques-unes ici... Regarde, voici une très vieille photo. Cette personne, c'est le père de ma mère. Regarde-moi ça: il est assis là, sur les marches, pipe à la bouche, un vieux feutre de cowboy sur la tête. On dirait qu'il sort d'un film de 1905. Et ma mère me dit qu'il était mineur; il était même capitaine dans les mines au Canada.

Le voici encore dans deux autres photos très révélatrices: à vingt-cinq ans et à soixante-dix. Mais j'apprends que la femme à son côté n'est pas la même en chaque cas: la jeune, c'est sa première épouse; l'autre, c'est sa deuxième femme.

Et voici quelques photos de mon père. Ce bébé de trois ou quatre ans, c'est lui; mais je regarde ma nièce Elaine, et je me dis, c'est la même personne! Et ici, dans cette autre photo, on penserait que c'est la troisième de mes soeurs. Parfois on te dit: tu es l'image de ton père... Quand on a des photos, on peut vérifier; les portraits sont là et les ressemblances sont indéniables!

Et une dernière. Regarde-le à dix-sept ans. As-tu déjà vu un film de gangster? Il en a l'air le héros: feutre *Great Gatsby*, manteau long, main dans la poche comme s'il allait te sortir un pistolet et tirer... Et cependant, d'après ma mère, mon père était le meilleur gars au monde. Il a toujours été tranquille: tout le contraire de ce qu'on penserait en regardant cette photo.

Aurais-tu quelques suggestions pour quelqu'un qui veut entreprendre des recherches généalogiques?

Si cette personne habite Waterbury et si elle est d'ascendance canadienne-française, alors le plus facile est d'aller voir mon ami, M. Bisailon.

Autrement, on va fouiller dans les archives de la ville. Si tes parents

sont nés dans cette même ville, leur nom y sera inscrit; de même pour tes grands-parents . . . On donne toujours le nom des parents et leur lieu de naissance. Ainsi tu pourras remonter jusqu'à ce que tu doives chercher ailleurs. Et alors tu recueilleras tes informations en écrivant aux archives de la prochaine ville—à moins d'y aller en personne.

En somme, Michel, il me semble que ton intérêt dans la généalogie a un but immédiat: la compilation de noms ancestraux sur ton éventail généalogique. Mais il paraît aussi que tes efforts te

rapportent d'autres fruits: rencontrer des gens, voyager, parler le français . . .

C'est juste. Il y a tellement de projets qui m'intéressent à cette époque de ma vie: travaux à faire sur la maison, entraînement à continuer comme membre de l'équipe de course, ma «lettre d'école» à gagner cette année . . . Maintenant tu comprends peut-être pourquoi je me laisse du temps pour mes recherches et pourquoi j'ai si hâte de monter au Canada cet été. Avant, je n'avais aucun désir de monter là, maintenant j'ai une bonne raison.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

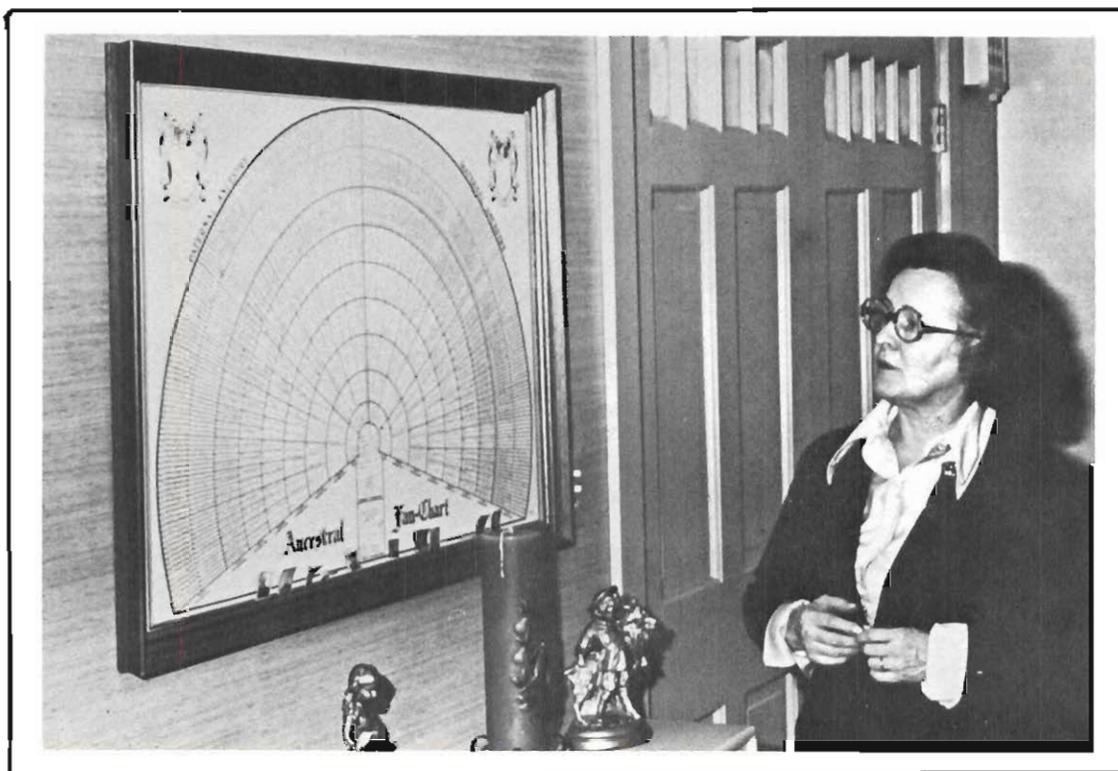
1. Quelle fut, pour Michel, l'occasion de se lancer dans la généalogie?
2. Michel dit qu'il aime voir s'accroître la liste de ses ancêtres. Mais ses efforts produisent d'autres résultats qui expliquent encore davantage son enthousiasme. Cherchez au moins trois de ces effets supplémentaires.
3. Quelle était la grande difficulté à surmonter en essayant de tracer la famille Beaumier?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Est-ce qu'il y a dans ta ville un généalogiste? Découvre cette personne et va la voir.
2. Cherche chez toi les vieilles photos de famille. Demande à tes parents, à tes grands-parents d'identifier les personnages qui s'y trouvent.
3. Si tu pouvais faire une "tournée généalogique" chez tes ancêtres, dans quelles villes, dans quels états et dans quels pays devrais-tu te rendre? Prépare un itinéraire de voyage.

SOMMAIRE:

Lucille Lagassé de Manchester, N.H., est co-fondatrice de la Société Généalogique Américaine-Canadienne. Pendant notre interview, elle a raconté les tout débuts de son intérêt généalogique et comment son enthousiasme fut contagieux parmi les membres de sa famille. Tout au long de cette conversation, elle savait épicer le récit avec des anecdotes tirées de son travail. C'est peut-être à cause de sa belle façon et parce qu'elle aime tellement partager ses connaissances qu'elle est partout demandée comme conférencière. Aujourd'hui donc Mme Lagassé dévoue de longues heures à l'instruction des débutants en généalogie.



L'éventail généalogique complété occupe une toute première place dans le salon de Mme Lucille Lagassé.



INTERVIEW AVEC LUCILLE LAGASSE

co-fondatrice de la Société Généalogique
Américaine-Canadienne

Julien: Comment est-ce que vous vous êtes lancée dans la généalogie?

Mme Lagassé: Il y avait un cours donné au YWCA. J'y suis allée: trois heures, c'est tout. Vous voyez, ça ne prend pas longtemps apprendre comment procéder dans les recherches généalogiques.

C'était quand?

Il y a dix ans.

Votre mari s'y intéressait aussi?

Non. J'ai commencé son tableau généalogique d'abord, pensant qu'il s'y intéresserait—et c'est moi qui l'ai fini.

Mais pourquoi? Qu'est-ce qui vous a poussée à faire ces enquêtes?

Souvent au début on ne sait même pas ce que c'est que la «généalogie.» Mais on a ces pensées quasi obsédantes: qui étaient mes parents? d'où venaient mes aïeux? Alors on pense à retourner peut-être deux générations... Avant qu'on le sache, on est rendu à quatre cents ans—et sans problème non plus!

Sans problème, vous dites?

D'ordinaire, non. Voyez, j'ai d'abord écrit au Canada et on a pu me renseigner sur deux générations. Après ça, les généalogistes m'ont montré les livres où j'ai pu trouver tout le reste des lignées. Heureusement les archives au Canada ont été très bien entretenues; dès le début du dix-septième siècle, le roi de France faisait inscrire tous les actes officiels de la Nouvelle-France, mariages, naissances, décès, comme on le faisait en France.

Ça vous a pris longtemps?

Deux ans, deux ans et demi: j'ai fait toutes les recherches pour la famille de mon mari ainsi que pour la mienne, jusqu'en 1600. Et il ne s'agit pas d'établir seulement une lignée (par exemple, celle qui porte le nom Lagassé), mais de trouver le nom de tous les ancêtres en ligne latérale. On peut voir sur le tableau généalogique comment leur nombre se multiplie de façon géométrique et comment dix générations supposent 1,022 ancêtres.

Je faisais ce travail le soir, quand

les enfants étaient couchés. J'y mettais chaque moment libre que je trouvais.

Une fois le cours terminé, quels outils vous ont aidée à compléter ce travail?

La généalogiste qui donnait le cours m'avait pris par la main: elle m'avait fait visiter les archives de l'état à Concord, N.H., ainsi que la Société Historique du N.H., où l'on garde des livres de généalogie. Je me suis assise et j'ai dû beaucoup copier. J'ai aussi écrit des lettres; ma correspondance allait en Irlande, mais surtout au Canada et en France. L'Association Canado-Américaine a aussi de très bons livres, et elle m'a ouvert toutes grandes ses portes.

C'est parce que ces personnes m'ont ainsi tellement aidée que, depuis lors, et à mon tour, je fais de mon mieux pour instruire les autres.

Et comme résultat de vos fouilles, à part la liste d'ancêtres, avez-vous trouvé ce qu'on pourrait appeler quelque sous-produit?

Certainement. J'ai appris de la géographie et de l'histoire; puis je me suis habituée à communiquer avec les gens, les vieux comme les jeunes. Des sous-produits, vous demandez? La généalogie m'a été une avenue incomparable d'instruction.

D'abord je me suis procuré une carte du Canada, et à chaque fois que je trouvais un ancêtre, je faisais un petit cercle autour de sa ville ou de son village: Montréal, Lévi, villages de la Gaspésie... Pensez-y, moi, qui n'avais jamais mis le pied au Canada, voilà qu'après quelque temps je m'y connaissais comme au *West Side* de Manchester, où j'ai toujours vécu.

Arrivée à l'an 1600, j'ai poursuivi mes aïeux en France. Même jeu: chaque fois que j'avais un ancêtre du Savoy, d'Annais, de la Picardie, de la Normandie... je faisais mon cercle. Eh bien, l'an dernier mon mari et moi, nous étions à discuter avec des amis. Quelqu'un a mentionné une ville de France que personne ne semblait connaître; alors j'ai remarqué tout simplement: «Oh, moi je connais ça, cette ville...»

Sans ma généalogie, je n'en savais rien! Oh, disons que j'aurais pu trouver sur une carte Saint-Malo parce que mon père nous chantait ça («A Saint-Malo, beau port de mer...») et Saint-Lo parce que mon mari y était pendant la deuxième guerre mondiale, et Paris, bien sûr parce que tout le monde connaît Paris. Mais c'est tout. Aujourd'hui, je vous avoue bien franchement que je connais très bien la géographie de la France.

Et vous avez mentionné l'histoire?

En faisant mes recherches, je trouve de petits faits de l'histoire personnelle qui font réfléchir aux événements qui leur sont contemporains dans la grande histoire. Exemple: j'en étais à l'an 1580 avec la famille de mon mari. Ma fille, qui faisait sa première année de collège, arrive pour la fin de semaine. Je partage avec elle ma dernière trouvaille:

—«L'ancêtre de papa était du Portugal!»

—«Tu blagues!» me répond-elle.

—«Non, c'est vrai. Il s'appelait Sebastian Hennes, mais arrivé en France il changea son nom à Martin Lepire.»

—«Mais attends que je dise ça à mon professeur d'histoire!» Eh bien, la voilà intéressée.

—«On est justement en train de lire la vie d'Henri le Navigateur,»¹ reprend-elle. Et elle s'enthousiasme à son tour: «Pourquoi penses-tu que notre ancêtre est parti du Portugal? Est-ce qu'il a fait de longs voyages sur les mers, lui aussi? Qui était le roi de son pays à cette époque? Le Portugal se battait peut-être contre l'Espagne?»

Me voilà donc lancée dans les livres d'histoire, et tous mes enfants aussi. On se demandait qui étaient, en réalité, ces ancêtres, quelles étaient leurs professions? Tenaient-ils peut-être la bride du cheval royal? Qui étaient leurs contemporains dont parle l'histoire? La liste de questions était sans fin. Alors chacun voulait aller à la bibliothèque chercher les réponses.

J'en suis donc arrivée à considérer d'un oeil nouveau les grands personnages et les événements importants dont parle l'histoire. Par exemple quand je lis quelque chose sur Louis XIV qui envoyait des gens au Nouveau Monde, je me dis: «Mais, c'est mon peuple, ça!» Et quand j'apprends que celui-ci était explorateur, cet autre, pharmacien, fermier ou chasseur, je sais qu'ils étaient tous importants: sans les derniers, le premier n'aurait pas survécu. Tous ont travaillé ensemble pour créer notre continent tel qu'on le connaît aujourd'hui. Ça ne leur a pas été donné bel et beau; ils ont dû travailler fort.

Mais voilà donc que pour la première fois dans ma vie, j'en suis arrivée avec tout cela à me considérer la cousine des Canadiens, descendants eux aussi de ces mêmes ancêtres.

Il y a des gens qui peuvent remonter jusqu'en 1200. Mais là, ça commence à être assez difficile, et ça prend longtemps. Moi, je préfère écrire maintenant.

Ecrire? Tiens, voilà un autre sous-produit...

Oui, on apprend tellement d'histoires en faisant sa généalogie qu'on veut tout écrire. D'abord, on fait la biographie de ses parents et de ses grands-parents, surtout si on a eu le bonheur de les connaître. Et on continue... Il ne faut pas être pompeux; on ne cherche pas seulement les grands gestes. On découvre des histoires intéressantes, des faits assez drôles, et parfois aussi des événements bien tristes. Mais ce sont toutes nos histoires.

Pouvez-vous m'en raconter une que vous avez trouvée intéressante?

Eh bien en voici une que j'ai trouvée toute écrite.

Un de mes ancêtres s'appelait Michel Caron; il habitait Trois-Rivières. Un dimanche soir il s'en va au beau manoir de la Seigneuresse Wilkinson, une veuve. Vous comprenez qu'avec la conquête du Canada, les grandes terres là-bas étaient passées aux Anglais; celle des Wilkinson, encore assez petite pour ce temps-là, couvrait environ 20,000 arpents.

Alors mon ancêtre Caron arrive chez la Seigneuresse vers les sept heures. C'était l'hiver, et comme de raison il

¹Henri le Navigateur (1394-1460), Roi de Portugal, favorisa les voyages de découverte le long des côtes africaines.

faisait noir. Dans sa main il tenait—pensez-y donc—un petit sac d'argent. Il sonna la cloche. Il devait avoir du crâne, ce pauvre fermier! Et c'est la dame elle-même qui continue l'histoire:

«J'ai dû me retourner pour ne pas rire à sa face. Cet homme avec la petite poche bleue, revêtu d'une chemise bleue, osa me dire: 'Madame Wilkinson, je veux acheter votre propriété.' Cette fois, je n'ai pas pu me retenir de rire. Je lui ai demandé comment il s'attendait de payer. Il me répondit: 'La question n'est pas comment vais-je payer, mais voulez-vous vendre?」

Et ils se sont mis à parler comme ça. Michel, lui, avait dix fils et il n'avait pas peur de travailler. Ils conclurent donc un marché: lui et ses garçons travailleraient la terre pour un an. Ils remettraient alors à Mme Wilkinson une somme d'argent; au bout de deux ans, s'ils n'avaient pas complété le paiement de la dette, elle pourrait les renvoyer. On a fait venir le notaire qui a bien inscrit les termes du contrat qu'on peut trouver dans les archives. Mais le plus intéressant, tant qu'à moi, c'est que cette pièce officielle porte à l'extérieur la note suivante: «Qui se croit-il, celui-là? Pense-t-il avoir les moyens pour conclure un tel marché?」

On sait que Michel et ses dix fils ont labouré cette terre et qu'ils en sont devenus les propriétaires. Et aujourd'hui c'est à cet endroit qu'on trouve le bureau de Poste de Trois-Rivières.

Ce n'est qu'une histoire parmi plusieurs. Mais si vous faites faire votre généalogie par des professionnels, ces petites perles vous échapperont: il faut la faire soi-même pour tout recueillir.

Mais si, d'un côté tous nos ancêtres n'ont pas été des rois et des héros, vous devez en trouver aussi qui ont fait des choses dont leurs descen-

dants ne sont pas fiers. En d'autres mots trouvez-vous des squelettes dans les armoires généalogiques?

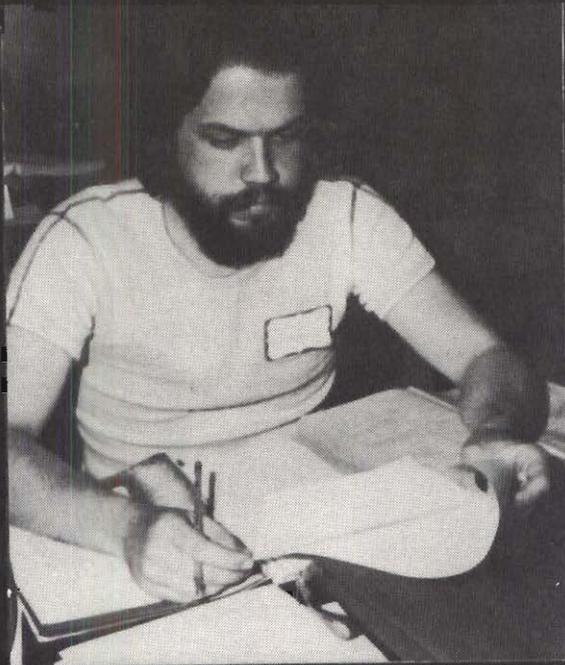
Personnellement, non; je n'ai jamais trouvé quoi que ce soit dont j'avais honte. Mais il me semble qu'on est tous humains, et si je trouvais des naissances illégitimes, des personnes qui avaient été mises à mort—tout honteux que soit leur crime, la trahison même—je suis certaine que ces gens possédaient une grandeur et une valeur personnelles, malgré leurs faiblesses. Non, «une squelettes,» comme tu dis, ne m'ennuierait pas.

C'est ce que je dis toujours à mes élèves en généalogie: ne vous glorifiez pas dans le mal qu'a pu commettre votre ancêtre, mais ne vous en faites pas non plus. Acceptez les choses telles qu'elles sont; vous ne savez jamais quelles étaient les raisons ni les circonstances de telle action qui vous trouble.

Par contre—en parlant de ce que l'on trouve dans sa famille—il y a des gens qui se font un grand honneur d'être «Français tout purs.» Eh bien, une étude généalogique approfondie leur ferait du bien. Je me souviens par exemple de ce monsieur, âgé de 74 ans, avec lequel on jouait au bridge. Il se vantait toujours d'avoir fait faire sa généalogie et d'avoir prouvé que sa famille, les Nouri, «était toujours restée française.»

Mais je me disais à chaque fois: il ne réalise pas que ça prend plus qu'une seule lignée pour produire un être humain. Ce n'est pas pour rien que le tableau généalogique est fait en éventail. Et parmi toutes ces générations, il est probable que le sang se soit mélangé à un moment ou autre—et même bien des fois. Voici quelques exemples tirés de ma propre famille.

Il s'agit d'un ancêtre arrivé ici sur le continent américain au dix-



Une réunion
de la Société
Généalogique

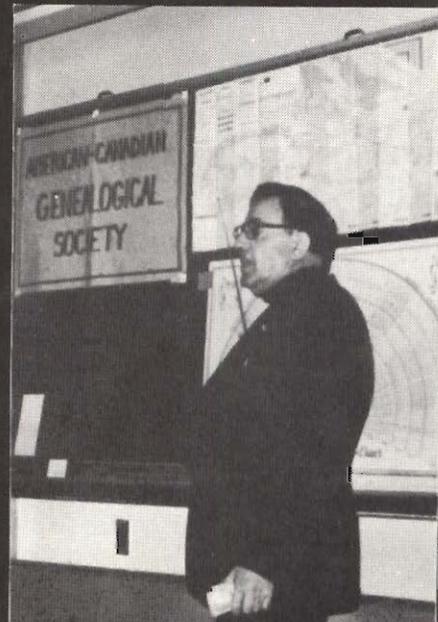


recherches

conférences

consultations

et conversations



huitième siècle. Connaissant déjà son nom, Ducasse, j'ai cherché et retrouvé l'acte de son décès. Et voilà qu'on y avait ajouté cette petite note: *Anglais de naissance*. Voulant vérifier ce que je lisais, j'ai découvert son certificat de naissance, et j'ai vu non pas *Ducasse* mais *Lucas*. Il a dû passer donc de *Lucas* à *Ducas* pour en arriver à *Ducasse*, la forme qui est restée. Mais de toute façon ce *Ducasse* s'était fait Canadien-Français. Comment se fait-il qu'un Anglais soit venu au Québec à cette époque-là? Je suppose personnellement qu'il est arrivé avec l'armée du général anglais Wolfe. Alors j'ai raconté ça à ma tante:

«Saviez-vous que vous êtes Anglaise?» Elle a ri: «Pauvre petite fille, je sais bien que je suis Canadienne; j'ai toujours été Canadienne. On venait du Canada.» Pour elle, le Canada, c'était français. Elle ne réalisait pas qu'au Canada il y a eu beaucoup de mariages entre les races. Voilà donc un Anglais, notre ancêtre, qui avait épousé une Canadienne à un moment donné de l'histoire où les Anglais se battaient contre les Canadiens-Français. Mais il en a trouvé une qu'il aimait et il l'a mariée.

En parlant de noms, j'ai remarqué que le vôtre s'écrit avec deux s. Dans l'annuaire de Manchester ne trouve-t-on pas aussi le nom Lagacé écrit avec un c?

C'est une chose que j'ai remarquée dès le début de mes recherches: *Lagassé* s'écrivait toujours *Lagacé*, comme tu dis, avec un *c*. J'ai posé la question à ma belle-mère, lui faisant remarquer que ses cousins écrivaient encore *-cé*. Elle me répondit tout simplement que ces cousins-là avaient voyagé et «qu'ils se pensaient plus fins que les autres.»

En réalité les choses étaient plus

compliquées. Au temps de la Deuxième Guerre, voulant devenir citoyenne américaine, elle est allée seule à l'hôtel de ville se faire naturaliser. Ses garçons, c'est à dire mon mari et ses frères, étaient à la guerre. Les employés du bureau, eux autres, c'étaient des Irlandais, et ce sont eux qui ont préparé tous les papiers avec l'orthographe *Lagasse*, deux *s*. Quand elle est venue pour les signer, elle fit la remarque que son nom s'écrivait avec un *c*. «*Too bad,*» lui ont-ils répondu. «*The papers are all prepared now, and that's how it's going to be.*» Voilà donc comment le nom s'est changé.

Mon mari est revenu de la guerre et il n'était pas content, mais à vingt-quatre ans, ça ne lui disait pas assez «*to fight City Hall*» comme l'on dit. Peut-être qu'il était fatigué de se battre...

En tout cas quand moi, j'ai appris ça, j'étais bien fâchée. Peut-être qu'il est trop tard, lui ai-je dit, de tout changer nos papiers maintenant—les polices d'assurances, les comptes de banque, les actes de toutes sortes—mais nous avons trois fils, et eux ont droit à leur vrai nom. Tout en vouant de faire bientôt les changements nécessaires, je poursuivais toujours mes recherches.

Et puis j'en suis arrivée au premier ancêtre à se rendre au Canada. Mais celui-là, ce n'était même pas un *Lagacé*. Même je n'ai jamais pu trouver de *Lagacé/Lagassé* en France. Il en est parti avec le nom *Mignier*. Une fois installé dans le Nouveau Monde, il portait le nom *Mignier dit Legaschet*. Pourquoi *Legaschet*? Eh bien, la gâchette c'est la partie du fusil qui fait déclancher le feu. En anglais on dit *trigger*. Il se peut bien que l'ancêtre tirait tellement bien qu'on lui a donné le sobriquet de *Gaschet*: *-chet* comme forme masculine et le *s* qui dans ce temps-là remplaçait l'accent circonflexe.

C'était le *trigger-man*! Par la suite, on a laissé tomber le Mignier, puis Legaschet s'est transformé en Lagacé.

Alors, avec tout ça j'ai pensé comme Shakespeare: «*What's in a name?*» J'ai donc conclu que s'il y avait déjà eu tellement de changements à travers les siècles, pourquoi se débattre à ce moment-ci. Que ce soit mon nom, que ce soit des milliers d'autres: on ne peut pas refaire l'histoire. Nous avons donc décidé de ne pas toucher aux deux s, de ne pas reprendre Lagacé, ni mon mari et moi, ni nos enfants.

Quel est le nom exact de la société généalogique et qui peut en devenir membre?

Elle a pour nom *La Société Généalogique Américaine-Canadienne du New Hampshire*. Et cependant, étant données les raisons qu'on discutait tout à l'heure—le mélange des races, le changement de noms...—notre société est ouverte à tout: le monde. Il y avait une dame allemande qui trouvait qu'un de ses ancêtres avait un étrange nom: *Wellspeak*. Mais je lui ai dit tout de suite que ce devait être à l'origine un Français, *Beuparlant*. Les recherches l'ont prouvé.

Encore un autre monsieur avait peine à découvrir les origines de son ancêtre, un nommé *Foley*. Ah, me suis-je dit, voilà un nom irlandais s'il n'y en a jamais eu! Mais on a trouvé que cet immigrant canadien, c'était un *Poulin* qui avait d'abord donné son nom *Foal*; puis, entendant *Foley* et pensant

que ça irait mieux, qu'il serait plus facilement accepté, il changea de nouveau.

Quelle est l'origine de la société?

Mon fils, qui était étudiant au collège St-Anselme, connaissait un professeur Roger Lawrence qui s'intéressait beaucoup lui aussi à la généalogie. Un jour Charles—c'est mon fils—lui a dit que sa mère avait le même passe-temps que lui. Le professeur lui demanda donc s'il croyait que sa mère voudrait l'aider à organiser une société généalogique. Comme les enfants offrent toujours leurs parents comme volontaires, il lui répondit que oui, elle le voudrait bien.

C'était en 1973. La société se fonda avec quarante membres. Aujourd'hui, nous en avons 425.¹ Les frais d'inscription sont minimaux, à peine \$5.00 par année. Nous avons deux réunions au cours de l'année, c'est tout: le premier samedi des beaux mois de mai et d'octobre. Les membres reçoivent aussi deux numéros chaque année de notre revue, *The Genealogist*. Mais le secret de notre société c'est sa bibliothèque. Nous avons les livres de base comme Tanguay (*Le dictionnaire généalogique des familles canadiennes*) et Eloi Gérard ainsi que beaucoup d'autres livres qui donnent les noms de nos ancêtres, leur date de naissance, leur mariage, à partir d'environ 1630. Nos membres viennent de partout pour consulter cette collection de livres.

¹Au moment de l'interview, en 1977, le chiffre était exact. Au mois de janvier 1979, 1000 membres! La cotisation annuelle en 1981 est de \$10.

Qu'est-ce que ça vous a coûté, en argent, faire la généalogie de votre famille?

Pour les deux que j'ai faites, la mienne et celle de mon mari, dix générations sur le tableau en plus de deux autres sur fiches, environ \$150.00. Ça voudrait dire que pour un seul tableau de dix générations, mon coût est moins de \$50.00. Mais, remarque bien, si on fait faire ça par des professionnels qui ne tracent qu'une seule lignée, celle du nom de famille, le prix est au-delà de \$800.00!

Est-ce que vous suggéreriez que les jeunes gens entreprennent des recherches généalogiques?

Certainement. Je pense que vers douze ou treize ans, ils seraient assez vieux. Il faut pouvoir adresser des questions, aller aux archives publiques, correspondre ici et là et inscrire les réponses d'après quelque système. Mais c'est un beau travail qui réunit la famille, parents et enfants.

Et à l'école, est-ce qu'on ferait bien d'après vous d'enseigner la généalogie?

Absolument: vers le huitième grade et au high school. C'est le temps où le monde commence à s'élargir pour ces jeunes gens.

Je ferais même de la généalogie avec des adolescents que la loi a détenus, comme ici, au Youth Development Center à Manchester. S'ils ne sont pas fiers de leur famille immédiate—comme c'est assez souvent le cas—d'autant plus grande sera la raison de leur montrer des ancêtres aventureux et courageux, de trouver parmi leurs aïeux un juge, un poète, que sais-je? La généalogie inspire-

ra et les parents et les enfants.

En passant, j'ai appris il y a quelques années que l'étude généalogique de sa famille peut éclairer non seulement les jeunes mais les vieux, qui l'ont peut-être eux même vécue, cette histoire. Voici: ma fille, qui avait dix-huit ans à ce moment-là, devait aller au Collège Merrimack qui se trouve à moins d'une heure d'ici. Ma belle-mère, elle, déplorait ce déplacement: «Mais tu ne peux pas la laisser aller là; elle est trop jeune, c'est trop loin, elle va se perdre...» Alors je lui ai demandé à quel âge elle-même était descendue ici, aux Etats-Unis, dans un pays étranger, ne connaissant même pas la langue... «A dix-sept ans,» me répondit-elle fièrement. C'est ainsi qu'elle a compris que sa petite-fille, à son tour, pourrait se faire d'affaire.

Ayant complété vos tableaux généalogiques, que vous reste-t-il à faire? Pourrez-vous poursuivre ce passe-temps?

D'abord j'ai voulu que du vivant de mon mari il me fasse un tableau pour inscrire les deux autres générations que j'avais trouvées. Eh bien, mathématicien qu'il était, il m'a expliqué que ça prendrait un mur de vingt-cinq pieds pour les inscrire. Réfléchissez un peu au nombre de personnes sur un tel tableau et vous comprendrez. J'ai donc laissé tomber ce rêve.

Maintenant je me propose deux projets: d'abord, comme je le disais tout à l'heure, je veux écrire l'histoire de certains ancêtres; mais aussi je travaillerai à réunir les familles Lagassé/Lagacé. Voilà une tâche peu facile; mais ça se fait pour d'autres familles, je veux réaliser cette organisation pour la nôtre. Quelle réunion intéressante que ça va faire: il y aura des gens de partout, et on aura tellement de choses à se dire!

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

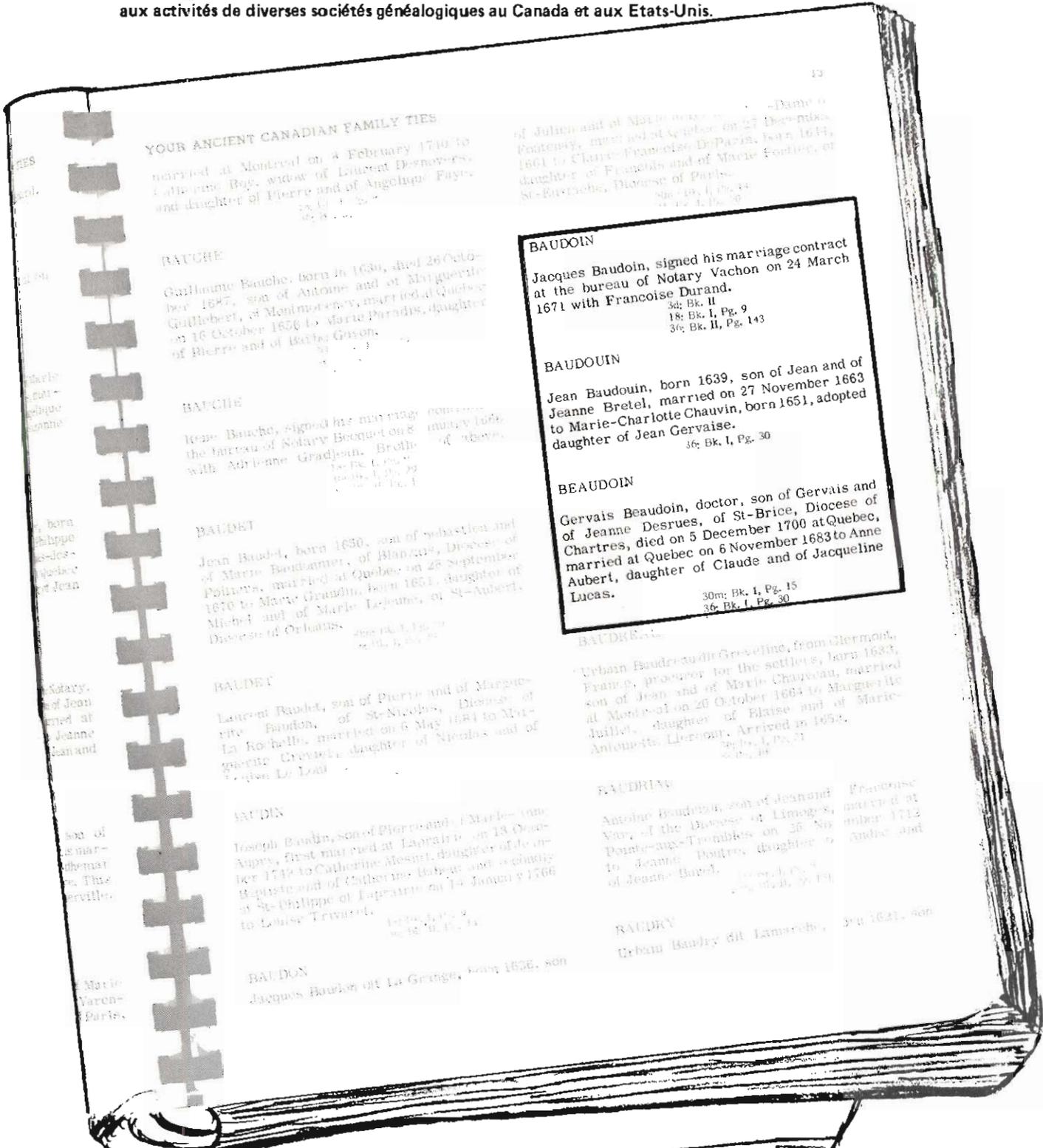
1. Qu'est-ce que Mme Lagassé entend par les "sous-produits" de ses recherches? Trouvez les deux "sous-produits" qui lui semblent les plus importants.
2. Pourquoi, selon la fondatrice, est-ce que la Société Généalogique Américaine-Canadienne admet n'importe qui comme membre?
3. Dans l'interview Lucille Lagassé dit bien clairement qu'elle trouve les jeunes gens bien capables de recherches généalogiques. Pense-t-elle qu'on devrait enseigner ce sujet à l'école? Expliquez votre réponse.

QUELQUES PROJETS . . .

1. Découvre s'il y a une société généalogique dans ta région. Mets-toi en contact avec la personne responsable et demande-lui de t'accorder une interview.
2. Partage ce que tu connais déjà au sujet de la généalogie avec quelqu'un qui n'en sait rien.
3. Trouve la date de naissance d'un grand-parent. Découvre maintenant un événement d'importance qui lui est contemporain dans chacune des sphères: régionale, nationale et mondiale.

SOMMAIRE:

Depuis quelques années Edouard Beaudoin s'intéresse beaucoup à la généalogie. Dans le présent article il partage avec nous les six sources qui, selon lui, sont fondamentales à la recherche: la famille; les sources imprimées (livres, registres et Répertoires); les sociétés généalogiques; les organisations de famille; l'église mormone; et les généalogistes de profession. M. Beaudoin est natif de Brunswick, Maine, où il travaille depuis 27 ans comme facteur. Père de cinq enfants, il aime voyager avec sa famille et il participe aux activités de diverses sociétés généalogiques au Canada et aux Etats-Unis.



YOUR ANCIENT CANADIAN FAMILY TIES

married at Montreal on 4 February 1710 to Catherine Boy, widow of Laurent Desnoyers, and daughter of Pierre and of Angélique Fayer.

BAUCHE

Gaillaume Bauche, born in 1630, died 26 October 1687, son of Antoine and of Marguerite Gallebert, of Montmorency, married at Quebec on 16 October 1656 to Marie Paradis, daughter of Pierre and of Barbe Gyon.

BAUCHE

Isaac Bauche, signed his marriage contract the bureau of Notary Bequet on 8 January 1666 with Adrienne Gradjean, Brother of above.

BAUDET

Jean Baudet, born 1650, son of Sebastien and of Marie Boudamer, of Blagnac, Diocese of Poitiers, married at Quebec on 28 September 1670 to Marie Grandin, born 1651, daughter of Michel and of Marie Lejeune, of St-Aubert, Diocese of Orleans.

BAUDET

Louis Baudet, son of Pierre and of Marguerite Baudon, of St-Nicolas, Diocese of La Rochelle, married on 6 May 1684 to Marguerite Crèvecoeur, daughter of Nicolas and of Louise Le Loir.

BAUDIN

Joseph Baudin, son of Pierre and of Marie Anne Aubry, first married at Lapeirre on 13 December 1749 to Catherine Mesnil, daughter of the seigneur and of Catherine Robert and a cousin of St-Philippe of Lapeirre on 14 January 1766 to Louise Trivard.

BAUDON

Jacques Baudon of La Grange, born 1636, son

of Julien and of Marie... -Dame G Fontenay, married at Quebec on 27 December 1661 to Claire-Françoise DuPain, born 1644, daughter of François and of Marie Fontenay, of St-Eustache, Diocese of Paris.

BAUDOUIN

Jacques Baudouin, signed his marriage contract at the bureau of Notary Vachon on 24 March 1671 with Françoise Durand.

BAUDOUIN

Jean Baudouin, born 1639, son of Jean and of Jeanne Bretel, married on 27 November 1663 to Marie-Charlotte Chauvin, born 1651, adopted daughter of Jean Gervaise.

BEAUDOUIN

Gervais Beaudouin, doctor, son of Gervais and of Jeanne Desrués, of St-Brice, Diocese of Chartres, died on 5 December 1700 at Quebec, married at Quebec on 6 November 1683 to Anne Aubert, daughter of Claude and of Jacqueline Lucas.

BAUDREAU

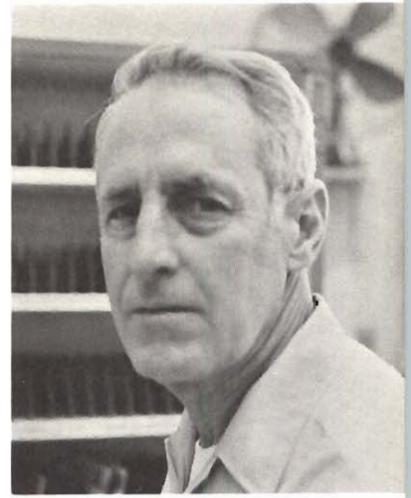
Urban Baudreau dit Gros-Jean, from Clermont, France, professor for the settlers, born 1633, son of Jean and of Marie Chauvin, married at Montreal on 20 October 1664 to Marguerite Juillard, daughter of Blaise and of Marie-Antoinette Lleron. Arrived in 1652.

BAUDRY

Antoine Baudry, son of Jean and Françoise Vary, of the Diocese of Limoges, Pointe-aux-Trembles on 25 November 1712 to Jeanne Boutin, daughter of Jeanne Baud.

BAUDRY

Urban Baudry dit Lamoignon, born 1621, son



DES RACINES, VOUS DITES?

par Edouard Beaudoin

Dernièrement, dans une lettre au FORUM, quelqu'un se plaignait d'être le seul enfant dans son quartier ayant un drôle de nom, un nom français, disait-il: *Tremblay*.¹ Eh bien, cette lettre me rappela un article du *Sélection du Reader's Digest* qui parut en février 1976 et qui avait comme sous-titre: «Pourquoi ne vous appelez-vous pas M. Tremblay comme tout le monde . . . ou presque?» Cet article de Robert Choquette disait que dans l'annuaire de Montréal à lui seul, sur huit pages, chacune de quatre colonnes, on pouvait compter 3,000 Tremblay!

un drôle
de nom?

C'est juste à cette époque que je commençais à m'intéresser aux recherches généalogiques, et l'article en question m'était d'autant plus intéressant que le nom Tremblay apparaît parmi les aïeux de ma femme.

LA GENEALOGIE: SOURCES DE RECHERCHES

Mais enfin, je ne viens pas vous citer des statistiques. Mon sujet est plutôt celui d'un passe-temps que je trouve bien séduisant, la *généalogie*. En 1976, les célébrations du bicentenaire américain ainsi que la présentation télévisée du livre *Roots*² ont soulevé beaucoup d'intérêt généalogique. Nombreuses sont les personnes qui voudraient maintenant chercher leurs propres «racines» mais qui ne savent pas où commencer.

Etes-vous du nombre? Ces quelques renseignements pourront vous aider à démarrer. Comme toute entreprise, la généalogie a ses façons de procéder, ses méthodes de travail. Vous verrez qu'avec un peu de préparation, tout Franco-Américain peut se lancer avec assurance dans la chasse aux ancêtres.

Cet article fut d'abord publié en anglais dans le *F.A.R.O.G.-FORUM*, avril 1977.

¹Voir la page*100.

²Depuis lors, l'enthousiasme des téléspectateurs se continue: en 1978 on a répété la mini-série *Roots*, et en 1979 on a projeté sur les ondes la conclusion de l'histoire, un *Roots-II*.

votre famille

La première source d'information, c'est votre propre famille. Il faut aller voir vos parents, vos grands-parents et toute votre parenté âgée; demandez-leur ce qu'ils connaissent au sujet de la famille, surtout les dates et les lieux de mariages. Quand on aura appris la ville où tels ancêtres se sont épousés on pourra faire une enquête dans les archives soit ecclésiastiques soit civiles du lieu: c'est là qu'on trouve les certificats de mariage qui donnent, en plus du nom des deux époux, des informations au sujet de leurs parents, d'ordinaire le nom et le domicile.

Jacques Baudouin

Quand j'ai moi-même débuté mon enquête généalogique, je suis d'abord allé voir mon père. Franchement, je ne m'attendais pas qu'en si peu de temps après notre conversation j'aurais fait tellement de découvertes. Non seulement suis-je remonté à mon premier ancêtre venu de France, mais j'ai même appris le nom du bateau qui l'a transporté ainsi que la date où il a posé le pied sur le sol de la Nouvelle-France. Il s'agit de *Jacques Baudouin*, né à l'Île-de-Ré près de La Rochelle, un des cinquante et un colons sur le *Noir de Hollande* arrivés au Canada le 24 mai 1664.

Plus de trois cents ans plus tard, en 1976, j'ai voulu retracer moi aussi les pas du débarquement. Je suis monté à l'Île d'Orléans au Québec; j'ai visité la paroisse St-François où ce Jacques Baudouin avait épousé, sept ans après son arrivée, Françoise Durand, une des «filles du Roi» qui était arrivée, elle, de Dieppe en 1670.

quelques collections de livres

Encore une autre source d'informations pour le généalogiste, ce sont les *Répertoires de Mariages*. Ces livres, publiés et répandus dans quelques bibliothèques publiques, donnent les listes de mariages pour de nombreuses paroisses de la Nouvelle-Angleterre et du Canada. Deux autres collections sont aussi à signaler: les oeuvres du feu Eloi Gérard, frère mariste; et le *Dictionnaire des Familles Canadiennes* de l'Abbé Tanguay, où l'on trouve la liste des mariages contractés au Canada français pendant près de deux siècles, du début du dix-septième à la fin du dix-huitième. La bibliothèque de l'état du Maine contient quelques livres du frère Gérard ainsi que le *Dictionnaire Tanguay*.

la Société Généalogique Am.-Can. du N.H.

Il y a aussi la Société Généalogique Américaine-Canadienne du New Hampshire qui se trouve à Manchester. Cette organisation possède une magnifique bibliothèque qui alimente les recherches de ses plus de six cents membres.¹ On y trouve surtout la belle collection du généalogiste-auteur Réginald Olivier. Les réunions ont lieu deux fois l'an, le premier samedi des mois de mai et d'octobre. En plus la Société organise des voyages de recherches, comme elle l'a fait en mai 1977 (France) et en juin 1978 (la ville de Québec).

¹En 1979, 1000 membres. Dans les deux ans depuis la première publication de cet article, la Société Généalogique a donc gagné quelques 400 membres. Au sujet de la Société, voir l'interview avec Lucille Lagassé, à la page 29.

JACQUES BAUDOIN

*Fils de Solon Baudouin et de Anne Gautreau,
de St-Martin-de-Ré, Diocèse de La Rochelle.*

Baptisé en 1643.

*Venu comme colon en 1664,
passager du navire Noir de Hollande.*

*Il épouse Françoise Durand,
le 24 mars 1671
à St-François, Ile d'Orléans.*

*Son épouse: fille de Pierre Durand et de Noëlle Asselin,
de Bracquemont, arrondissement de Dieppe.*

Baptisée en 1648.

les associations
de familles

On pourra aussi se renseigner avec profit auprès des nombreuses organisations de familles. Il y a, par exemple, *l'Association des Familles Ouellet-te* du Québec dont la réunion annuelle a lieu au début de septembre. Le bulletin officiel du groupe s'appelle *Le Hoelet*. Il est publié quatre fois l'an, et il contient toujours une abondance de renseignements ayant trait aux familles *Ouellet* et *Ouellette*. En 1960 à Ste-Anne-de-la-Pocatière, P.Q., cette société a érigé un monument pour commémorer le tricentenaire de l'arrivée en Nouvelle-France de leur ancêtre, René Houallet.

En passant, j'ai fait une découverte assez intéressante il n'y a pas trop longtemps. Mon épouse, c'est une Ouellette; en faisant des recherches dans sa famille, j'ai trouvé que mon beau-père, le feu Ludger Ouellette de Brunswick, Maine, était lui-même descendant de ce René Houallet et de sa première épouse, Anne Rivet. Pas trop surprenant. Mais je ne m'attendais pas à apprendre que ma belle-mère, Flora Bouchard, descend elle aussi du même René Houallet—et de sa seconde femme, Thérèse Mignot.

l'église
mormone

Encore une autre riche source d'informations pour le chercheur c'est l'église mormone. Ce groupe a mis sur microfilm des milliers de renseignements généalogiques collectionnés dans les archives des Etats-Unis et du Canada. Ces films on les prête à un coût assez minime; il s'agit tout simplement de s'adresser à une bibliothèque mormone comme celle de Farmingdale, Maine.

les généalogistes
de profession

On peut aussi consulter les généalogistes de profession, gens qui ont beaucoup d'expérience dans les recherches. Pour un prix assez modeste, ils vous obtiendront les renseignements nécessaires pour reconstruire l'histoire de votre famille. Toutes ces données pourront s'inscrire sur un tableau généalogique spécial qui fait voir dans un coup d'oeil dix générations d'ancêtres: 1,022 noms—sans compter le vôtre!

S'ATTENDRE AUSSI AUX DIFFICULTES

Enfin, je tiens à signaler que même si la généalogie peut devenir un passe-temps bien séduisant, elle peut avoir ses moments de frustration. On peut chercher longtemps avant de trouver un détail ou autre. Par exemple, après plus de trois ans de recherches, je n'arrive pas à apprendre la date ni le lieu du mariage de mes grands-parents maternels. Je sais tout simplement que Jean B. Garand et Marie Lamy sont partis de la province de Québec et qu'ils ont habité St. Johnsbury, Vermont, à peu près entre les années 1890 et 1913.

une bonne
documentation

CONCLUSION: LA GENEALOGIE POUR LES FRANCO-AMERICAINS

Nous avons discuté dans ces quelques pages les sources de recherches généalogiques que peuvent utiliser les Franco-Américains. Ajoutons que nous avons un avantage dont certains autres groupes ethniques ne jouissent pas: celui des archives bien entretenues. Et cependant, que vous soyez Franco-Américain ou non, les méthodes de recherches se ressemblent toujours. Et pour ceux qui pensent n'avoir aucun sang français, ajoutons un petit mot sur l'origine de certains noms.

Ce n'est pas toujours nécessaire d'avoir un *nom français* pour avoir des ancêtres qui venaient de la France. Il y a plusieurs noms qui ont été changés. Les *Butcher*, les *Baker* et les *Bishop* ont bien pu être d'abord *Boucher*, *Boulangier* et *L'Evesque*. Même *Colt* et *Foley* sont parfois des formes anglicisées de *Poulin*.

les noms
changés

On ne sait jamais: prenez par exemple chez moi le fameux collègue Bowdoin. *Ivy League*? Oui. Une vieille fondation? Oui encore. Et donc d'origine anglaise? Non. Nous avons à l'origine le même nom. Pierre Baudouin (aussi Baudoin), Huguenot de La Rochelle en France, fut le grand-père de James Bowdoin, gouverneur du Massachusetts qui a donné son nom à *Bowdoin College* lors de sa fondation en 1794. Il y a certainement des choses intéressantes à découvrir en faisant de la généalogie.

Bowdoin
ou Baudouin

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Quels sont les six sources fondamentales pour la recherche généalogique suggérées par l'auteur?
2. A quelles difficultés peut s'attendre le chercheur en généalogie?
3. De quel avantage jouit déjà le Franco-Américain quand il se met à la recherche?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Fais une liste des parents que tu pourrais interviewer dans ta propre famille.
2. Consulte la section "Où chercher?" à la fin de ce volume et choisis ce qui te semble les six meilleures sources personnelles.
3. Rends-toi à la bibliothèque ou au musée franco-américain chez toi ainsi qu'à la bibliothèque municipale. Regarde ce qu'on a comme ressources généalogiques, et dresse une liste des livres et des *Répertoires* qui pourront t'aider.



SOMMAIRE:

La recherche généalogique poursuivie jusqu'en France suppose deux étapes: connaître d'abord l'orthographe originale de son nom ainsi que le lieu d'origine de sa famille, et deuxièmement correspondre directement avec le bureau des archives en question.

A LA RECHERCHE DE SES ANCETRES FRANÇAIS

Consulat Général de France/Services Culturels et Scientifiques
Boston, Massachusetts

Rechercher ses ancêtres français n'est pas une tâche facile. Il n'existe pas en France de bureaux où sont centralisés tous les actes du pays. Les informations sont disponibles uniquement dans les archives locales et éventuellement dans les tribunaux, les églises et les cimetières. Donc pour retrouver les racines de sa famille, il faut en connaître le lieu d'origine.

La recherche doit d'abord débiter aux U.S.A. Le *Dictionary Catalog of the Local History and Genealogy Division* (Boston: G. K. Hall, 1974) peut être consulté dans de nombreuses bibliothèques à travers les Etats-Unis. Ce catalogue comprend un grand nombre d'informations sur les origines et la signification des noms de famille, ainsi que les différentes façons dont le nom a pu être orthographié, raccourci ou changé au moment de l'arrivée des émigrants aux U.S.A. On peut aussi y trouver des informations d'héraldique, de blason, de généalogie des familles américaines d'origine européenne. De même, il est intéressant de consulter les registres (listes de passages) des organisations dans les milieux de l'immigration dans les grandes périodes de celle-ci.

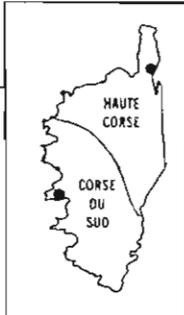
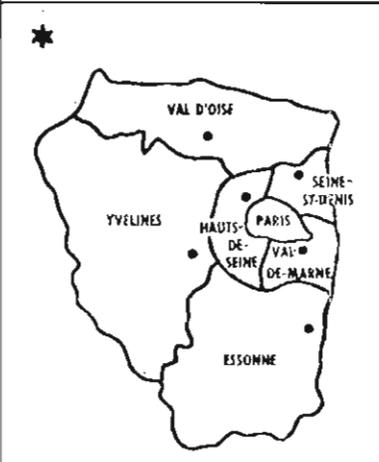
Les personnes qui ne peuvent consulter personnellement les archives et qui désirent employer un généalogiste peuvent en trouver la liste dans *The Directory of Historical Societies and Agencies in the United States and Canada* (published by the American Association for State and Local History, 10th Edition, 1400 8th Avenue S., Nashville, Tenn. 37203). D'autres sources d'informations peuvent être trouvées auprès des associations suivantes: *The New York Genealogical and Bibliographical Society* et *The Huguenot Society of America* (122 East 58th Street, New York, N.Y. 10022).

Après avoir consulté tous les différents centres possibles, et après avoir recueilli toutes les informations disponibles, la deuxième étape consiste à écrire au bureau des archives en France.

FRANCE

DEPARTEMENTS

— Frontières départementales
● Siège du département



Connaissant son lieu d'origine, chacun peut sélectionner les archives départementales correspondantes (La liste est jointe dans les pages suivantes.)¹

Une lettre tapée à la machine en français améliorerait de beaucoup les chances de recevoir une réponse rapide; il est nécessaire de plus, d'envoyer une enveloppe avec son adresse et deux coupons réponse internationaux qui peuvent se trouver dans tous les bureaux de poste.

Si certaines personnes sont disposées à payer un généalogiste ils peuvent s'adresser à ceux dont la liste suit, recommandés par le Centre Généalogique de Paris, qui peuvent faire des recherches dans toute la France.

Monsieur Joseph Valynseele
8, rue Cannebière
75012 Paris France

Monsieur Gérard de Villeneuve
11, Boulevard Pershing
78000 Versailles France

Monsieur Hubert Lamant
51, rue des Robinettes
95600 Eaubonne France

Ces généalogistes sont auteurs de nombreux travaux généalogiques et sont particulièrement spécialisés dans ce domaine. Le coût d'une telle recherche est généralement de 3000F. (700\$).

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. On dit que la recherche des ancêtres en France n'est pas facile. Pourquoi?
2. Quelles sont les deux étapes de travail suggérées dans ce texte?

QUELQUES PROJETS . . .

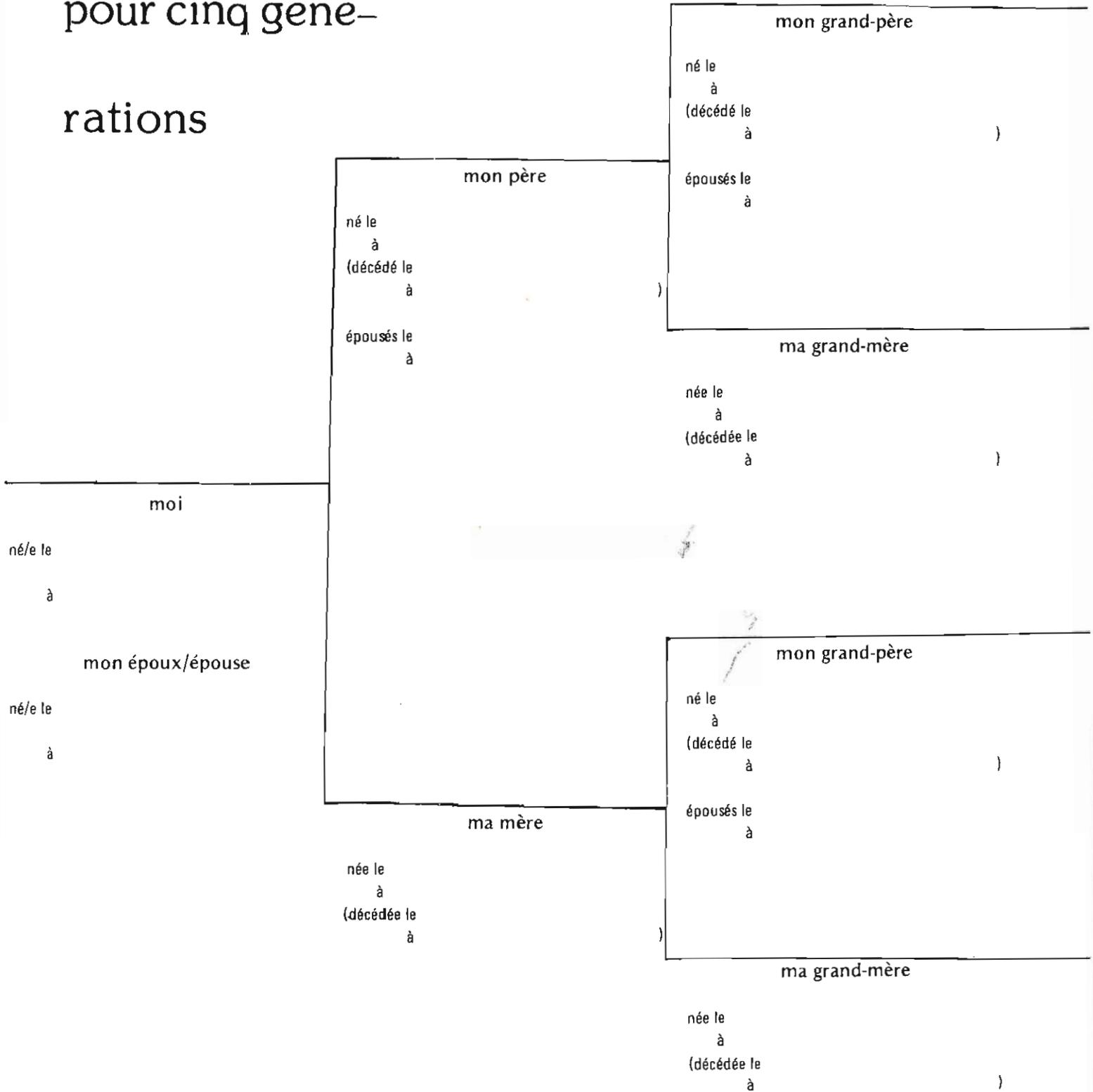
1. **Sujet de discussion:** Si je connais la langue du pays, j'aurai d'autant plus de chances de succès avec une lettre destinée pour la France.
2. **As-tu des ancêtres qui sont venus de la France?** En consultant les sources suggérées, ou d'autres encore, cherche de quelle ancienne province ou de quel département, de quelle région modernes sont-ils partis?

¹ Voir, à la fin du présent volume, la section «Où chercher?»

schéma: mes ancêtres

pour cinq gēn-

rations



AMERICAN-CANADIAN GENEALOGICAL SOCIETY
 Founded September 1973

OFFICERS

PRESIDENT
 Richard L. Fortin # 254

VICE PRESIDENT
 Mark O. Gauthier # 346

TREASURER
 Raymond Lavallee # 96

CORRESPONDING SECRETARY
 Louise Fluet # 47

RECORDING SECRETARY
 Jeannette Pothier Dinwoodie # 32

DIRECTORS
 (Two year term) 1981
 Rev. Fernand A. Croteau # 442
 Robert S. Gaudes # 546
 Cecile Lambert Munford # 49
 Jean L. Pellerin # 70

HONORARY PR
 Roger
 Lucille

PLEASE ADDRESS
 AMERIC.

The Genealogist



Volume VI, Number 2
 August 1, 1980
 Issue No. 12

Official Journal of the
 AMERICAN-CANADIAN GENEALOGICAL SOCIETY

"THE GENEALOGIST"

President's Message	Page 2
Genealogical History of the French in America	3
Quebec Genealogical Society relocates	10
New Genealogical Society	10
Doyeau/Devaux Narrative Genealogy Part III	11
Rene De La Voye II	20
Genealogies of Early Franco-American Families of Nashua, N.H., Part II	31
Title History of the Dumont (Dumond) Name	37
Genealogy of Gelinas/Bellemare Family	40
Final part	
Early Church Records, St. Joseph's Roman Catholic Church --- Philadelphia, PA., 1758-92	49
Library News	65
Questions, Answers, Changes & Corrections	69
New Members	77
Genealogical Publishers	82
Some Society Policies	84

EDITORS
 Louise Fluet, Richard L. Fortin, Mark O. Gauthier, Pauline G. Methot,
 Jean L. Pellerin

PUBLICATIONS COMMITTEE
 Mr. & Mrs. Gerard Florand

ISSN-0196-4259

1

chapitre 2

MES RACINES

LES EXPERIENCES

DE QUELQUES FAMILLES FRANCO-AMERICAINES



Ce chapitre présente des échantillons: les histoires de famille qu'on y trouve pourront servir de guide pour ceux qui se demandent:

- *Comment est-ce que les Franco-Américains sont arrivés par ici?
- *Pourquoi est-ce que ma famille est passée "aux Etats"?
- *Quand est-ce que mes aïeux ont quitté leur pays?
- *Comment est-ce que je pourrais raconter cette histoire?

Des descendants d'immigrés nous parlent . . . de leurs aïeux . . .

SOMMAIRE:

Depuis près de 30 ans, Alexis Lacasse, immigré québécois et père d'une famille nombreuse, travaillait dans la plus grande manufacture de textile du monde. Subitement, à l'âge de 44 ans, il meurt, laissant derrière lui son épouse et douze enfants. La fille aînée de cette famille, ancienne ouvrière dans les *moulins* et aujourd'hui grand-mère de famille, vient partager ses souvenirs et réflexions sur cet homme pauvre et humble dont l'héritage spirituel vit toujours.





MON PERE

Une famille franco-américaine dans les moulins

par Alice (Lacasse) Olivier

Père de 12 enfants: mort

Manchester.—Alexis Lacasse de cette ville (313, rue Canal) est décédé hier soir à l'hôpital Notre-Dame-de-Lourdes après une courte maladie. Il avait 44 ans.

Né à Magog, P.Q. en 1890, M. Lacasse vivait depuis 28 ans à Manchester où depuis autant d'années il travaillait pour la Amoskeag Manufacturing Co. Il était contremaître (second hand) dans cette filature.

Il laisse son épouse, Maria (Grenier) Lacasse et douze enfants: cinq fils, Aimé, séminariste avec les Pères Blancs d'Afrique qui fait ses études à Tunis en Algérie, Lorenzo, étudiant en théologie au Grand Séminaire de Montréal, Marcel, Lionel et Raymond, le plus jeune âgé de six mois; et sept filles, Alice, Laurette, Rita, Liliane, Thérèse, Yvette et Lucille.

Une grand-messe de réquiem sera chantée à l'église St-Augustin, samedi matin à 9 heures. L'inhumation aura lieu au cimetière St-Augustin.

Les parents et amis de la famille pourront se rendre chez l'entrepreneur Lambert au coin des rues High et Chestnut entre 2 H. et 4 H. de l'après-midi, et entre 7 H. et 9 H. du soir.

DES FUNERAILLES EN HIVER

Samedi, le 2 février 1935, c'était une de ces journées d'hiver où le froid et le vent vous transpercent impitoyablement. Mais arrivée au cimetière, je ne sentais plus rien. On y enterrait mon père.

Rentrés à la maison sur la rue Canal, nous étions entourés d'amis, venus consoler la jeune veuve et ses douze enfants. Après quelque temps la visite est partie. Nous nous trouvions donc seuls, ma mère, mes frères et soeurs et moi, seuls pour reprendre notre vie ensemble. Maman était du même âge que mon père, quarante-quatre ans.

Il était déjà l'heure du souper. Alors, comme de coutume nous nous sommes réunis autour de la grande table de cuisine. Sa place était vide, mais mon père était présent dans toutes nos pensées. La conversation se tourna naturellement aux tristes événements de la semaine. Et on s'est mis à partager des souvenirs.

LA COURTE VIE D'ALEXIS LACASSE

orphelin

Mon père, Alexis Lacasse, est né à Magog, dans la province de Québec, en 1890, le plus jeune de quinze enfants. Puis, à l'âge de onze ans, il a perdu son père et sa mère. Il ne restait au petit orphelin que des frères et soeurs mariés qui devaient supporter leur propre famille. Par conséquent ce cadet était laissé à peu près seul pour se tirer d'affaire. Pendant quatre ans donc il fut ballotté d'un membre de la famille à l'autre. Enfin, à quinze ans, il émigra aux Etats-Unis.

Amoskeag

A cette époque, la *Amoskeag Manufacturing Corporation* était la plus grande industrie textile du monde. Il y avait des milliers d'employés, immigrés à Manchester pour travailler dans les *moulins*, comme on appelait les filatures. Ces Travailleurs venaient de toute l'Europe mais surtout du Québec. Puisqu'il avait des amis qui étaient déjà descendus travailler dans cette ville, le jeune Alexis prit la décision de s'établir ici.

Il s'est trouvé un emploi dans une *spinning room*. Les heures de travail étaient longues, et le salaire, bien mince. Mais il a persévéré, maîtrisant à travers les années de nombreuses compétences techniques dans l'industrie de coton. Il est même devenu, cet homme sans éducation formelle, contremaître, position qui dans le textile s'appelait *second hand*.

mariage

C'est là, à l'usine, qu'il rencontra une jeune fille, Maria Grenier, une compatriote de Trois-Rivières. Ils tombèrent en amour, et ils se sont mariés. Mon père avait dix-neuf ans. Au bout d'un an, ils avaient une petite fille, qui est morte trois mois plus tard. Mais au cours de leurs vingt-quatre années ensemble, ils auraient encore douze enfants, cinq garçons et sept filles.

la vie en
famille

Même si mes parents travaillaient toujours bien fort, il y avait, à chaque jour, un temps où toute la famille se réunissait. Notre vie était bien simple, sans grande complication. Bien sûr que dans le domaine matériel nous étions pauvres. Mais nous étions riches aussi, riches de choses que l'argent ne peut pas acheter. Mon père, c'était un homme qui aimait les gens, plein de vie, avec un gros sens d'humour. Nos veillées se passaient ensemble: mon père nous enseignait des jeux, il nous chantait de vieilles chansons et il nous racontait des histoires. Enfin, on disait la prière du soir en commun, et comme de raison c'est mon père qui présidait.

l'éducation
des enfants

A mesure que les enfants grandissaient, on les envoyait à l'école paroissiale. Les deux plus vieux, des garçons, ont été les premiers de notre famille à terminer le cour primaire. Ils ont gradué de l'Académie St-Augustin



Portrait de noces, St-Georges,
Manchester, le 23 mai 1910.



Papa et maman au début
des années 30, devant notre
maison des corporations.



La famille en 1930. Alexis,
maria et 10 enfants. Agés alors
de 39 ans, ils avaient encore 2 enfants.



Vers l'âge de 82 ans, maman
pouvait réfléchir sur les évé-
nements d'une longue vie...

avec grande distinction et en français et en anglais. L'un et l'autre avaient à peine onze et douze ans!—d'autant plus jeunes pour se mettre tout de suite à l'oeuvre dans les moulins. Notre famille étant nombreuse, on s'attendait tout naturellement à ce que les aînés aillent travailler au plus vite pour faire entrer un peu plus d'argent dans la maison.

Mais mon père avait lu dans le journal qu'une organisation fraternelle, l'Association Canado-Américaine de Manchester, donnait des bourses aux meilleurs étudiants dont les familles étaient incapables de payer une éducation secondaire. Malgré les rires moqueurs de certains («Tu te penses pas mal fin!»—«Tu crois pas qu'ils vont gagner, eh!»—«Tu vas perdre deux bonnes gages!»), il fit application pour eux et—contrairement à toute coutume—chacun des deux fut accordé une bourse qui paya au complet les six prochaines années scolaires. Ils iraient ensuite poursuivre leurs études comme candidats au sacerdoce. Mais mon père n'a pas vécu pour les voir ordonnés prêtres. La mort était venu l'arracher aux siens, deux ans avant que ses fils aînés reçoivent l'imposition des mains.

UN PATRIMOINE SANS PAREIL

Tous ses enfants, sauf deux, allaient eux aussi faire des études avancées. Et ces deux-là qui ont dû quitter l'école (c'étaient les filles aînées) ne l'ont fait qu'à regret, afin de devenir les gagne-pain de la famille.

Cet homme, pauvre et humble, il n'est jamais devenu célèbre; il était même presque inconnu. Mais il nous a laissé un patrimoine d'amour, de respect et d'une grande foi en Dieu. C'est un héritage qui nous est toujours vivant, même après quarante ans.

Note: L'auteur est une de ces «deux enfants» dont il est question dans le récit. Mais, plus de quarante ans plus tard, Alice Lacasse Olivier s'en est retournée en classe. L'histoire qu'on vient de lire fut écrite comme une des compositions anglaises exigées pendant ses cours. Enfin au mois de juin 1976, âgée de 60 ans, elle a réalisé un rêve longtemps différé, en recevant son diplôme d'école secondaire.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

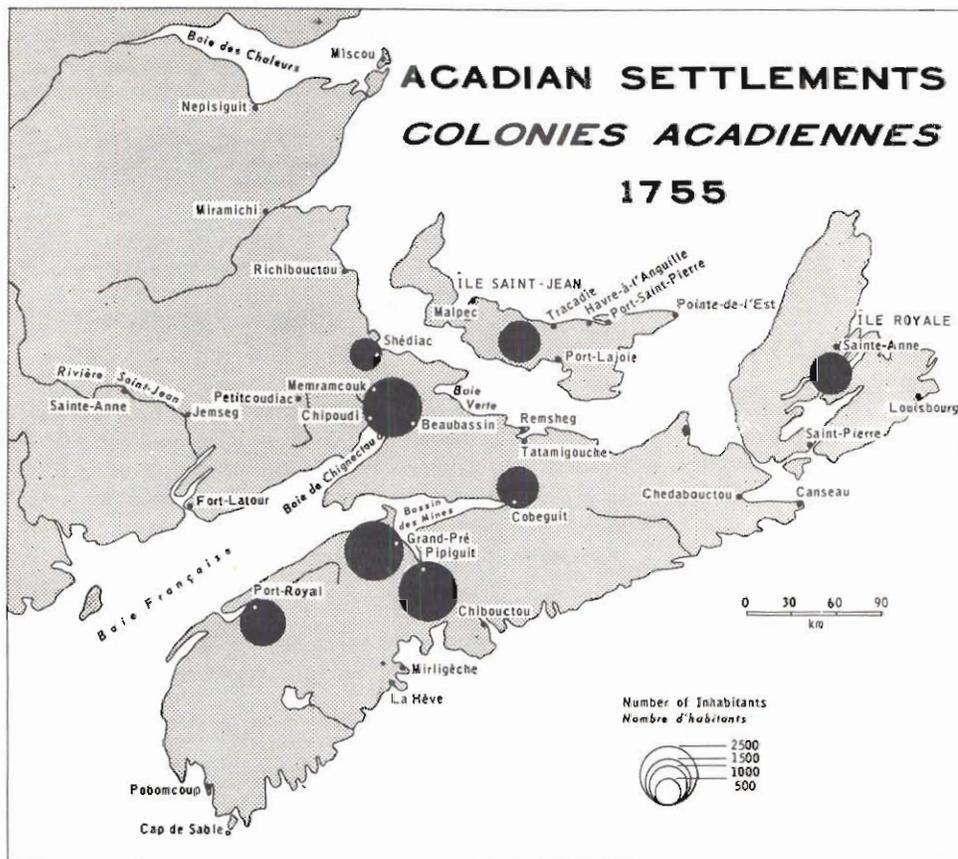
1. L'auteur rappelle les circonstances qui ont préparé l'immigration de son père aux États-Unis. Quelles furent les raisons qui ont provoqué ce départ? Et pourquoi est-ce que le jeune Alexis a choisi comme destination Manchester, New Hampshire?
2. La famille Lacasse était bien pauvre, et cependant l'auteur dit qu'elle était riche aussi. Expliquez.
3. Pourquoi est-ce que Alexis Lacasse a dû se montrer courageux en permettant à ses fils aînés d'accepter les bourses qu'ils avaient gagnées?

QUELQUES PROJETS . . .

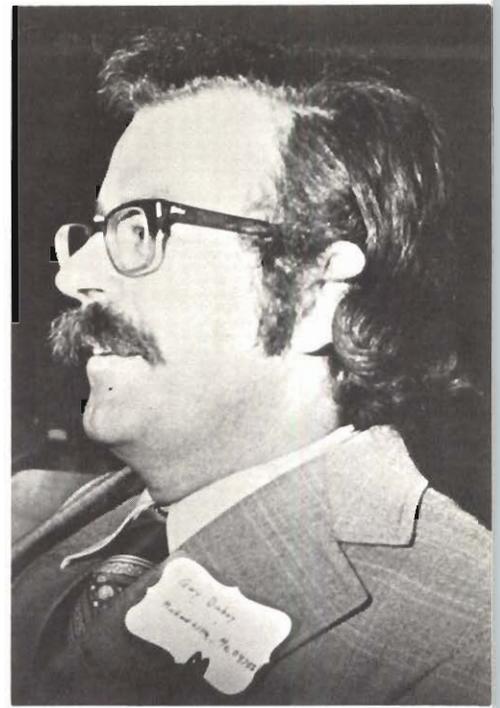
1. Mets-toi dans la situation du jeune Alexis Lacasse: te voilà à quinze ans, orphelin, n'ayant nulle place à aller . . . Quels sont tes sentiments? Toujours grâce à l'imagination, examine les possibilités qui s'ouvrent devant toi. Enfin, tu te décides de quitter ton pays; tu iras travailler dans les *moulins*. La langue et les mœurs sont différents là-bas, mais ta résolution est ferme. C'est la veille du départ. Quelles émotions ressens-tu en ce moment?
2. Y a-t-il quelqu'un dans ta famille qui a travaillé dans le textile? Cherche à interviewer cette personne; découvre de ton propre compte ce qu'était la vie à l'époque des *moulins*.

SOMMAIRE:

La rivière St-Jean constitue la frontière actuelle entre le Canada et les États-Unis. Mais les aïeux de Guy Dubay habitaient déjà depuis soixante-dix ans la rive sud de la vallée St-Jean quand on l'a incorporée aux États-Unis. Généalogiste reconnu, Guy a retracé ses ancêtres au-delà de cette époque, et il a découvert ses racines en Irlande, au Québec ainsi que dans la vieille Acadie.



(Carte de Robert A. LeBlanc, dans les *Cahiers de Géographie du Québec*, déc. 1967 (no 24), p. 526. Avec la permission de l'auteur.)



DANS LE MIROIR DU PASSE

une famille acadienne
(la vallée St-Jean dans l'état du Maine)

par Guy Dubay

JE SUIS AMERICAIN

La famille de mon père était du Québec. Quand j'ai été assez vieux pour demander des détails à ce sujet, tout ce que mon père pouvait me dire c'est que sa famille était ici depuis tellement longtemps que personne ne se souvenait de son arrivée. De fait, ce que disait Robert Frost dans un autre contexte s'applique aussi à mes ancêtres, ainsi qu'à tellement d'autres familles dans la vallée St-Jean: «Nous appartenions à la terre avant même que la terre nous appartienne.»¹ C'est-à-dire que nous étions établis sur le sol qui deviendrait un jour l'Amérique dès l'époque où le pays lui-même ne faisait que naître et avant même que cette région soit incluse dans les Etats-Unis.

Mon père avait connaissance de—ou du moins il soupçonnait—la «liaison québécoise» de notre famille. Mais à remonter aussi loin qu'il le pouvait (et il savait par coeur les noms de cinq générations qui l'avaient précédé) il n'arrivait pas à trouver aucun ancêtre qui ne soit enterré ici, sur le sol américain. Il faudrait chercher encore plus loin l'origine des Dubay.

La famille de ma mère, par contre, était plus sûre de ses racines. Sans remonter plus loin que ne le faisait mon père, un oncle maternel, John Violette, pouvait me raconter les légendes et les histoires de la vieille Acadie telles que sa famille les avait vécues et transmises.

du côté paternel:
origines
québécoises

la famille
de ma mère:
des Acadiens

Chapitre extrait et abrégé de *The Hyphenated American* par Guy Dubay.

¹«We were the land's before the land was ours,» vers de Robert Frost dans son poème *Our Gift Outright*, lu lors de l'inauguration du Président John F. Kennedy, le 20 janvier 1961. (*Official Program*, p. 43, Washington, D.C.)

mes ancêtres,
les politiciens

Mais cette famille aussi, toute acadienne qu'elle soit, n'en était pas moins américaine. C'est même mon bisaïeul, Bélonie Violette, (grand-père de ma mère qu'elle n'a jamais connu), qui avait fait le premier pas vers *l'Américanisation* des Violette: il avait servi comme représentant dans la législature du Maine deux ans après la mort de Lincoln. Et cependant les légendes étaient restées, datant de plus d'un siècle avant ce pionnier en matière politique, légendes qui décrivaient les souffrances que son propre bisaïeul avait endurées aux mains des Anglais avant son émigration dans la vallée St-Jean.

J'ai aussi appris que dans le domaine politique la famille de mon père avait également de quoi être fière. C'est que mon grand-père (que je n'ai jamais connu) avait été élu membre du Conseil de Ville (*Selectman*), devenant par la suite juge. Cet Abraham Dubay avait dans ses veines du sang irlandais: il était le petit-fils de James Keegan, né à County Meath en Irlande. D'ailleurs, il ne fut pas le seul politicien de ce côté-là, surtout dans la branche irlandaise.

Mais remarquez bien: chez mon père, c'étaient des Démocrates; la lignée de maman était républicaine. Avais-je besoin d'autres preuves pour me sentir Américain!

NAISSANCE D'UNE FIERTE ACADIENNE

le bicentenaire
de la Déportation

Je me savais donc Américain, mais ce n'est qu'à douze ans que j'ai ressenti une légitime fierté pour le sang d'Évangéline qui coulait dans mes veines. L'occasion de cet éveil fut le bicentenaire de la *Grande Déportation* célébré cette année-là par les Acadiens. Jusqu'alors à l'école on ne m'avait rien appris de mon histoire acadienne, ni d'ailleurs au sujet de la langue de mes ancêtres. L'anniversaire de cette grande tragédie d'un peuple fut l'occasion de mes premières découvertes.

les questions
se posent

J'étais Américain, certes, et j'étais aussi citoyen de l'état du Maine. Des deux côtés de ma famille j'étais garanti ces citoyennetés. Mais cette année-là, quelque part dans ma conscience un écho a répondu aux manifestations populaires, à cette idée d'être Acadien. Comment m'expliquer cet éveil? En tout cas, j'ai voulu apprendre pourquoi les Acadiens—et ma famille en particulier—étaient venus s'établir dans le Maine.

MES DECOUVERTES EN HISTOIRE ACADIENNE

vue d'ensemble

L'Acadie, c'était ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse. Les colons français y étaient installés depuis 1604. Mais en 1713 la France a dû céder ce pays à l'Angleterre. Ce fut le début des peines et des dérangements immortalisés dans le fameux poème de Longfellow intitulé *Évangéline*.

fuites dans
le N.-B.

Et cependant, même avant les déportations acadiennes de 1755, il y avait des Acadiens qui s'étaient enfuis du pays de leurs ancêtres. Echappés ainsi dans le Nouveau Brunswick, dans les régions de Beauséjour ou de Sackville, ils durent se déplacer une seconde fois afin d'éviter les dépradations anglaises qui persistaient. Ils poussèrent donc vers l'intérieur. Quelques-uns se sont réfugiés dans la région de la rivière Kennebecassis, entre les villes actuelles de St. John et de Moncton. D'autres se sont rendus jusqu'aux

villes actuelles de Keswick et de Fredericton où ils se sont établis en grand nombre, fondant Ste-Anne-des-Pays-Bas qui deviendrait par la suite Fredericton.

Mais le malheur les poursuivait. Un matin de février 1759, Moses Hazen, un capitaine sous le commandement de Major Moncton pilla cette dernière colonie acadienne, laissant derrière lui trois morts.

Plusieurs Acadiens se sont donc enfuis dans la Province de Québec, s'y établissant temporairement. Dans les villes, leur sort fut malheureux. Par contre, ceux qui prirent le côté du Kamouraska et de Ste-Anne-de-la-Pocatière se sont fixés sur des terres; eux, semblent avoir été plus chanceux. C'est là, à quelques cents miles au nord-est de la ville de Québec, que mes ancêtres—du côté des Violettes—s'établirent provisoirement.

Souvent les jeunes Acadiens prenaient en mariage des Québécoises, et quand la paix fut rétablie dans leur propre pays, ils sont rentrés chez eux avec leur nouvelle famille, soit à Ste-Anne-des-Pays-Bas, soit dans le bassin du Kennebecassis.

Mais entre-temps les événements politiques s'étaient brassés au sud, dans les colonies anglaises de la Nouvelle-Angleterre. La révolution américaine de ce côté-là aurait bientôt des répercussions pour mes ancêtres, et la paix précaire de la région acadienne serait encore une fois troublée.

Ce n'étaient pas tous les Américains qui étaient en faveur de la révolution. Ceux qui désiraient rester loyaux à la couronne anglaise, les *United Empire Loyalists* préféraient quitter les Colonies que de faire partie de la révolte. Malheureusement pour les Acadiens, bon nombre de ces *Tories* se sont déplacés aux Nouveau-Brunswick. Devant choisir entre les habitants d'origine française et les nouveaux venus, fidèles sujets de l'Angleterre, la Loi fit des accommodations. Il fallait bien faire de la place pour les *Loyalists*...

LES VIOLETTE

Parmi les Acadiens dont les droits de propriété furent alors estompés il y avait mon ancêtre, François Violette. Mais il n'allait pas quitter sans tenter une légitime défense. J'ai trouvé dans les archives que par deux fois il plaida par écrit sa cause auprès du Gouverneur Carlton. Mais devant les nouveaux immigrants auxquels on donnait les terres acadiennes, la loi faisait la sourde oreille.

François Violette a donc quitté son pays. Il prit le bord du nord-ouest, montant la rivière St-Jean jusqu'à l'extrémité nord de l'état actuel du Maine. Là il fonda Violette Brook, ville connue aujourd'hui sous le nom de Van Buren. Cette fois il s'établit en permanence, là où sa famille de quatorze enfants pourrait pratiquer librement la religion catholique et où la terre serait transmise de père en fils.

Nous en revenons donc au point de départ, en affirmant que les Violettes appartenaient bien à la terre lorsqu'en 1842 Washington et Londres ont signé le traité Webster-Ashburton, et que ce sol dont la possession avait longuement été contestée, devint partie des Etats-Unis.

Et voilà l'histoire que j'ai découverte quand, grâce au bicentenaire de la Déportation, j'ai senti en moi ce désir de chercher. François Violette,

... et dans la
P. de Q.

le retour au
N.-B.

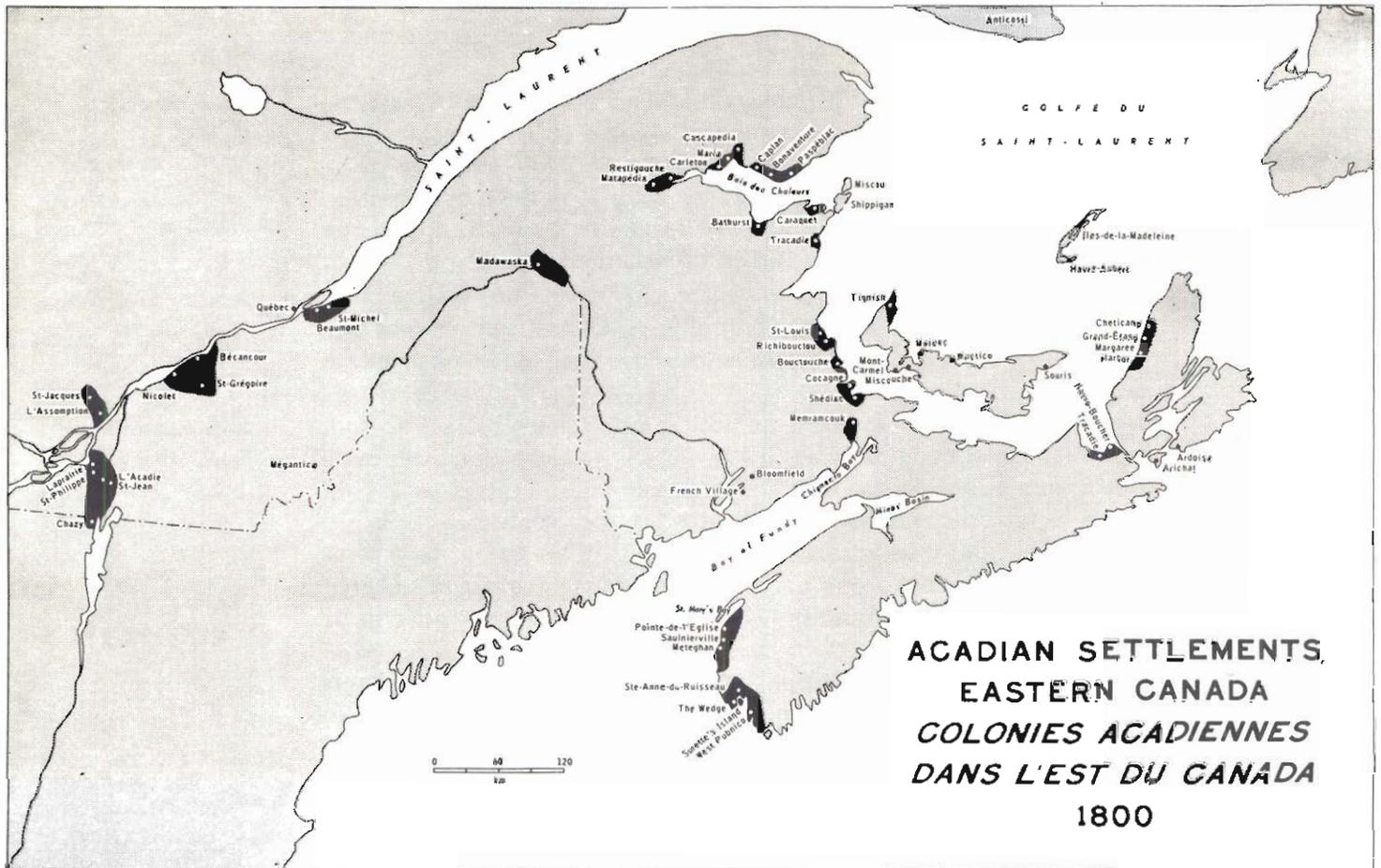
la révolution
américaine

les Tories

François plaide

il émigre

en somme...



(Carte de Robert A. Leblanc, dans les *Cahiers de Géographie du Québec*, dec. 1967 (no 24), p. 537. Avec la permission de l'auteur.)

né d'un ouvrier français à Louisbourg sur l'Île Royale (le Cape Breton dans la Nouvelle-Ecosse) vivait en 1770 dans la région de la rivière Kennebecassis du Nouveau-Brunswick. Lors de l'arrivée des *Loyalists* du côté des treize Colonies américaines, il perdit ses terres et il émigra dans le pays de la rivière St-Jean qui deviendrait un jour l'état du Maine.

EN REGARDANT LE TEXTE:

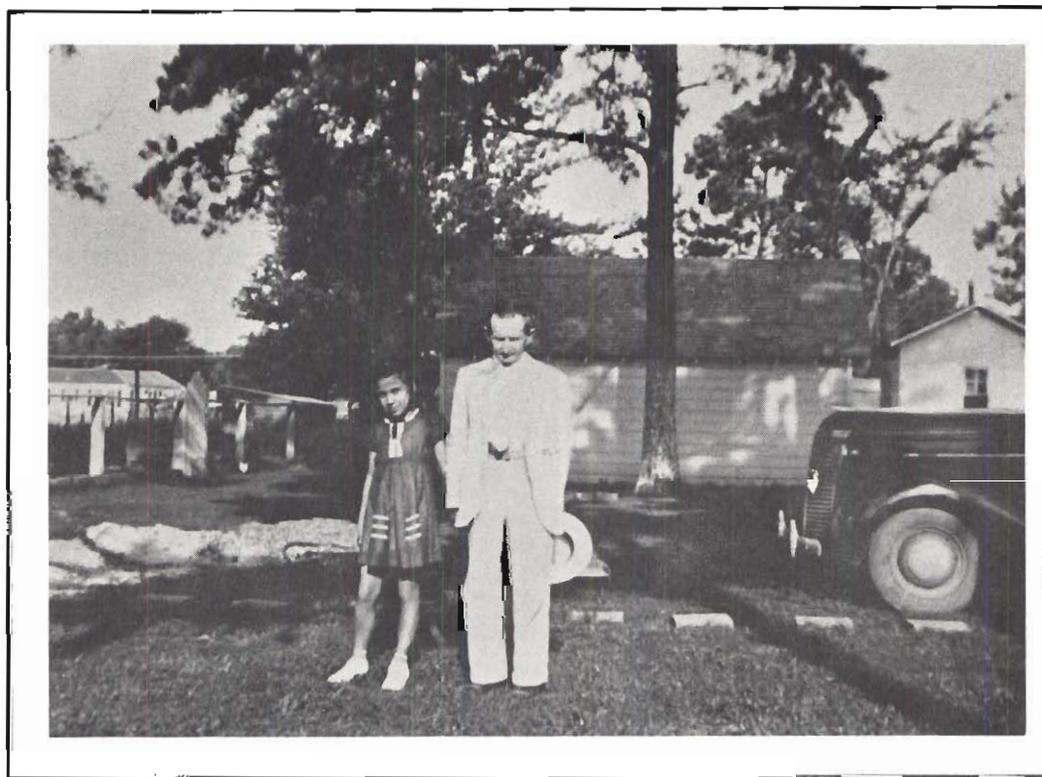
1. Qu'est-ce que Guy veut dire en faisant sienne la citation de Robert Frost: "Nous appartenions à la terre avant même que la terre nous appartienne"?
2. L'auteur dit que son père et son oncle John Violette lui ont raconté des histoires de familles. Comment est-ce que ces événements ont été transmis d'une génération à l'autre?
3. Pourquoi est-ce que les Acadiens tels que François Violette ont quitté la région du Kennebecassis au Nouveau-Brunswick pour aller s'établir dans la vallée St-Jean?

QUELQUES PROJETS:

1. L'auteur fait allusion à la *Grande Déportation*. De quoi s'agit-il? Quand est-ce que cet événement tragique a eu lieu, et sous quels autres noms est-il connu dans l'histoire?
2. Retracer sur une carte les migrations de la famille Dubay telles que décrites par Guy.
3. Tracer la route poursuivie par tes propres ancêtres.

SOMMAIRE:

Dans le sud-ouest de la Louisiane, où l'auteur de cet article a grandi et où elle vit encore, habitent près d'un million de personnes de descendance ou d'affinité française. Elles se disent *Cadjins* et *Cadjines*. Hier encore ce nom était souvent un épithète de dérision, mais aujourd'hui il se porte avec fierté. De fait, il devient tellement à la mode que l'auteur veut examiner le vrai sens de *Cadjin*: elle le fait en repassant l'histoire de sa propre famille. Sa conclusion: tandis que les premiers *Cadjins* descendaient des Acadiens, très tôt il y eut aussi des *Cadjins* par adoption. Et cependant, selon Monica, le trait commun qui relie toutes ces personnes, c'est la langue française ou, comme l'on dit en Louisiane, le *Cadjin*.



Monica et Père Schexneider vers 1938.



SOUVENIRS D'UNE CADJINE

par Monica Landry

Il m'était venu à l'idée d'ajouter l'adjectif *louisianaise* à ce titre . . . Mais, vraiment est-ce qu'il y a d'autres *Cadjins* ou *Cadjines* qu'en Louisiane? Alors tout de suite certains voudront me demander: qu'est-ce que c'est qu'un *Cadjin*, qu'une *Cadjine*?

Et voilà donc le point de départ pour mes *Souvenirs*: j'aimerais vous expliquer d'après mon propre point de vue le sens de ce nom. Cette approche personnelle sera le plus simple pour moi, car j'en suis une *Cadjine*. Il n'y a pas tellement longtemps, on voulait faire rougir les gens en les interpellant ainsi: c'était un affront ethnique un peu comme l'on entend encore avec *Coonass* ou *Frog*. Mais aujourd'hui *Cadjin* est devenu un épithète de gloire; tout le monde dans le sud-ouest de la Louisiane veut être *Cadjin*. *It's the in-thing!*

Voilà donc ce qui est très bien: je préfère être appréciée qu'être calomniée. Il faut faire attention cependant: avec ce procédé démocratique on risque de perdre le sens authentique du mot. Et c'est pourquoi je viens partager avec vous les *Souvenirs d'une Cadjine*: quant à moi, ce n'est qu'à la lumière du passé qu'on pourra se faire une idée juste d'un nom tellement ballotté. Je vous parle donc de mes ancêtres.

Cadjin/Cadjine

MES ANCIETRES ACADIENS: UN VIEUX NOM

Papa descendait d'une famille acadienne qui était au nombre des déportés de la Nouvelle-Ecosse—disons plutôt de l'*Acadie*, cette vieille colonie française au Canada. Ces *Acadiens* ont été dispersés un peu partout, mais certains ont pu se rendre par ici. Mes ancêtres, les *Landry*, sont ainsi arrivés en Louisiane dans les années 1760; nous y sommes depuis.

Dans leur nouveau pays et avec le passage du temps ces Acadiens sont devenus des *Cadjins*.

les Landry

MES ANCETRES FRANCAIS: UN NOM EVOLUE

les Schexneider

Maman, par contre, est née d'une famille qui est «devenue» française ici-même en Louisiane. Il y a bien longtemps, les frères Schneider (ils étaient six) ont immigré de l'Allemagne pour s'établir au pays des bayous. Après quelques années les Acadiens du pays avaient pris l'habitude de parler des *six Schneider*; tandis que les «Américains» (les gens de langue anglaise) disaient à leur tour *the six Schneiders*.

Voilà donc—et je tiens cette explication de mon grand-père—comment une expression a évolué dans un nom de famille: de *six Schneider* à *Schexneider*, le nom de fille de ma mère. La famille était devenue en quelque sorte cadjine par adoption.

le français
chez nous

De toute façon, dans les deux familles—chez les Landry autant que chez les Schexneider—mes grands-parents ne connaissaient aucunement l'anglais: ils ne parlaient que le français. Et ainsi, à mon avis, être Cadjin devra se définir en partie par la langue française: c'est un lien tout à fait historique.

PEPERE

Mon grand-père Schexneider—*Pepère* on l'appelait toujours—m'a laissé des souvenirs uniques et très spéciales. Comme Papa est mort quand j'étais très jeune, c'est Pepère qui m'a servi et de père et de grand-père en même temps. C'est aussi dans la maison de mes grands-parents maternels que j'ai été élevée. Et puisque j'étais la plus jeune des petits-enfants de ce côté-là de la famille, j'étais un peu spéciale et même un peu gâtée.

un maçon

Pepère s'appelait Toussaint. Il était maçon. Mais puisqu'il ne savait ni lire ni écrire—pas même son nom—c'était notre grand plaisir, nous les petits-enfants, de l'aider dans son travail. Chez nous ce sont les maçons qui construisent les tombeaux; leur travail ne se comprend pas à moins de savoir que les tombes dans le sud de la Louisiane ne sont pas creusées, elles sont construites en ciment et en pierre au ras du sol. Voilà ce que faisait Pepère. Mais avant de compléter un tombeau, il devait préparer l'épithaphe. Eh bien, c'était à nous d'épeler les mots pour que Pepère les inscrive dans le ciment.

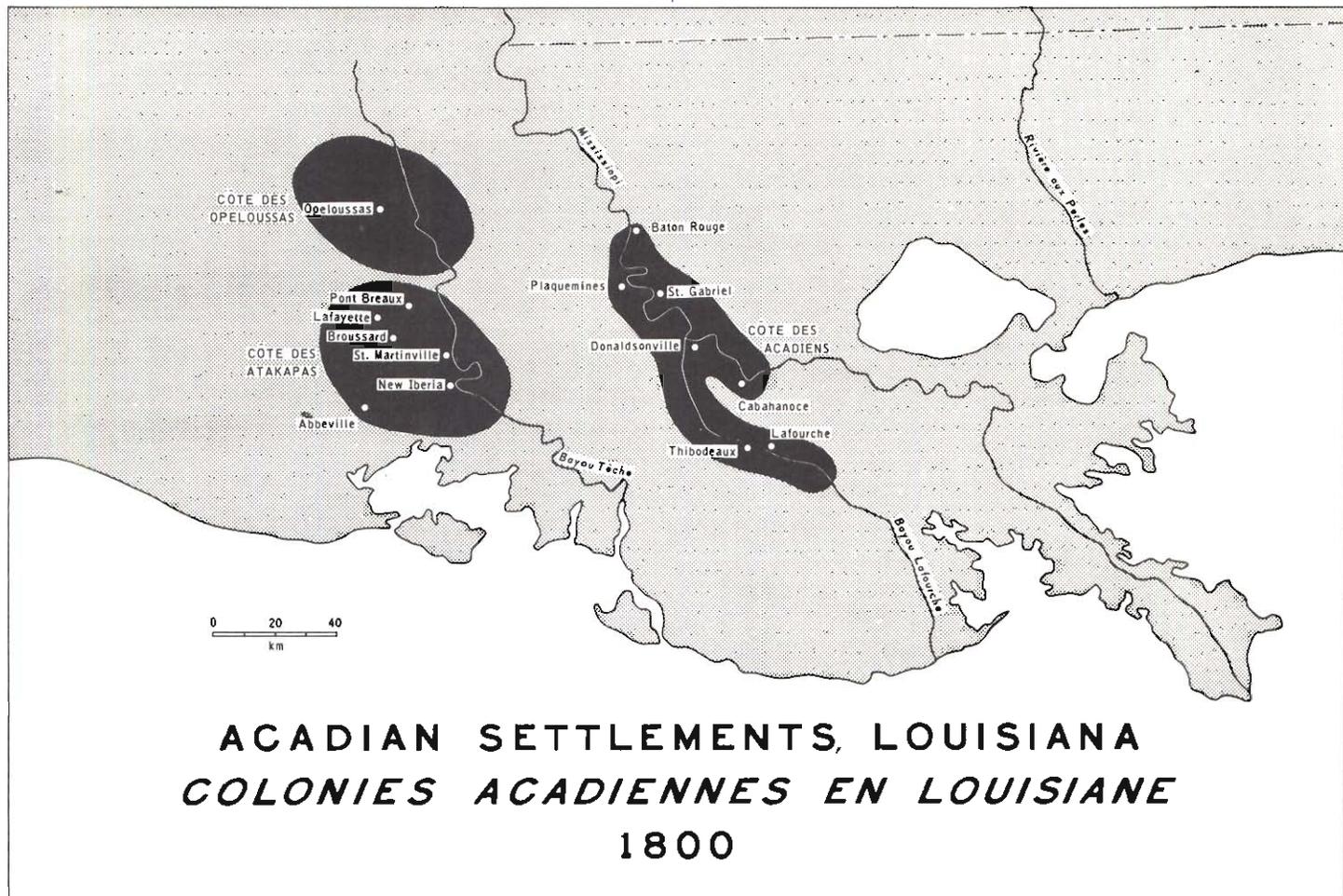
un petit fermier

Pepère gardait aussi quelques animaux: une vache, des cochons et des poulets. Et il avait toujours un jardin. Encore une fois nous, ses petits-enfants, nous étions contents de l'aider à emballer les oignons et le persil qu'il vendait pour cinq sous aux cuisiniers des restaurants et aux ménagères des grandes maisons en ville.

MEMERE

les fleurs,
le café
et les contes

Memère, elle, aimait beaucoup ses fleurs dans la cour et son café noir . . . C'est encore elle qui se plaisait à nous raconter les histoires qu'elle avait entendues de sa propre grand-mère bien des années auparavant. Elle savait nous épeurer les soirs d'été sur la galerie en brochant ses contes de détails horribles et terrifiants. Les légendes de Memère étaient peuplées d'Indiens et de sorcières, d'horreurs et de vaudou, expériences qui avaient touché ses ancêtres ainsi que tous les Acadiens, depuis leur arrivée.



(Carte de Robert A. LeBlanc, dans *les Cahiers de Géographie du Québec*, dec. 1967 (no 24), p. 538. Avec la permission de l'auteur.)

des immigrés
en Acadie

L'HISTOIRE DES ACADIENS

C'est drôle quand même qu'il fallait que j'va¹ à l'école pour apprendre l'histoire de mes ancêtres, les Acadiens. En grandissant je ne savais que très peu de choses au sujet des *Landry*. Maman nous disait tout simplement que les aïeux de mon père étaient venus de l'Europe au Canada longtemps passé.² Mais aujourd'hui je suis sûre que Maman était correcte. Ce n'est que bien des années plus tard, en lisant *L'histoire des Acadiens* par l'auteur canadien, Bona Arsenault, que j'ai pu documenter l'arrivée de ma famille dans le Nouveau Monde. Oui, les *Landry* sont bien partis de la France; et en 1610 ils se sont établis dans la Nouvelle-Ecosse. Ce sont les descendants de ces colons qui sont descendus jusqu'ici, en Louisiane, s'établissant dans l'*Acadie*, ma paroisse natale.³

QU'EST-CE QU'UN CADJIN?

Voilà pourquoi je suis cadjine: à cause de mes ancêtres. Mais un Cadjin aujourd'hui n'a pas toujours les racines plongées dans la vieille Acadie. Il y a des Cadjins de choix, de mariage et d'adoption—pour avoir vécu parmi nous: tous, des Acadiens de la Louisiane!

notre français

Il y en a donc beaucoup qui se disent Cadjins et qui ne parlent pas le français—souvent ils ne le comprennent même pas. Mais la plupart des Cadjins *de racines* (comme les *Landry*) peuvent au moins comprendre cette langue, qui chez nous est assez souvent mêlée d'anglais. Et cependant si le *cadjin* en tant que langue se distingue du français contemporain, c'est plutôt qu'au fond il dérive d'un français du dix-septième siècle, celui qu'ont apporté nos ancêtres de la France. Et c'est pourquoi le français de la Louisiane ressemble de très près à la langue parlée encore aujourd'hui par nos cousins acadiens dans la Nouvelle-Ecosse.

conclusion

Il semble bien que ces *Souvenirs d'une Cadjine* m'ont suggéré plusieurs réflexions au-delà de l'histoire de ma famille. Mais c'est le même phénomène qui se voit partout chez-nous. La conscience de nos racines et la fierté de notre histoire vont main en main avec une renaissance du français en Louisiane. Nous devenons des Cadjins fiers de parler encore une fois notre langue maternelle.

¹ En Louisiane, pour: *que j'aïlle*.

² Il y a longtemps: encore une tournure louisianaise.

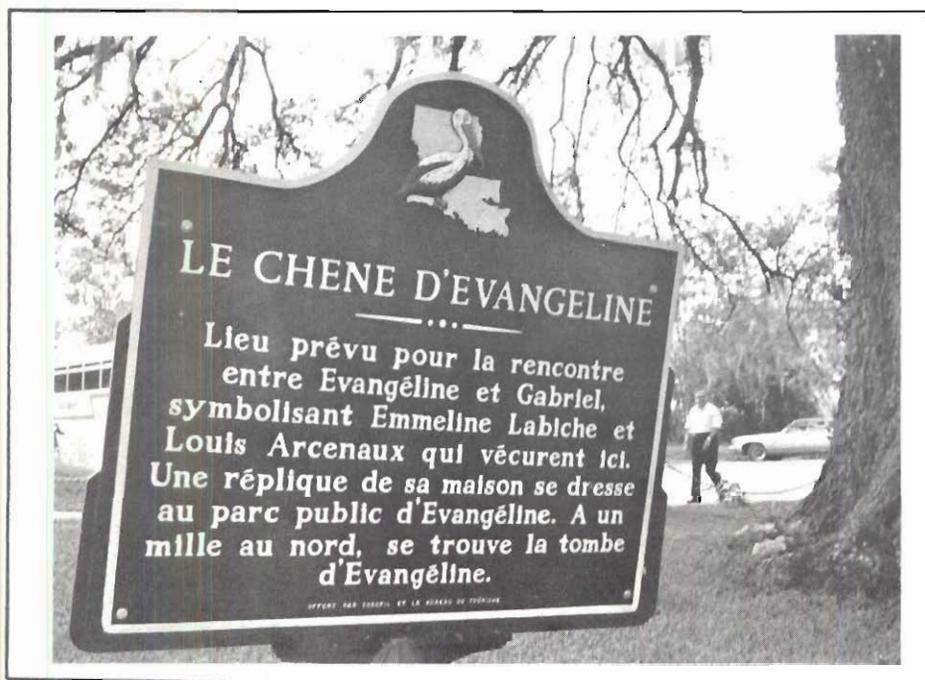
³ La *paroisse* en Louisiane, c'est le *comté* dans les autres états.

EN REGARDANT LE TEXTE:

1. D'où vient la famille Landry?
2. Comment, selon Pepère, est-ce que le nom Schexneider a évolué?
3. Selon l'auteur, qu'est-ce qu'un *Cadjin*, qu'une *Cadjine*?

QUELQUES PROJETS:

1. Monica parle de *Pepère* et de *Memère*. Est-ce que ces mots sont propres aux Cadjins? Qui s'en sert aussi? Cherche la dérivation des mots: *pepère*, *memère*, *ma-tante*, *mon-oncle*.
2. Qui était Evangéline? Lis le poème de Longfellow qui porte ce titre.
3. Quel a été le travail de tes propres grands-parents? Est-ce qu'ils ont changé d'emploi au cours de leur vie? Monica dit que Pepère était maçon. On le connaissait comme tel parce qu'il avait un métier qu'il a gardé toute sa vie. Est-ce qu'aujourd'hui les gens ont coutume de garder la même *job*? Explique ta réponse.



La Louisiane, pays d'Evangéline. A Saint-Martinville, le "chêne d'Evangéline" et (photo à droite) la statue érigée en son honneur à côté de l'église.





PECHEURS ET POISSONS

les expériences d'une famille de pêcheurs

par Alice Mary Bean

MES GRANDS-PARENTS

Mes grands-parents maternels, Amanda Marie et Louis Napoléon Fortin, sont tous deux nés au Canada, dans la ville de Québec. Après leur mariage, ils tirèrent une maigre existence du piégeage et de la vente de fourrures. Mais avec les années, la famille grandissait toujours; déménageant alors à Trois-Rivières—cette deuxième plus vieille ville de l'Amérique du Nord—ils ont fait de leur mieux pour prévoir aux besoins de leurs seize enfants. Lutte interminable! Afin de compléter le salaire quotidien, ils travaillaient pour l'Eglise: lui, comme charpentier; elle, comme couturière. Ça ne suffisait pas.

Le coeur lourd, ils partirent donc pour les Etats-Unis, s'établissant à New Bedford, un port de mer renommé pour la pêche. Là, les garçons se sont engagés à bord des vaisseaux et les filles se sont mises au travail dans les conserveries. Quant à mon grand-père, avec un peu d'étude, il est devenu barbier. Ma grand-mère, de son côté, s'est remise à coudre des vêtements pour les religieuses et pour les prêtres.

Mais souffrant toujours du mal du pays, ils ont décidé de rentrer au Canada. Ainsi, grâce aux petites économies, faites avec patience et avec privation, ils ont repris la route du nord. Remontant la côte, ils s'établirent d'abord dans le New Hampshire et ensuite dans le Maine. La plupart des enfants continuaient à travailler dans les industries de la pêche, et afin de hâter le jour où l'on reverrait le Québec, chacun versait sa paie en commun.

Mais le sort joue parfois de vilains tours!

Ce fut un événement inattendu et hors de leur contrôle qui a changé le cours de leurs vies—comme celle de tout le monde à l'époque: la Grande Dépression économique des années '20 et le chômage qui en résultat. Aucun membre de cette famille ne retournerait vivre au Canada. Les enfants se sont mariés par ici, et ils y ont fondé leur propre foyer. Quatre garçons ont continué le travail de pêcheurs jusqu'à la mort. Certains sont morts à la guerre, d'autres furent victimes d'accidents ou de maladie. Aujourd'hui cinq des seize enfants d'Amanda et de Louis sont encore en vie, ma propre mère étant du nombre.

une vie rude

immigration
à New Bedford,
Mass.

implantation
aux Etats-Unis

Cette tradition de personnes au caractère persévérant remonte bien loin chez moi. Du côté paternel aussi on avait travaillé fort: ce fut la vie rude et laborieuse des chantiers et des scieries, tout comme pour la famille de mon mari d'ailleurs. C'étaient tous des gens forts et courageux, assidus à élever leurs enfants.

REFLEXIONS AUTOBIOGRAPHIQUES

Isolation
sociale

Il va sans dire que dans ma propre jeunesse, j'ai fait l'expérience d'un foyer profondément religieux et baigné de culture française, de traditions et d'amour. Et cependant, le jour où j'ai mis le pied à l'école, je ne connaissais pas une miette d'anglais—pas même pour le comprendre. J'ai vite remarqué que j'étais isolée du monde qui m'entourait: nous étions la seule famille française dans mon quartier de Portland et, par-dessus le marché, nous étions très pauvres. Ce dernier fait vint achever mon isolement involontaire. J'ai beaucoup appris par l'observation et en posant des questions. Mais mon éducation avait aussi son côté moins rose: je me suis vite aperçue qu'on ne traitait pas tout le monde d'une façon égale. Ça s'appelle la *discrimination*, et je l'ai trouvée même dans les endroits que le monde croit imperméable à cette injustice: à l'école, dans les magasins, même sur les terrains de jeux. Ainsi il n'y avait même pas question pour moi de participer à une équipe sportive... Mais ne savaient-ils pas que les petites *French girls* pouvaient, elles aussi, jouer au *softball*?

richesse
culturelle

Dans telles conditions notre fierté devait sembler énigmatique: économiquement pauvres, mais détestant la pauvreté et l'humiliation qui en résultaient; différents des autres, mais obstinément opposés à l'assimilation de notre culture française qui nous aurait appauvris pour de bon. Même si nous venions à hésiter dans l'expression de la langue maternelle, jamais l'âme de cette famille ne perdait courage!

l'école publique

Oui, je suis allée à l'école publique. Et après six ans et demi j'en suis sortie. Pour deux raisons. D'abord le programme d'études était insuffisant pour venir en aide aux élèves comme moi dont la langue maternelle était autre-que l'anglais; et puis, comme maman était devenue veuve, j'ai dû aller travailler pour aider à supporter mes frères et soeurs.

ouvrière

Ayant menti au sujet de mon âge, je me suis engagée comme ouvrière dans une usine où l'on préparait les poissons pour le marché. Comme de raison, en réalité ce n'est pas que mes patrons ignoraient mon état de mineure; mais parce que j'étais travaillante, aussi longtemps que je pouvais suivre les autres on passait outre cette illégalité.

A travailler comme ça, dans les usines, on en voit des choses! Surtout, on voit souffrir. Et au cours de ces années j'ai vu souffrir beaucoup de bonnes gens dont les privations et les chagrins de coeur étaient tellement inutiles. Comme jeune ouvrière donc, j'ai voué—autant au bon Dieu qu'à moi-même—de poursuivre, pendant toute ma vie et de toutes mes forces, mes études. Ce n'est que munie d'une éducation que je pourrais venir en aide aux personnes opprimées. Et dès ce moment, à l'âge de 15 ans, j'ai voulu lutter pour obtenir et garantir les droits humains chez les pauvres et pour affermir la justice sociale. Cette même année j'ai épousé Durward Bean qui est devenu mon

encouragement et mon compagnon dans la tâche.

Ce fut une nouvelle période de ma vie, celle d'épouse et de mère de famille. Tandis que mon mari travaillait comme chauffeur de camion et comme ouvrier dans la construction, moi, je passais mes heures «libres» soit dans les bibliothèques à dévorer tout ce que je pouvais lire, soit en discussion avec toute personne qui pouvait m'instruire sur la vie et ses relations complexes entre personnes. Surtout je m'intéressais à la politique et aux lettres. Avec le temps, mes fils sont devenus étudiants avec moi, puisque je ne pouvais pas me permettre le luxe d'une gardienne. Il va sans dire que les bibliothécaires regardaient d'un mauvais oeil cette invasion de *renifleux* . . .

épouse
et mère

Les années s'écoulaient, et les enfants croissaient toujours en hommes forts et grands. Nous sommes devenus chez nous une équipe solide dont les énergies augmentées permettaient ma participation aux choses civiles. Souvent aussi les aînés, ainsi que mon mari, se joignaient à mes efforts. Mais je serais en erreur si je laissais croire que ces activités hors de mon foyer n'exigeaient pas un certain «prix.» Mais oui, certes, ça m'a coûté! Parfois dans la tranquillité de la nuit, j'étais prise de remords et les voix tentatrices chuchotaient: «Quelle espèce de mère es-tu? Au diable les Noirs et les Pauvres. Tu devrais être chez toi à prendre soin de tes enfants, te mêlant de tes propres affaires. D'ailleurs, ces minorités paresseuses ne font que fomenter des troubles: le plus qu'on leur donne, le plus qu'ils exigent!»

le poids d'une
conscience
sociale

Mais quand on a des convictions, il ne faut céder ni au découragement ni aux faux remords. Devant la tentation de lâcher un travail entrepris, je me souviens de l'énergie et la persévérance de mes grands-parents et je me relance dans le courant.

Eh bien voilà! Au cours des dernières dix-huit années j'ai été mêlée à toute une foule de projets à intérêt public, faisant partie de manifestations publiques passives, de rassemblements, de *sit-ins*, etc. Il y eut de bons moments, et de moins bons. Mais tout cela était nécessaire, surtout pendant les années '60. Les Noirs, les Pauvres, les Vendageurs, et les Ouvriers d'usines devaient tous faire reconnaître leurs droits humains fondamentaux. Le moineau, ne vaut-il pas l'aigle dans les yeux du Seigneur?

Je me souviens, après tout, que moi aussi, je suis la petite-fille de pauvres immigrés.

exemple des
aïeuls

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Pourquoi est-ce que les Fortin ont quitté le Québec?
2. Comment se fait-il que la famille est restée aux Etats-Unis?
3. Qu'est-ce que la jeune mère faisait pendant ses heures libres?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Trouvez New Bedford et Portland sur la carte.
2. Quel est l'état actuel de l'industrie de la pêche dans ces deux villes?



UNE FAMILLE FRANCO—AMERICAINE A BOSTON

une expérience différente

par John DuPont

UNE EXPERIENCE DIFFERENTE

Bien que, comme les autres, nous soyons partis des fermes québécoises pour venir travailler et vivre par ici, l'expérience de ma famille aux Etats-Unis fut assez différente de celle de la majorité des autres familles franco-américaines.

D'abord, mes grands-parents, arrivant au pays en 1881, se sont établis dans la région de Boston. Qu'y a-t-il d'exceptionnel dans ce fait? Tout simplement que Boston, à l'encontre de la plupart des grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, n'avait parmi sa population qu'un assez petit pourcentage de Canadiens francophones. Si les Québécois venaient s'établir dans le nord-est du Massachusetts, ils le faisaient plutôt à quelque distance de la capitale, c'est-à-dire dans les villes industrielles telles que Waltham et Lynn, avec un éparpillement sur la côte du nord, à Revere, à Everett et à Chelsea.

Boston

C'est dire que Boston et sa banlieue immédiate n'ont jamais figuré parmi les centres franco-américains tels que Lowell, Manchester, Woonsocket et Lewiston. La raison, me semble-t-il, est assez simple: nos grands-parents, c'étaient surtout des agriculteurs qui sont arrivés dans une société industrielle avec bien peu de compétences techniques. Mais les industries de textiles et de souliers avaient tellement besoin d'employés qu'elles embauchaient tout de suite les immigrés, quitte à les entraîner. Or ces usines n'existaient pas à Boston.

Et cependant, un nombre suffisant de Canadiens-Français se sont aventurés de ce côté pour établir deux petites paroisses dites «nationales»: Notre-Dame des Victoires dans la ville même de Boston et, à Cambridge, Notre-Dame de Pitié. Or cette dernière paroisse s'étendait jusqu'à Somerville où habitait ma famille.

Ces choses se passaient au siècle dernier; depuis lors les deux paroisses ont perdu leur caractère ethnique. Déjà à l'époque, tandis que les gens gardaient encore un sens aigu de leurs origines, ils avaient tendance à quitter le quartier où ils avaient d'abord immigré pour s'établir dans les banlieues, souvent plus près de leur lieu de travail. C'est ainsi que moi, deux générations plus tard, j'ai grandi à Newton, quelques miles à l'ouest de Boston.

un métier

Une seconde différence entre mon grand-père et ses frères d'une part et, de l'autre, la plupart de leurs compatriotes immigrés en même temps, c'est que les premiers sont arrivés connaissant déjà un métier. Mon grand-père DuPont, par exemple, c'était un plombier; avec le temps il a pu ouvrir sa propre quincaillerie sur la Central Square à Cambridge. Et ses frères, eux, avaient chacun sa compétence: ferblantier, forgeron ou charpentier.

connaissance
de l'anglais

En plus, ces garçons ainsi que leurs soeurs avaient tous appris l'anglais avant de quitter le Québec. Et c'est la troisième différence: arrivés aux Etats-Unis ils avaient déjà un point de départ linguistique. Je partage avec vous une petite histoire au sujet de l'unique soeur restée au Canada, une religieuse dont on parlera encore sous peu. Il y a quelques années, en faisant des recherches généalogiques à Montréal, j'ai voulu en apprendre plus long au sujet de cette grand-tante. Je me suis donc rendu chez les soeurs de Notre-Dame où l'on m'a fait voir l'archiviste. Et alors quelle fut ma surprise en lisant que la tante en question avait été envoyée dans l'Ontario au siècle dernier «parce qu'elle parlait si bien l'anglais.» Et moi qui pensais que tous les Québécois de ce temps-là ne parlaient que le français!

immigration
de la famille
entière

Les deux dernières différences vont ensemble comme les deux côtés d'une même médaille. D'abord, en se transplantant dans un sol nouveau, les DuPont ne laissaient au Québec aucun membre de la famille immédiate, pas même la mère, une veuve âgée de soixante-dix ans. Par contre, ces mêmes immigrés ont déménagé aux Etats-Unis avec l'intention d'y rester. D'ordinaire les Canadiens se proposaient de rentrer «chez eux» après s'être fait un peu d'argent «aux Etats»; dans quelques années on voyait deux ou trois membres d'une famille s'en retourner ainsi. Mais pour nous c'était le déracinement complet.

établissement
en permanence

POURQUOI CETTE SITUATION DIFFERENTE?

Voilà donc quelques faits au sujet de ma propre famille qui signalent la variété de l'expérience franco-américaine dans la Nouvelle-Angleterre. Mais pourquoi ces différences: comment expliquer que mon grand-père connaissait l'anglais, qu'il avait déjà un métier et qu'il s'est établi dans les environs de Boston—tandis que la plupart de ses concitoyens, immigrés eux aussi, se sont rendus dans «les moulins»? Par contre, comment se fait-il aussi que ces dernières familles ont retenu les coutumes et même la langue de leurs ancêtres, tandis que ce ne fut pas le cas chez nous?

pas de raisons
économiques

Disons d'abord que du point de vue d'argent ou de naissance, nous n'étions pas différents des autres. Tout comme la majorité des Franco-Américains, je suis descendant d'agriculteurs. Mes aïeux venaient de deux petits villages en dehors de St-Hyacinthe: St-Simon et Ste-Rosalie. Quant à la misère, j'oserais dire que nous en avons arraché encore plus que les autres! Rien de différent de ces deux côtés: pourquoi alors? Après bien des années de recherches et de réflexion, je pense avoir trouvé la réponse.

Elle n'était pas loin; en grandissant je l'avais entendue maintes fois. Mais on ne comprend pas toujours quand on a le nez collé sur une solution;

il faut parfois le recul des années... Encore enfant donc, bien avant de prendre connaissance de mes racines et du phénomène franco-américain, j'entendais une tante répéter: «Ma-tante Marguerite, c'est elle qui était forte. Je vous assure que ses garçons, elle leur a *fait* apprendre un métier!» Il s'agissait de la mère de mon grand-père DuPont, Marguerite Zénaïde Lespérance; c'est-à-dire mon arrière-grand-mère paternelle. C'est elle la veuve qui avait eu la responsabilité d'élever seule ses enfants.

Marguerite
Zénaïde DuPont

J'allais me souvenir plus tard comment cette tante qui racontait l'histoire insistait sur le mot *fait*: «... elle leur a *fait* apprendre un métier...» Sans lui poser de questions, je me demandais déjà pourquoi ce *faire* était toujours central. Après tout, me disais-je, tout le monde va à l'école et chacun apprend des choses qui serviront à gagner sa vie plus tard. Qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire dans l'apprentissage d'un métier et pourquoi se souvient-on de ma bisaiëule comme de la femme forte qui aurait poussé l'éducation de ses fils?

l'apprentissage
d'un métier

Ce n'est que plus tard, à mesure qu'augmenteraient mes connaissances au sujet de ma famille et de l'histoire, que j'ai enfin saisi le sens et l'importance de ce qu'avait fait cette femme. Les choses qu'on prend pour de l'acquis aujourd'hui ne l'étaient pas nécessairement hier. Dans ce temps-là on n'allait pas à l'école—ou presque pas: c'est à la maison qu'on apprenait ce qu'il fallait pour vivre. L'éducation formelle était un luxe dont on ne parvenait qu'avec grand effort et sacrifice; en campagne, si la famille allait survivre, les enfants de treize et de quatorze ans travaillaient déjà la terre. Alors ce qui me semblait tout à fait naturel devient assez étonnant: comment est-ce que mon arrière-grand-mère a pu s'en tirer pour que ses fils ne suivent pas cette règle, qu'ils apprennent un métier? Aujourd'hui je comprends donc l'admiration que portait ma tante envers «Marguerite.»

Et voilà la clé à l'histoire de ma famille aux Etats-Unis: *une femme forte et vigoureuse*. C'est à cause d'elle que notre expérience par ici a été différente de celle de la majorité.

FRANCO-AMERICAINS A BOSTON: UN BILAN

S'il y avait dans ces circonstances plusieurs avantages économiques, notre établissement à Boston comptait aussi ses désavantages. Tandis que les possibilités d'emploi étaient nombreuses et variées, nous nous trouvions quasiment coupés de notre communauté de langue maternelle, surtout en quittant la paroisse Notre-Dame de Pitié. Moi-même, j'ai parlé le français quand j'étais tout jeune, c'est-à-dire quand mes grands-parents vivaient encore. Mais avec le temps j'ai perdu cette langue: mes parents ne s'en servaient que très peu à la maison, et dans les environs de Newton il n'y avait aucune école paroissiale franco-américaine à fréquenter. Plus tard dans la vie, quand mon travail l'a exigé, je l'ai rattrapée, cette langue de mon enfance, mais au coût de tellement plus d'effort que si j'avais pu la retenir dès le début.

avantages
économiques

perte d'une
langue

Aussi, comme toute la famille était descendue aux Etats-Unis, nous étions en quelque sorte coupés de nos racines québécoises. Et puisque nous n'avions aucune famille à visiter là-bas, avec le temps nous avons perdu contact avec le pays de nos origines. Ce fut pour nous une autre perte culturelle.

perte culturelle

MES RECHERCHES GENEALOGIQUES

On comprend donc la pénurie de mes informations le jour où j'ai décidé de tracer ma généalogie. Au début de mon enquête, je n'avais trouvé que quelques vagues indices au sujet de mes grands-parents: pour chacun d'eux, la région et la date approximatives de naissance. Et parce que je ne savais rien du tout au sujet de leurs parents (mes bisaïeux), ce fut bientôt l'impasse: je ne pouvais pas remonter plus loin.

une vieille photo:
la clé au passé

Alors intervint un peu de bonne chance. Un jour, qu'on était à fouiller dans le grenier d'un cousin, j'ai trouvé une vieille photo, toute jaunie et à moitié déchirée. C'était bien une religieuse, mais qui? Alors, bien que personne n'ait jamais vu d'autre photo d'elle, quelqu'un parmi les nôtres a pu identifier la soeur de mon grand-père, celle qui était restée au Canada. Peut-être que sa communauté religieuse aurait-elle encore des informations à son sujet? . . . Mais personne ne savait de quelle communauté elle avait été membre. On a remarqué cependant qu'elle portait dans la photo un habit religieux distinctif: ce fut la clé.

Après quelques démarches on apprit que ce costume était celui des Soeurs-de-Notre-Dame. Une lettre adressée à la maison-mère, grâce à la délicatesse de la communauté et aux archives bien entretenues, ne tarda pas à nous ouvrir le premier chapitre de notre généalogie. Nous avons donc appris la date et le lieu exacts de la naissance de cette tante. Muni de cette information, j'ai pu me rendre dans la région de St-Hyacinthe où j'ai trouvé son certificat de naissance. Inscrit sur le document était le mariage de mes grands-parents; et remontant ainsi, des enfants aux parents, j'en suis arrivé à découvrir même mon premier ancêtre DuPont.

François DuPont:
1659

Il s'appelait François. C'était un charpentier qui est débarqué en Nouvelle-France en 1659 pour s'établir sur une terre de l'Île-d'Orléans, qui se trouve dans le fleuve St-Laurent à quelques miles au nord de la ville Québec.

LA TOURNEE D'HERITAGE

Mes recherches, cependant, ne se sont pas terminées avec cet ancêtre. Elles continuent. Il y a une sorte de vacance que j'apprécie d'une façon spéciale: ce que j'appelle ma Tournée d'Héritage au Québec. D'abord je choisis un sujet qui m'intéresse, puis je pars à la découverte personnelle. Parfois je voyage pour observer de plus près l'évolution stimulante et la modernisation du pays de mes ancêtres. D'autre fois c'est pour mieux apprécier le développement des arts et métiers. Et, comme je vous en ai parlé dans ce récit, il m'arrive aussi de faire ma Tournée pour étudier de plus près l'histoire de ma famille.

Lors de mon prochain voyage, je me propose de chercher le site de notre première terre sur l'Île d'Orléans. Et peut-être qu'à l'avenir, vous et moi nous aurons encore l'occasion de discuter; alors—surtout si je découvre là-bas des choses intéressantes—je partagerai cette autre histoire avec vous. Pour le moment ça m'a fait plaisir de vous parler de ma bisaïeule dont les efforts pour élever sa famille ont influencé les vies des générations successives.

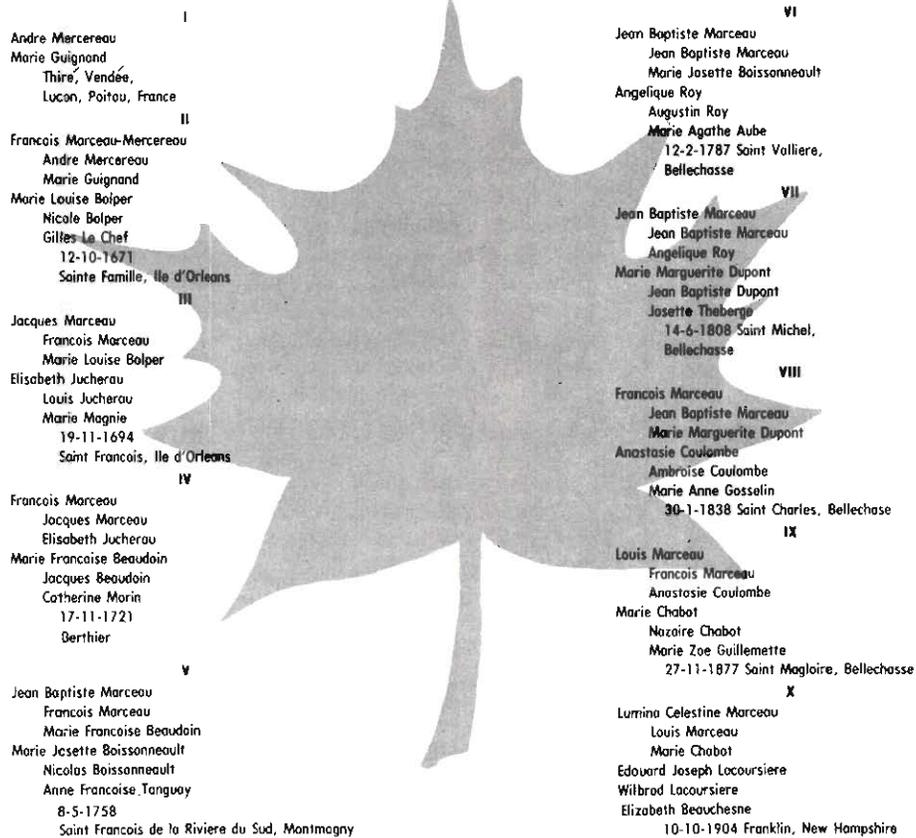
EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. L'auteur signale cinq circonstances dans l'immigration de ses ancêtres qui distinguent l'expérience de sa famille de celle de la plupart des autres familles franco-américaines à l'époque. Quelles sont ces circonstances?
2. A quoi ou à qui est-ce que M. DuPont attribue la dissimilitude de cette expérience?
3. Quel bilan (le pour et le contre) est dressé par ce descendant de Zénoïde Lespérance DuPont?
4. Quel événement fortuit vint déceler l'impasse généalogique de John?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Sujet de discussion: "Il vaut mieux que les immigrants aux Etats-Unis abandonnent au plus tôt leur culture pour adopter celle qui domine au pays. Ils devront donc de préférence s'établir dans un centre hétérogène (par opposition à un *petit Canada*, par exemple) et défendre à leurs enfants l'usage de leur langue maternelle."
2. Disons qu'on va te payer une "Tournée d'Héritage" si tu peux soumettre un plan d'études qui promet. Alors tu te mets à l'oeuvre . . .
3. Quel était l'emploi de tes ancêtres ou de tes parents immigrants aux Etats-Unis?

SURNAME LINEAGE EXAMPLE



Marceau's Canadian Ancestry Service
 313 Bridge Street, Manchester, New Hampshire 03104
 Telephone: 603/627-3728



chapitre 3

MON NOM, C'EST...

UN COUP D'OEIL SUR LES NOMS FRANCAIS
CHEZ NOUS

“What's in a name?” se demandait Shakespeare. Nous reprenons la même question aujourd'hui avec les préoccupations suivantes:

- *Que signifie nos noms français? d'où viennent-ils?
- *Comment ont-ils évolués?
- *Y a-t-il des noms “anglais” qui sont d'origine française?
- *Comment est-ce qu'on changeait les noms lors de la naturalisation?
- *Pourquoi certains ont préféré eux-mêmes changer leur nom?
- *Qu'est-ce qu'un “drôle de nom” ?
- *Pourquoi garder nos noms tels qu'ils sont aujourd'hui?
- *Pourquoi reprendre leur forme originale?
- *Comment est-ce qu'une personne se prend, d'après la loi, pour changer son nom?

Des Franco-Américains nous parlent . . . de leur nom . . .

SOMMAIRES:

EVARISTE, objet de remarques plus ou moins flatteuses à cause de son nom, a su rire d'une situation qui aurait pu le tourmenter et, par-dessus le marché, il l'a tournée en sa faveur. Il a fallu, par contre, à NICOLE, plusieurs années pour passer d'une véritable haine de son nom à une revendication tenace de celui-ci.

MON NOM, C'EST . . .

par Evariste Bernier

Mon nom, c'est Evariste.

J'ai bien dit: E-VA-RISTE.

Toute ma vie, il y a eu de la controverse au sujet de mon nom. Au début de chaque année scolaire, l'instituteur/-trice passait à travers le rituel de prononcer mon nom pour la première fois. Je savais quand ça s'en venait: Il y avait une longue pause, quelques faux débuts et puis un "Ernest" anglais ou un "Everet." "No, maybe it's Averet."

Je ne suis pas certain pourquoi mais dans ce temps-là, tout ça me semblait rigolo. Il est possible que j'aimais être différent . . .

Et puis, une bonne fois, j'ai eu un prof qui ne pouvait prononcer aucun nom: il tâtonnait avec "Barbara" et "Joanne"—ce que je trouvais drôle à mourir. Mais quand c'est arrivé à mon tour, il a dit, sans la moindre hésitation, "Evariste." Il fit une pause et répéta: "Evariste. My that's a pretty name."

Quand je suis venu travailler ici au *Bureau franco-américain*, tout le monde m'appelait Evariste—ce qui est bien mon nom.

Ça me rappelle quand j'étais petit et que mon père lui aussi m'appelait Evariste. Des fois, quand j'étais à jouer, je l'entendais, ce nom, au loin—et je parlais en courant. D'ordinaire ça voulait dire que ma mère m'avait déjà appelé et comme je n'étais pas rentré tout de suite mon père s'en était chargé—en français.

Mais que les autres se souviennent de mon nom, c'est encore une autre histoire. Il y en a (ceux qui prononcent mon nom en anglais) qui ajoutent: "Ah, like the mountain!" Parfois ils en font un raccourci: "Mount," me disent-ils. C'est un sobriquet que je n'aime pas. On se prend aussi d'une autre façon. "Bon, comme le saint."

J'aime bien qu'on se souvienne de moi comme un saint, même si je ne suis pas encore canonisé! Par contre, je ne fais pas une bonne montagne non plus.

NICOLE . . .

Mon vrai nom (au complet) est Marie Nicole Valéda Morin-Scribner. Le Marie, comme chez beaucoup de Canadiens, est seulement un nom mis automatiquement sur les records de baptême de toutes les filles. C'est parce que je suis très fière de mon héritage que j'ai gardé mon nom de fille—Morin—tout en prenant le nom de mon mari, Scribner.

Mais alors j'ai découvert vite que personne ne voulait écrire tout cela. J'ai donc appris le petit tour du tiret: Nicole Morin-Scribner.

Je suis née au Québec à Scott Jonction (à 30 miles de St-Georges). Quand j'avais six ans ma famille a déménagé à Biddeford en quête d'ouvrage, et c'est là que j'ai grandi.

Je me souviens d'avoir souvent disputé maman pour m'avoir donné le nom tellement laid de Nicole. J'étais rendue aux Etats-Unis, et personne ne savait comment dire cela en anglais! J'ai maintenant 24 ans et je ne changerais jamais mon nom. Ce qui m'était un fardeau hier m'est bien un beau cadeau aujourd'hui. Nicole, c'est vraiment MOI, ce que je suis et ce que je représente.

Nicole Morin-Scribner

Extrait d'une lettre à J.O.

EN REGARDANT LES TEXTES . . .

1. Selon Evariste, qui a su prononcer correctement son nom?
2. Comment en vient-il à bout d'une situation qui pourrait lui être vexante?
3. Est-ce que Nicole a d'abord aimé son nom? Expliquez votre réponse.
4. Quelle évolution s'est produite chez elle dans ce domaine?

QUELQUES PROJETS:

1. Recherches: pour Nicole, son nom signifie sa personne; dans certaines civilisations l'appellation désignait l'essence même de l'individu et parfois elle n'était accordée qu'à l'adolescent qui avait déjà fait ses "preuves."
2. Réflexions: "Vive la différence!" a dit quelqu'un; mais est-ce que la différence est toujours facile à accepter?
3. Discussion: certaines personnes à travers les âges ont su tourner à leur avantage une "différence" quelconque (nom, langue, et même une infirmité). Comment, pourquoi?

SOMMAIRE:

Étymologie veut dire l'origine d'un mot. On peut ainsi découvrir le sens de plusieurs noms français, qui peuvent se placer dans des catégories communes.

DU SENS ETYMOLOGIQUE DE NOS NOMS FRANÇAIS

Les noms, nous disent les historiens, sont une invention assez récente dans l'histoire du monde. Ils sont nés à l'époque où les prénoms ne suffisaient plus pour distinguer entre telle et telle personne: si dans le village il y avait plus d'une Marie ou d'une Jeanne, plus d'un Pierre ou d'un Paul, il fallait ajouter quelque chose pour qu'on sache au juste de qui il s'agissait.

Parfois la désignation supplémentaire se faisait tout naturellement . . .

métier ou profession

Si, par exemple, la personne en question avait *un métier ou une profession* que tout le monde connaissait, on ne faisait que l'ajouter au prénom; ce qui a donné Pierre le boucher, ou Pierre Boucher, et Pierre le charpentier, devenu Pierre Charpentier. Autres fois, c'est *un titre* quelconque, surtout s'il était question de noblesse dans la famille, qui en désignait tous les membres: puisque Paul le chevalier ne voulait pas être méconnu pour Paul le page, il est devenu Chevalier et l'autre est resté Lepage.

endroit

Une autre source assez naturelle de précision, c'était le lieu d'origine de la personne: soit *un endroit* qu'on connaissait dans les environs (on comprend d'où venaient M. Deschamps et M. Dubois), soit *une région ou un pays éloignés* (comme Beauceron qui était de la Beauce et Denevers qui venait—il ne faut pas s'en étonner!—de Nevers, ville de la France centrale, sur la Loire).

qualités et défauts

On comprend aussi—chacun peut réfléchir à ses propres expériences—que *les qualités et les défauts* restent, eux aussi, bien "collés" à un individu. Le trait en question a dû être assez prononcé pour qu'il se perpétue dans toute une descendance! C'est ainsi que nous avons encore chez nous des Leblanc et des Généreux, comme des Lepire et des Malenfant.

animaux et plantes

Mais il ne faudrait pas oublier que *les animaux et les plantes* ont, eux aussi, assez souvent prêté leur nom aux humains qui, pour une raison ou une autre, ont voulu s'associer à eux. Qui n'a jamais entendu les noms Poulin, qui veut dire jeune cheval, et Rossignol, qui désignait l'oiseau avant qu'on en fasse des skis! Quant au monde végétal, on peut commencer au début avec Plante et Forest, sans oublier Laframboise, Olivier et tous les autres.

prénoms

Signalons enfin que certains noms de famille sont venus directement de *prénoms*—peut-être celui de leur ancêtre? Ainsi en est-il pour les Albert et les Jean.

Voilà donc une façon d'organiser les noms français qui se retrouvent chez nous. Peux-tu songer à d'autres catégories?

On remarquera, en passant, l'absence en français de cette coutume qui a prévalu ailleurs, d'après laquelle un homme (et ses descendants) se nomme "Fils de . . ." par exemple chez les Irlandais, Mc- ou Fitz- ; chez les Écossais, Mac-; et le suffixe -son, comme dans Anderson, chez les Suédois.

Voici quelques autres exemples pour chacune des catégories expliquées ci-dessus, tirés pour la plupart de Réginald Olivier (*Your Ancient Canadian Family Ties*).

catégories

- | | |
|--|---|
| <p>1. METIERS OU PROFESSIONS</p> <ul style="list-style-type: none"> Boulangier Carrier Charbonneau Caron Fournier | <p>2. TITRES</p> <ul style="list-style-type: none"> Abbé ou Labbé Bourgeois Lemaistre (Maître) Provost Roy |
| <p>3. ENDROITS BIEN CONNUS</p> <ul style="list-style-type: none"> Delisle Desrosiers Dufresne Hamel Montagne | <p>4. QUALITES ET DEFAUTS</p> <ul style="list-style-type: none"> Beau (Beaumont, Beausoleil) Bonenfant Brun (Brunelle) Lemieux Roux (Rousseau) |
| <p>5. ENDROITS ELOIGNES</p> <ul style="list-style-type: none"> Breton Clermont Lafrance Langlais Talbot | <p>6. LE MONDE ANIMAL</p> <ul style="list-style-type: none"> Chabot Colombe Leboeuf Loiseau Magnan |
| <p>7. LE MONDE VEGETAL</p> <ul style="list-style-type: none"> Cerisier Epinette Latulipe Laurier Poirier | <p>8. PRENOMS</p> <ul style="list-style-type: none"> André Gilles Julien Paul Richard |

QUELQUES PROJETS...

1. Cherche le sens de chaque nom propre utilisé comme exemple dans le texte.
2. Ajoute cinq noms à chacune des huit catégories ci-dessus.
3. Comment classer les noms: Couture, Dubé, Landry, Lacasse, Chèvrefils?

SOMMAIRE:

En passant aux Etats-Unis, les familles canadiennes-françaises (et leur cas n'est aucunement unique dans l'histoire du pays) subissaient parfois un changement de nom hors de leur contrôle. Prenez un immigrant illettré qui doit s'enregistrer, et un fonctionnaire anglophone chargé d'inscrire "ce drôle de nom étranger": le plus souvent il résulte de ce contact une mutation de nom pour le nouvel arrivé.

Et c'est ainsi que dans une telle situation *Pierre Boucher* devint *Peter Bushey*. Mais, comme nous l'a racontée ce bon monsieur, l'histoire ne s'est pas terminée là. S'il a pu lui-même se réconcilier avec son nouveau nom "parce que c'était bien la loi," les répercussions familiales n'ont pas pour cela cessé. Il y en avait toujours qui ne comprenaient pas et qui critiquaient... La personne en question fut certes profondément marquée par ces événements—mais j'ignorais la profondeur de la blessure jusqu'à la préparation du présent texte.

Bien qu'elle eût consenti bien volontiers à l'interview, ce n'est qu'en voyant l'histoire en noir et blanc qu'elle fut prise de remords: "Cette histoire de nom a causé bien des problèmes... Il y en a qui ne comprendraient pas... Vaut mieux laisser ces personnes-là enterrées..." La décision fut respectée: *Peter Bushey*, c'est un nom fictif qui pourrait aussi bien être *Bishop, White, Oliver* ou même *Sweet-breeze Macadam* —entendons, *Zephyre Beauchemin!*



UNE BATAILLE DE NOM

réflexions à 82 ans
récit recueilli au cours d'une interview faite avec

Peter Bushey
(pseudonyme)

LA NATURALISATION

En 1889, quand mon père était au Michigan à travailler dans les mines de cuivre, la Compagnie lui a demandé s'il voulait se faire naturaliser. Alors il a dit: "Oui, je pourrais bien me faire naturaliser." Bien que son père (c'est à dire, mon grand-père), lui, n'ait pas voulu changer de citoyenneté, quasiment tous les autres, les Boucher qui étaient là en même temps, se sont fait naturaliser comme mon père.

naturalisation
de mon père

Quand c'est venu à la cour, à Marquette (il me semble que c'est bien à Marquette qu'il m'a dit que ça s'est passé), le juge lui a demandé son nom. "Boucher," a répondu mon père. Mais eux autres, ils l'ont écrit comme ça sonnait: B-U-S-H-E-Y. Ferdinand J.—Jean, je pense qu'était son nom du milieu—Ferdinand J. Bushey. Puis ils lui ont donné le papier, en lui disant: "Asteure,¹ quand les élections viendront, t'iras t'enregistrer. T'auras le droit de voter."

Boucher
devient
Bushey

Mais le papier, mon père ne s'est pas bâdré² de le regarder. Tu vois, on pourrait dire que dans les choses écrites, il était ignorant: même s'il avait une bonne tête (et je te le montrerai tout à l'heure), il ne savait ni lire ni écrire . . . Il a apporté le papier à la maison; mais sa femme (c'était là sa première femme, non pas ma mère) ne savait pas lire ni écrire non plus. Ça fait que, comme de raison, pas plus que son mari, elle n'a examiné le papier de naturalisation.

¹Maintenant; de à cette heure.

²Il ne s'est pas donné la peine de regarder.

de retour
aux États

Quelques années plus tard, quand cette première épouse est morte, les plans de mon père ont complètement changé. Il s'en est retourné en Canada où il s'est remarié. C'est dans ce temps-là que je suis né, moi. Puis, après la grande inondation de 1896, la compagnie Amoskeag³ à Manchester, New Hampshire, envoyait des agents en Canada pour trouver des ouvriers. Ils voulaient que ce monde-là descende travailler dans les moulins.⁴ On disait qu'il y avait de l'ouvrage en masse.⁵ Ça se fait que mon père a dit: "On va y aller faire un tour." C'est comme ça que notre branche de la famille Boucher est descendue par ici.

MON NOM

à l'école
des frères

Quand j'ai été assez grand, j'ai commencé à aller à l'école chez les frères Maristes. On était de ce côté-ci de la rivière, dans la paroisse Sainte-Marie.⁶ J'avais donné mon nom *Boucher*, mais les frères ont demandé qu'on apporte en classe le papier de naturalisation du père pour nous enregistrer comme il faut dans le registre de l'école. Sur l'heure du midi, j'ai demandé le nôtre à ma mère, et elle me l'a donné. Mais elle m'a bien averti de ne pas perdre ce papier et de le rapporter tout de suite ce soir-là.

Peter Bushey

Et c'est avec ça que le frère a mis mon nom dans le registre de l'école. Puis il m'a dit: "Tu n'écris pas ton nom comme il le faut." Non? Alors il s'est expliqué: "Faudrait que tu mettes un Y au bout. Ton père s'est fait naturaliser *Bushey*, B-U-S-H-E-Y. Faut que tu portes son nom, n'importe où que tu iras dans le monde. C'est la loi."

J'ai donc commencé à écrire mon nom comme ça. Je le fais depuis: quand j'ai travaillé à Boston, dans la *shipyard*, quand j'ai été à la Guerre,⁷ quand je me suis enregistré pour voter, en allant travailler à l'Amoskeag . . . toute ma vie.

mes recherches
en Europe

Quand j'étais soldat en Europe, partout où j'allais j'aimais ça chercher du monde qui avait le même nom que moi. Quand je le pouvais, j'allais voir les registres de la ville dans laquelle je me trouvais. En Angleterre, j'en ai trouvé . . . En France aussi.

LA PARENTE

de la parenté
mécontente

Quand je suis revenu, après la Guerre, je racontais ça à mes parents. Puis un jour, on s'en va voir mon oncle, le frère de mon père; il était malade. (En fait, il est mort en cinq ou six semaines.) Tandis qu'on était là, on s'est mis à parler, et ma-tante Léda—c'était une Boileau, elle—me demande: "Toé, t'es pas Anglais, t'es Canadien; comment ça se fait que t'écris ton nom comme ça?" Elle n'était pas trop contente de ça, elle.

³Manufacture de textile qui, à cette époque-là, était peut-être la plus grande du monde entier.

⁴moulins: les usines.

⁵en masse: en abondance, beaucoup.

⁶Quartier très francophone qui est devenu le "petit Canada" de Manchester. "Ce côté-ci" veut dire le "*West Side*" le côté ouest de la rivière Merrimack.

⁷La Première Guerre Mondiale, 1914-1918.

“Eh bien, ma tante, je m’en vais vous le dire . . .” Et je lui raconte l’histoire à propos de la naturalisation de mon père, puis comment le frère avait regardé le papier et qu’il m’avait dit de suivre la loi. “Qu’est-ce que vous voulez, ma-tante, je n’ai pas pu faire autrement.”

“Ben, ç’en fait des histoires!” reprend ma-tante Léda. “Comment ça se fait que t’as pas changé ça? Personne ne l’aurait jamais su.”

“Ecoutez, ma-tante,” et je lui raconte une autre histoire. “Une fois quand j’avais servi sur un jury, j’ai parlé tout seul au juge quand j’ai eu la chance. Je lui ai demandé si je pouvais faire changer mon nom.”

Elle dit: “Oui? Pourquoi tu ne l’as pas fait?”

“J’ai pas été capable. D’après la loi de ce temps-là (c’est le juge qui me l’a expliquée—ç’aurait pris vingt ans. Il aurait fallu que je notifie les journaux, la parenté, les autorités, tout le monde . . . que j’avais changé mon nom de par ordre de la cour. Et ça m’aurait coûté dix piastres par-dessus le marché. Puis, après tout ça, ç’aurait pris vingt ans pour que le changement soit officiel. C’est pour ça que le juge m’a conseillé de rester comme je l’étais. J’ai figuré que j’étais aussi bien de suivre son conseil.”

le coût du
changement

Ma-tante n’était pas contente: “Ben, ç’en fait des sapprées histoires! Je ne croirai jamais ça. Il faudrait que je le vois, ce juge-là et que je lui parle . . .” Comme je disais à mon père par après, elle était bien Canadienne sa belle-soeur; elle n’aimait pas les Anglais ni les gens qui changeaient leur nom.

C’est ça l’histoire de mon nom. Je suis né Pierre Boucher, mais depuis l’âge de six ans je suis officiellement Peter Bushey; et maintenant que j’en ai presque 82, je m’attends bien de mourir comme ça.

Pierre Boucher
Peter Bushey

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Expliquez comment le nom *Boucher* est devenu *Bushey*.
2. Pourquoi est-ce que le Frère a insisté que Pierre change son nom?
3. La ma-tante de Peter aurait bien voulu que son neveu reprenne son nom “canadien.” Quelle explication contraire à ces désirs lui a fournie le jeune homme?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Penses-tu que l’explication du juge était exacte? Mais en ce cas-là est-ce que les lois auraient changé depuis lors? (Voir l’article d’Irène Simoneau.)
2. Trouve dans tes paragraphes cinq exemples de personnes qui sont d’origine française mais dont le nom a été changé quand la famille est arrivée par ici.
3. Est-ce qu’il y a eu des transformations dans ton propre nom à travers les années? Cherche à préciser les raisons pour ces changements.

COMMENT LES NOMS ONT CHANGE A TRAVERS LES ANNEES

les prénoms devenus noms de famille

Amador de La Bourlière – Madore
 Dugal Cotin – Dugal
 Gervais Talbot – Gervais
 Sylvain Veau – Sylvain
 Urbain Fouquieriau – Urbain

la méthamorphose

Baron – Pelletier
 Couillard – Després
 de La Bourlière – Laplante – Madore
 Destroismaison – Picard
 Francoeur – Leclerc
 Guedry – Grivois
 Guéret – Dumont
 Hudon – Beaulieu
 Migneau – Labrie
 Mignier – Lagace
 Miville – Deschenes
 Pepin – Lachance
 Perron – Lavertu
 Phocas – Raymond
 Roy – Desjardins – Lausier
 Sergerie – St. Jarre
 Sirois – Duplessis
 Vadeboncoeur – Fongémie

les anglicismes

Albert – Albair
 Auclair – O'Clair
 Beaulieu – Boiler
 Boucher – Bushey
 Gagnon – Gonya
 Gaudin – Goding
 Langlais – Langley
 Lavoie – Laveway
 Moreau – Morrow
 Ouellette – Willet
 Pelletier – Pelkey
 Poitras – Poitrow
 Saucier – Socia
 Sirois – Searway
 Tardif – Tardy

la traduction

Boisvert – Greenwood
 Boulanger – Baker
 Couturier – Taylor
 Fongémie – Fitzgerald
 Leblanc – White
 Lévesque – Bishop
 Roy – King

l'orthographe qui varie

Deschênes – Dechene – Deschesnes – Déchaine – Deschaine – Deschaines
 Dumets – Dumay – Dumais
 Hoelet – Houallet – Ouellet – Ouellette
 Lagacé – Lagassé – Legassey – Lagassie
 Leclerc – Leclair – LeClair
 Morneau – Morneault
 Pasquier – Pasquet – Pacquet
 Perreau – Perro – Perreault – Perrot
 Tibierge – Tivierge – Thivierge

EVOLUTION ET VARIATIONS DANS LES NOMS ACADIENS

par Guy Dubay

ALLAIN, Alain, Halen, Alin, Halin
 AMIRAUT, Amiraut, Miraut, Amiraux, Mirau, Mireau
 AUCOIN, Aucon, Coing, Aucoing, Aucouin
 ARSENAULT, Arsenau, Arsonneau, Arseneau, Darsonneau
 BELLIVEAU, Béliveaux, Beliveau, Belivôs, Belivo
 BOUDREAU, Boucerot, Boudrot, Boutrot, Baudrot, Boudreaux, Boudraux, Boudroz, Boudros
 BOURGEOIS, Bourjois
 BOURQUE, Bourc, Bour, Bourg, Bourk, Bourgues, Boureq
 BRAULT, Braut, Braud, Brau, Breau, Breaux, Bro, Brot
 BUGEAUD, Bujold, Bugeot, Bugeault, Bugeaud, Bujeau, Bugeau, Bujau, Bijot, Bijeau
 CAISSIE, Kuessy, Kessis, Quessi, Quissey, Quessy, Kessy, Chessy, Tiessy, Karsy, Quercy
 CHAISSON, Chiesson, Sciasson, Ciasson, Chesson
 COMEAU, Coumeaux, Commeaux, Como, Commaux, Comaux, Commeau
 CORMIER, Cormié
 CYR, Sire, Cyre, Cire
 DAIGLE, D'aigre, d'Aigre, Desgre
 D'ENTREMONT, d'Entremont, Dentrement, Dantremont, Lentremont, Dautremont
 DEVEAU, Devaux, Devau, Deveaux, Devaud, Devot
 DOUCET, Douvette
 DUPUIS, Dupeut (1671) Dupeux (1686) Dupuits, Dupuy
 GALLANT-HACHE, L'arché, Hacher, Acher, Hachet
 GAUDET, Godet
 GAUTREAU, Gotro, Gautrot, Gotrot, Goterot, Gauto
 GOGUEN, Guéguen
 GODIN, Gaudin
 LANDRY, Landri, Landrie
 LEBLANC, Leblanc, LeBlanc
 LEGER, Legers, Légère
 MAILLET, Maïet, Maller
 MELANÇON, Melançon, Mellanson, Mélençon, Mellénçon
 MAZEROLLE, Mazerole, Mauserol, Mawserolle, Mazerolet, Maserone, Mazereur
 PELLERIN, Pelrin
 POIRIER, Poirié, Puerié
 POTHIER, Potier, Poitier, Poitiers, Poytier, Pottier, Poytie
 ROBICHAUD, Robicho, Robicheau, Robichault, Robuchau, Robucho, Robuchaux
 ROY, LeRoy, Leroy
 SAULNIER, Saunier, Saunié, Sonier, Sonnier, Sonié
 SAVOIE, Savoy, Savoye, Scavoie, Scavois
 THERIAULT, Terriau, Terrio, Terio, Terriot, Theriot, Theriaud, Terriau, Terriault
 THIBAUT, Tibau, Tibault, Thibaut, Thibaud, Thibault, Tibault, Tibaud, Tibaut, Thibeault,
 Thibeau
 THIBAudeau, Thibaudeau, Thibaudaut, Tibaudeau, Thibaudault, Tibaudaut, Tibaudeau

Tiré de *Picking on the Family Tree*. (Source: Geneviève Massignon, *Les parlers français d'Acadie*. Librairie Klincksieck. Tôme I, pages 42-68.)

QUELQUES PROJETS:

1. On remarque tout de suite que Mme Massignon n'a pas inclus dans cette liste les formes cajunnes (louisianaises) de certains noms, tels Thibodeaux En trouves-tu d'autres?
2. Y a-t-il encore d'autres variantes auxquelles tu peux songer? Les anglicismes, par exemple, on fait de *Pelletier* le nom *Pelkey* chez nous . . .

SOMMAIRE:

Dans cet article de la revue *Louisiane Française*, on fait remarquer que la forme écrite des noms a souvent changé depuis l'arrivée des premiers ancêtres francophones. On propose alors à chaque personne en cause de reprendre l'orthographe originale de son nom—même si l'épellation en est changée depuis plusieurs années.



les goûts

LOUISIANE FRANÇAISE

NO 28

NOVEMBRE 1979

Beau Cajun ARTS presents

1980 CALENDAR
 MY ACADIANS
 MES ACADIENS

By
FLOYD SONNIER
 BEAU CAJUN ARTIST

LES NOMS ACADIENS EN LOUISIANE

Depuis au moins soixante-quinze ans, le français ne s'écrit plus couramment dans la Louisiane. On n'enseigne plus dans les écoles les principes de l'orthographe française qui comprend, bien naturellement, des accents. Par conséquent beaucoup de noms français ont été déformés à travers les années. Ce n'est pas qu'on anglicise les noms chez nous, comme si *LeBlanc* devenait *White*; mais les années et le manque d'instruction ont souvent produit des noms mal écrits.

D'abord, presque personne ne met d'accent sur son nom, même lorsque ce signe est essentiel. Un nom dont les accents manquent est un nom mal épilé. Et puisque les enfants apprennent généralement à écrire leur nom à l'école, c'est là qu'on devrait leur enseigner, dès le début, à l'écrire correctement.

Voici des noms louisianais bien connus avec les accents en place:

Benoît	Légé
Courrégé	Lévêque
Deshôtels	Louvrière
Doïse	Mèche
DuCôté	Mélançon
Dupré	Ménard
Forêt	Plauché
François	Préjean
Frugé	Roché
Hébert	Sénégal
Larivière	Thériot

ainsi que le prénom féminin communément mal épilé, *Renée*.

Plusieurs autres noms ont été déformés d'une façon involontaire quand on a anglicisé leur prononciation. Par exemple, voici une liste de noms ainsi transformés et qu'on retrouve souvent dans la Louisiane:

(On signale d'abord la forme incorrecte et puis, en italiques, l'épellation juste.)

Achane:	<i>Etienne</i>
Duprie, Dupree:	<i>Dupré</i>
Dupuie:	<i>Dupuis</i>
Kibodeaux:	<i>Quibodeaux</i>
LaBove, Labouve:	<i>Labauve</i>
LaPoint:	<i>LaPointe</i>
LeBouef, LeBeuf:	<i>LeBoeuf</i>
Leleaux:	<i>Leleux</i>
LeMone:	<i>Lemoine</i>
Mott, Motte:	<i>Matte</i>
O'Blanc:	<i>AuBlanc</i>
Pete:	<i>Pitre</i>
Premo:	<i>Primeaux</i>
Redeaux:	<i>Rideaux</i>
Semar, Simar:	<i>Simard</i>
Swier:	<i>Suire, etc.</i>

Bien qu'il soit difficile de corriger l'orthographe d'un nom après de nombreuses années, nous devons faire l'effort.

Quant à la prononciation, il revient aux professeurs de *high school* de montrer à leurs élèves la prononciation correcte de leur nom français—même si, comme on l'entend assez souvent, cette prononciation s'est tellement éloignée de l'orthographe qu'on ne voit plus la relation entre les deux.

Nous avouons que la mise en pratique des suggestions ci-dessus exigera beaucoup de tact. Mais c'est en écrivant correctement nos noms français que nous faisons le premier pas vers le but de faire du français une langue écrite en Louisiane. Et ce pas, il n'y a que les écoles qui peuvent le prendre.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Selon l'article est-ce qu'en Louisiane on a tendance à *traduire* en anglais les noms français?
2. Deux raisons sont données pour expliquer l'existence "des noms mal écrits." Quelles sont ces explications?
3. Toujours selon l'éditorial, à qui revient la tâche d'enseigner à écrire et à prononcer correctement le nom de l'enfant?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Pour les Franco-Américains, est-ce que le changement de nom ne se voit qu'en Louisiane? Cherche dans ta propre région une demi-douzaine de noms français qui ont été transformés. Fais-en une liste, et découvre par quel procédé le changement s'est fait: omission des signes d'orthographe, épellation "à l'anglaise," traduction . . .
2. Es-tu d'accord avec la *Louisiane Française* qu'on devrait reprendre l'orthographe et la prononciation originales des noms? Que pensent Lucille Lagassé, Irène Simoneau et Pierre Bushey à ce sujet?
3. Sujet de composition, pour ou contre l'affirmation suivante: "C'est à la famille et non pas à l'école de corriger s'il y a lieu la prononciation et l'orthographe du nom d'un enfant."

SOMMAIRE:

Mary Irene Simano souffrait de part et d'autre d'avoir un nom en conflit avec sa tradition culturelle: la communauté franco-américaine lui en voulait pour ce nom à "l'irlandaise," tandis que le grand monde anglophone n'acceptait pas la prononciation difficile qui découlait d'une tradition française. Irène à la maison et Mary en dehors ne suffisait pas comme réponse. La petite fille grandit: universitaire, conservatrice de musée, historienne... Après autant d'années une décision se dégage: Mary reprendra son nom français. C'est Irène Marie Simoneau qui partage avec nous son long voyage.

Car sûrement le nom de baptême vous appartient en propre; et qui en change ne touche qu'à son propre bien. Mais changer son nom de famille, celui que l'on a hérité de toute sa lignée des vieux, c'est un peu répudier les ancêtres et dépouiller tout ce que le passé familial a pu accumuler sur ce nom d'honneur, de tradition laborieuse, de continuité malgré tout.
Ringuet dans le roman *Trente Arpents*



UNE FEMME REPREND SON NOM FRANCAIS

par Irène Simoneau

MARY IRENE SIMANO

Je suis née et j'ai été baptisée au mois de février 1942, dans un hôpital de Boston, Massachusetts. J'avais aussi la distinction d'être née la fête de Notre-Dame-de-Lourdes. C'est à cause de cette heureuse coïncidence que les religieuses irlandaises (l'hôpital Saint Kevin était sous leur direction) essayèrent de convaincre mes parents qu'ils devaient m'appeler soit *Bernadette*, soit *Mary*. Ma mère n'aimait pas *Bernadette*; elle préférait *Irène*. Les soeurs étaient contentes, comme de raison, que ma mère ait réduit le choix à *Mary*! Je fus donc baptisée, et mon nom fut inscrit en loi *Mary Irene Simano*. Je serais prête à gager qu'aucune personne, voyant partir cette petite fille nouveau-née de l'hôpital Saint Kevin et entendant son prénom irlandais, son nom de famille quasi italien et le soupçon de grec entre les deux, n'aurait deviné son ascendance française!

naissance
et baptême

Arrivée parmi les miens à Lowell, je fus en quelque sorte rebaptisée: ma famille ayant décidé que je n'étais pas une *Mary*, chez moi je devins donc et désormais *Irene*—ou plus exactement *Irène*. Mais en loi mon nom restait toujours *Mary*, réalité qu'on me rappellerait souvent au cours des années.

Irène

A cinq ou six ans débutait ma carrière d'étudiante. Puisque mes parents m'avaient enrôlée à l'école paroissiale Saint Michael, j'avais comme maîtresses les religieuses dominicaines irlandaises. Le choc culturel ne tarda pas: tandis que les bonnes soeurs insistaient à l'appeler *Mary*, la petite Irène prétendait ignorer ce nom. L'éclat entre l'obstination française et la persistance irlandaise a enfin produit un compromis: on m'appellerait *Mary Irene* et, ainsi interpellée, je répondrais désormais. Cette période vit encore dans ma mémoire comme «mes années irlandaises.»

Mary Irene

Article écrit d'abord en anglais et publié dans le *F.A.R.O.G.-FORUM* d'octobre 1977.

Irène S. . .

Bientôt mes parents déménagèrent de cette paroisse à une autre, franco-américaine celle-ci, mais toujours à Lowell. Ce fut donc à l'école française de la paroisse St-Jean-Baptiste que je fus enrôlée, là où les soeurs étaient plus que contentes de laisser tomber *Mary*. Mais aussitôt résolu le problème de mon prénom, je fus assommée avec celui de mon nom de famille. Les maîtresses me rappelaient constamment que *Simano* n'avait pas «l'air français.» Si cette contradiction apparente semblait beaucoup les inquiéter, personnellement je n'y voyais pas encore d'inconvénient.

La plupart de ces maîtresses se contentèrent d'une remarque en passant au sujet de mon nom assez étrange; mais celle qui m'enseignait au sixième grade prit la décision d'agir afin de «normaliser» la situation. Quand on envoyait les cartes de rapport, cette soeur s'en faisait un devoir de rayer *Simano*, tout en m'avertissant «qu'on n'épelle pas *Simoneau* comme ça!» Je suis donc devenue, pour un temps, Irène Simoneau, de par le décret de ma maîtresse du sixième grade. Toute cette agitation au sujet de mon nom me laissa avec l'impression qu'à l'école on me considérait une enfant bien rebelle qui déformait son beau nom français uniquement pour le plaisir d'être contradictoire.

de Simoneau
à Simano

En réalité, c'est mon père qui fut responsable du changement et non pas moi. Il avait modifié son nom devant la loi pendant cette période où de nombreux Franco-Américains faisaient de même. Je n'ai jamais eu le privilège de savoir au juste quelles furent les raisons qui poussèrent mon père à adopter une nouvelle forme de son nom, mais je soupçonne qu'en partie la décision se liait à celle de ma grand-mère qui, étant devenue veuve, s'était convertie au protestantisme.

Dans ce temps-là, chez nous, on ne séparait pas les questions ethniques et religieuses: être Franco-Américain et être Catholique, c'était synonyme. Il est donc bien possible que mon père ne pouvait pas survivre dans un tel milieu aussi longtemps que son nom évidemment français rendait répréhensible sa foi baptiste.

les conséquences

Mais toute cette histoire qui m'a précédée nous laissa, mon frère cadet et moi, avec un nom apparemment italien, *Simano*, que toute ma famille et que toute la communauté francophone autour de nous prononçait *Simoneau*. Tandis que nous restions à l'intérieur de ce groupe, notre nom était assuré de sa vraie prononciation, malgré la résistance qu'on montrait à notre façon assez unique de l'écrire. Mais une fois sorti des bornes de ma communauté ethnique, mon nom n'était plus reconnaissable comme français; il avait une résonance étrangère et, comme tel, il ne faisait plus partie de moi-même et de mon histoire.

une histoire de
prononciation

Pendant de nombreuses années après avoir quitté Lowell, j'ai dépensé beaucoup d'énergie à corriger la prononciation de mon nom: «*I pronounce it 'Sim-à-nō not Sim-ān-ō*» avais-je beau protester. Quelques personnes avaient l'obligeance de faire comme je leur demandais; mais le plus souvent, on préférait soit corriger ma correction, soit prononcer tout simplement à l'italienne. Dans ce dernier cas je me consolais avec la pensée que du moins mon nom avait une certaine sonorité ethnique même si cette «ethnicité» était autre que celle de ma naissance et de ma jeunesse.

Mais je dois vous admettre que pendant les années '70, mêlée comme je l'étais déjà à la renaissance franco-américaine, mon nom d'apparence italienne me fut de temps à autre utile. Je me souviens d'une expérience en particulier, faite dans une ville franco-américaine. J'étais là à faire des recherches sur un aspect ou autre de la vie en milieu francophone quand j'entamai une conversation avec un personnage important de la ville, qui cependant n'était pas franco-américain lui-même. Jugeant d'après mon nom, il a supposé que j'étais italienne; il m'a donc confié toutes les caractéristiques qu'il trouvait néfastes chez les Franco-Américains, remarques qu'il n'aurait jamais proférées devant un des nôtres. Il va sans dire que j'ai beaucoup appris de cette discussion—grâce au malentendu.

un seul
avantage

Mais d'ordinaire j'étais fatiguée de ces histoires de nom: soit qu'avec des étrangers j'en corrigeais la prononciation, soit qu'avec les miens j'étais continuellement à m'excuser d'une épellation peu commune. J'aurais pu résoudre mes problèmes en adoptant la forme primitive de *Simoneau*, et cependant à l'époque cette pensée me répugnait, tellement j'avais peur de déshonorer mon père.

IRENE MARIE SIMONEAU

Mais enfin, après une longue réflexion, ayant acquis la conviction bien claire qu'en agissant de la sorte j'honorais plutôt mes grands-parents que je ne déshonorais mon père, je repris possession de mon nom de famille. Je renversais devant la loi ce que l'action de mon père avait conclu il y a longtemps. *Mary Irene Simano* devenait *Irène Marie Simoneau*.

en loi

Le prochain pas à faire après avoir mis en branle le processus légal était d'avertir ma famille et mes amis. Les réactions ont varié. L'appui de mes frères laissait à désirer: «Si tu veux tellement changer ton nom, dépêche-toi donc à te marier!» J'ai vite réalisé que ce serait le travail d'une vie d'essayer de convaincre mes frères au sujet des droits de la femme. Ma mère, par contre, était beaucoup plus encourageante: «T'es française, après tout!»

réactions diverses

Beaucoup de mes amies, qui font elles-mêmes partie du mouvement féminin, ne disaient rien. Je conclus de leur silence que si j'avais voulu changer mon nom, c'est celui de ma mère qu'elles auraient voulu que je prenne. Mais, pour moi, les énergies de ressort, de force et d'*actualisation personnelle* étaient étroitement reliées à la famille de mon père. D'où la nécessité de reprendre le nom de mes grands-parents paternels.

Quand enfin je me suis décidée à agir, ce fut non seulement pour des raisons personnelles, mais politiques aussi. J'étais à l'époque directrice d'un musée historique assez important, du moins dans l'état du Maine. Il m'était important d'annoncer au grand public que non seulement une femme était en charge de cette institution mais que la femme en question était d'origine française. Une des façons les plus sûres d'atteindre ce but était de mettre en évidence un nom clairement français.

mes raisons

Je trouve encore des gens qui essaient, de diverses façons, de déformer mon nom: souvent on demande de parler à Ms. 'Sīm - ân - ō. Je suis arrivée à trouver cependant un procédé assez efficace pour canaliser mes efforts de correction: je répète distinctement *Simoneau*, à l'anglaise (*Sīm-ân-ō*); si on ne

toujours la
prononciation

semble pas me comprendre, je le dis encore plusieurs fois, mais en français. Puisque la majorité des gens deviennent très énervés à entendre parler le français rapidement, mes interlocuteurs sont vites à retrouver la prononciation à l'anglaise que je leur avais d'abord donnée et qui est celle que je désire dans les affaires.

des liens

Enfin donc, après tellement d'années de frustration, je me sens en paix avec un nom qui me semble tout à fait naturel et qui me rattache à mes racines. D'ailleurs, comme on ne trouve qu'un autre *Simoneau* dans l'annuaire de Bangor, on me demande souvent si ce monsieur et moi, nous sommes parents. La question elle-même me fait plaisir parce qu'elle m'aide à retrouver un bond généalogique et une communauté d'héritage.

COMMENT REPRENDRE SON NOM

C'est puisque j'ai moi-même repris, devant la loi, le nom de mes ancêtres qu'on m'a demandé d'écrire cet article. Peut-être pourrais-je aider ces Franco-Américains qui, eux-aussi, ont vécu des frustrations semblables d'un nom anglicisé. Voici donc pour tous les *Willett* qui voudraient redevenir *Ouellette*, pour les *Baker* qui voudraient reprendre le nom *Boulangier*, pour les autres *Simano* qui préfèrent l'ancienne forme *Simoneau* et pour tous mes compatriotes qui ont ce problème d'un nom qu'ils aimeraient bien corriger, le processus à suivre est bien simple:

1. Allez au tribunal du comté pour obtenir «un certificat de changement de nom» à remplir; dans le Maine, ça vous coûtera 15 sous.
2. Ecrivez aux archives de votre ville ou village de naissance (*Clerk of Records*) afin d'obtenir un certificat officiel de votre naissance.
3. Remplissez la formule du certificat de changement de nom aussi exactement que possible. Par exemple, soyez certains d'inscrire votre nom tel qu'il est maintenant et non pas comme on a peut-être coutume de vous appeler.
4. Renvoyez la formule ainsi complétée avec votre certificat de naissance au greffier (*Clerk of the Court*) du comté. Dans le Maine, on vous demandera à peu près \$15.00 afin que votre nom soit publié deux fois de semaine successives dans le plus grand journal du comté.
5. Attendez environ deux à quatre semaines pour recevoir votre certificat attesté de changement de nom.

Et voilà! Le processus fini, vous aurez votre nouveau (ancien) nom. Sera aussi votre maintenant la responsabilité de changer tous vos documents importants; mais cette tâche s'accomplit assez rapidement.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Autant à Saint Michael qu'à l'école élémentaire St-Jean-Baptiste, la petite Mary/ Irène éprouvait des embarras avec son nom. Expliquez.
2. Quelle conviction permit à l'auteur de reprendre le nom de son grand-père?
3. Aujourd'hui comment est-ce que Irène se prend pour faire prononcer son nom comme elle le veut?

QUELQUES PROJETS . . .

1. En traçant l'histoire de ta famille, note si depuis le premier ancêtre venu au Nouveau Monde il y a eu des variations et des transformations dans ton nom de famille.
2. Lis *Trente Arpents* par l'auteur québécois Ringuet.
3. Sujet de discussion: "Garder ou reprendre son nom, ce n'est pas le plus important; l'essentiel est bien plutôt de savoir ce que l'on fait et d'être en paix avec sa décision."

- Tremblay A F 67b Beech Hill Dr Man - 623-7705
- Tremblay Adrien 465 Calef Rd Man - 624-1945
- Tremblay Alain 414 Plummer Goff - 624-1404
- Tremblay Albert J 95 Gray Man - 622-0364
- Tremblay Albert J 497-4617
- Tremblay Albina Mrs 25 Arington Man - 623-2514
- Tremblay Alice 122 Varney Man - 623-5535
- Tremblay Alphonse Mrs 58 Myrtle Man - 625-6826
- Tremblay Andre R 669-2746
- Tremblay Anthony & Paula 623-3122
- Tremblay Armand 150 Patterson Man - 623-0239
- Tremblay Armand 21 Parker Man - 622-3578
- Tremblay Armand 54 Edgemre Av Man - 483-8190
- Tremblay Arthur E 214 Tarrywn Rd Man - 623-5838
- Tremblay Brian 175a Hooksett Rd Aub - 434-7820
- Tremblay Brian 459 Manchester St Man - 622-3245
- Tremblay Chas L 75 Kendall Pd Rd Der - 669-7996
- Tremblay Claire E 35 Garfield Man - 622-8366
- Tremblay D 104 Ash Man - 622-2805
- Tremblay D A 314 Merrimack Man - 669-5163
- Tremblay Dan P & Darlene 437 Hanover Man - 483-2082
- Tremblay Denis G 147 Mitchell Man - 622-9336
- Tremblay Donald J 434-1115
- Tremblay Hill Rd Cand - 463-7777
- Tremblay Edgar 160 Kimball Man - 625-6182
- Tremblay Emile J Jr & Caroline M 714 S Beech Man - 627-3110
- Tremblay Emile J Jr 623-2902
- Tremblay Ernest M South Rd Deer - 627-2697
- Tremblay Florence M J 3 Martin Man - 669-5795
- Tremblay G 311 Reed Man - 623-5795
- Tremblay Geo A 24 Glendl Av Man - 893-0103
- Tremblay Geo H 314 Jewett Man - 627-3978
- Tremblay Gerard 27 Quincy Man - 669-4549
- Tremblay Henry A 51 Hall Man - 622-8210
- Tremblay Henry J 23 Turtle Rock Rd Wind - 668-5519
- Tremblay Hermence 131 Orange Man - 622-0811
- Tremblay Herve M 308 Vinton Man - 483-8418
- Tremblay Jos A 136 Myrtle Man - 434-7161
- Tremblay K 257 Merrimack Man - 623-2097
- Tremblay Larry J Sr 483-2031
- Tremblay Laurence J Jr 105 Westminster Man - 472-3062
- Tremblay Laurent J Jr Wilson's Crossing Rd Aub - 627-1002
- Tremblay Len F 109 Franklin Der - 622-7409
- Tremblay Leo R High Cand - 625-6078
- Tremblay Lionel A Jr paintg contr - 623-7389
- Tremblay Lucien 164 Lois Man - 623-8672
- Tremblay Lucienne 187 Melrose Man - 622-3983
- Tremblay Maurice A 134 Seames Dr Man - 668-7403
- Tremblay Maurice A 21 Upland Man - 669-9865
- Tremblay Maurice H 19 Garfld Man - 668-1483
- Tremblay Maurice R 332 Merrimack Man - 624-4853
- Tremblay Michael 475 Hall Man - 622-6748
- Tremblay Norman 841 Valley Man - 624-1057
- Tremblay Normand 528 Clay Man - 669-3799
- Tremblay Oscar J Worthley Rd Man - 622-1969
- Tremblay P I & George H 80 Dubuque Man - 622-7982
- Tremblay Paul R 59 Gates Man - 622-9718
- Tremblay Paul 62 Quincy Man - 627-2525
- Tremblay Paul A 140 Proctor Rd Man - 669-9718
- Tremblay Paul J 325 Coolidge Av Man - 627-2525
- Tremblay Peter J 24 Country Club Dr Man - 625-8647
- Tremblay Philip 504 Rimmon Man - 623-1284
- Tremblay Ralph Jr 147 Beech Man - 623-2706
- Tremblay Ralph Jr 856 Valley Man - 669-2982
- Tremblay Raoul A Trolley Rd Man - 434-6216
- Tremblay Raoul T 73 Eden Pinard - 624-1227
- Tremblay Raymond 85 Woodbine Av Man - 898-2806
- Tremblay Raymond L 73 Eden Pinard - 622-9655
- Tremblay Raymond P Sr & Lakewood Dr Wind - 622-7409
- Tremblay Rene O 187 Melrose Man - 622-7409

Tremblay Richard E
125 W Haven Rd Man - 627-2817
Tremblay Richard G 24 Dubuque Man - 669-6374
317 Calef Rd Man - 622-3805
TREMBLAY RICHARD REAL ESTATE
622-9442

SOMMAIRE:

Un certain Pierre Tremblay, immigré en Nouvelle-France en 1647, est dit le père des 60 à 80 mille Tremblay au Canada et aux Etats-Unis aujourd'hui. Pour cette famille comme pour toutes les autres "la généalogie est un patrimoine qu'on pourrait interroger sans fin."



extrait de l'article

**De l'origine et de l'histoire
de quelques patronymes**

LA FAMILLE TREMBLAY

par Jacqueline Darveau-Cardinal

TREMBLAY

Il est peu de Québécois qui ne connaissent personnellement au moins un individu du nom de Tremblay. Et peut-être y en a-t-il un sur cinquante qui se trouve apparenté, par quelque côté, à la grande famille des Tremblay. Car, au point de vue du nombre, c'est incontestablement la famille. Dans l'annuaire téléphonique de Montréal: 35 colonnes de Tremblay; Québec: 31 colonnes; Ottawa: 5 colonnes; Trois-Rivières: 1 3/4 colonne; Pawtucket (Rhode Island): 1 colonne; Toronto: 2/3 de colonne; Winnipeg: 1/2 colonne.

La prolifération des Tremblay en Amérique du Nord est d'autant plus frappante qu'au départ, on ne trouve qu'une seule souche: Pierre Tremblay. (Mentionnons, pour fins de comparaison, que dans le cas des Roy—31 colonnes dans l'annuaire de Montréal—il est venu de France au-delà de 60 colons de ce nom.) Originaire du Perche, Pierre Tremblay s'engage en France devant notaire à venir en Nouvelle-France en 1647. Il se marie à Québec en 1657 et s'établit à L'Ange-Gardien.

Il laisse douze enfants dont quatre garçons.¹ Ces derniers laissent à leur tour des familles de 15, 14, 14, et 6 enfants. Et nous voilà en pleine progression géométrique . . .

Des rives du Saint-Laurent où ils s'étaient d'abord fixés, les Tremblay vont d'abord se propager, d'une part dans les Cantons de l'Est, d'autre part—et c'est véritablement l'une des branches les plus fécondes—dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, qui devient le grand foyer des Tremblay en Amérique du Nord.

Il va sans dire que la postérité prodigieuse des Tremblay n'a pu être atteinte que grâce à des progénitures extrêmement nombreuses. Les familles de 12 ou 15 enfants sont alors monnaie courante. Et certaines pousseront à l'occasion la note jusqu'à 22, voire 24! Ces exploits, on le sait, ne sont toutefois pas le propre de la famille Tremblay; on les retrouve un peu partout; ils sont l'expression d'une certaine époque (. . . les enfants des colons, c'est autant de bras disponibles pour défricher et

Tiré de la revue *Forces*, no 43 (2^e trimestre, 1978), Québec.

¹Nous nous attachons ici à la descendance mâle à cause de l'objet de notre étude: la transmission du nom. Personne n'ignore que la généalogie porte autant d'intérêt aux ancêtres maternels qu'aux ancêtres paternels.

cultiver la terre; c'est aussi une bénédiction du ciel qu'on ne doit pas refuser...), ils sont aussi plus tard l'expression d'une non moins certaine "revanche des berceaux," après la conquête anglaise de 1760. Il est des cas où, la nature aidant, on se trouve devant des tableaux rarissimes: ainsi, la famille de Paul-Emile Tremblay, d'Alma: 18 enfants dont 7 couples de jumeaux. Ailleurs, on relèvera que monsieur Tremblay a épousé mademoiselle Tremblay. Aucun lien de parenté "déclaré" ni connu. Or, sachant que les Tremblay ont en Amérique une seule souche commune, peut-on dire qu'il s'agit là d'un mariage entre consanguins qui s'ignorent? Evidemment, la consanguinité, pour évidente qu'elle soit ici à cause du nom, dans notre système patronymique patrilinéaire (transmission du nom par le père), peut n'exister que sous une forme tellement diluée qu'on n'y songera jamais quand elle existe du côté de la mère... et que mademoiselle Dupont épouse monsieur Larue, lesquels par leur mère peuvent avoir des ascendants communs plus immédiats.

A l'instar d'autres grandes familles qui ont pris l'habitude de ces commémorations, les Tremblay ont célébré en 1957 le troisième centenaire de leur lignée en Amérique. L'un des témoins et membres les plus illustres de cette lignée, monseigneur Victor Tremblay, de Chicoutimi, âgé aujourd'hui de 86 ans, a travaillé activement à l'organisation de ces fêtes qui ont fait venir des Tremblay de partout. Comme il l'exprimait dans l'entrevue qu'il a précédemment accordée à FORCES (numéro 37), il estime à quelque 88,000 le nombre des Tremblay vivant actuellement au Canada et aux Etats-Unis. D'autres sources de renseignements situeront le chiffre plus modestement à... 60,000. Quoi qu'il en soit, un rapprochement permettra

d'apprécier l'importance de cette lignée: 60,000, c'est le chiffre de toute la population canadienne-française du Canada en 1760...

Dans la filiation des Tremblay, on retrouve une orthographe à peu près constante, avec de légères variantes: Du Tremblay, Trembley, Trembly, ... et une traduction relevée en Floride, M. Tremblay étant devenu Mr. Shaky...

UN PATRIMOINE A LA TAILLE DE CHACUN

Leclerc... Duhamel... Leblanc... Gagnon... Tremblay... On pourrait avoir encore mille curiosités à votre sujet. On pourrait même vouloir remonter plus loin en France, à l'époque où l'usage du nom patronymique s'est fixé, et demander: pourquoi Leblanc? Pourquoi Gagnon et les autres?

La généalogie est un patrimoine qu'on pourrait interroger presque sans fin. C'est à la taille de chacun, une petite histoire en marge de la grande, où il arrive parfois que l'on croise, dans la foulée d'un trisaïeul, quelques petites ou grandes célébrités, politiques, militaires, littéraires ou autres, dont à l'occasion on s'enorgueillira à juste titre. Encore qu'il ne faille pas trop compter—soyons-en prévenus—découvrir ici dans son lignage du sang royal ou princier. La noblesse et surtout la royauté n'ont guère fourni d'émigrants au Canada français: reste à juger s'il faut s'en désoler ou s'en réjouir! Au passage, on pourra cependant saluer dans nos ascendants quelques monseigneurs, et un petit nombre de seigneurs (propriétaires de terres seigneuriales), avec ou sans descendance. Peut-être, dans un sombre détour, certains butteront-ils par ailleurs sur quelque mécréant, notoire en son temps, soigneusement renié ou jeté aux oubliettes par les générations subséquentes? Quant

au grand-oncle parti "faire fortune aux Etats" (Unis) au début du siècle, s'il s'appelait, par exemple, Cuillierier, il serait avisé, quand on le recherchera pour héritage, de vérifier également aux noms de Spoon et Spooner...

A moins qu'il n'ait disparu sous un quelconque sobriquet ou que, pour des raisons à découvrir, il n'ait glissé derrière un "alias"... Mystères des généalogies!

EN REGARDANT LE TEXTE...

1. Quelle est, d'après l'auteur, la plus nombreuse famille française en Amérique du nord?
2. Qu'est-ce qu'on entend par le "système patronymique patrilinéaire"?
3. Indiquez quatre variantes de Tremblay.
4. Dans la deuxième partie de l'article, quels exemples sont offerts de la généalogie comme "patrimoine qu'on pourrait interroger presque sans fin"?

QUELQUES PROJETS...

1. Y a-t-il des *Tremblay* dans l'annuaire téléphonique de ta ville?
2. Recherches: existe-il des systèmes de transmission de nom autre que le nôtre, dit "patronymique patrilinéaire"?
3. Sujet de débat: "La noblesse et surtout la royauté n'ont guère fourni d'émigrants au Canada français: reste à juger s'il faut s'en désoler ou s'en réjouir!"
4. À la lumière des articles précédents, prépare un article sur "l'anglicisation" des noms: raison d'être, bienfaits, désavantages.

UN DROLE DE NOM . . . ?

Cher FORUM,

Mon père est de souche française. Sa famille est venue du Québec s'établir dans la Nouvelle-Angleterre. Il y a travaillé toute sa vie dans les usines de chaussures. Ma mère est Ecossaise/Irlandaise; sa famille était de l'Ile-du-Prince-Edouard.

Moi, je me suis toujours identifié à mon héritage paternel. Mais notre famille parlait rarement le français, sauf quand on avait la visite de mes grands-parents, soit de quelque autre parenté.

J'ai grandi à Cape Elizabeth, Maine, une petite ville où la population assez homogène se caractérise par deux traits: du point de vue ethnique elle est surtout WASP,¹ et du point de vue économique les gens se situent dans la "haute classe moyenne." Là donc, j'étais un parmi une poignée d'enfants catholiques (c'était dans le temps où l'on devait quitter l'école pour assister à la messe les jours de fête d'obligation) et certainement J'ETAIS LE SEUL A PORTER UN DROLE DE NOM FRANCAIS.²

Bill Tremblay

Lettre écrite en anglais, publiée dans le F.A.R.O.G. FORUM au mois de mars 1977.

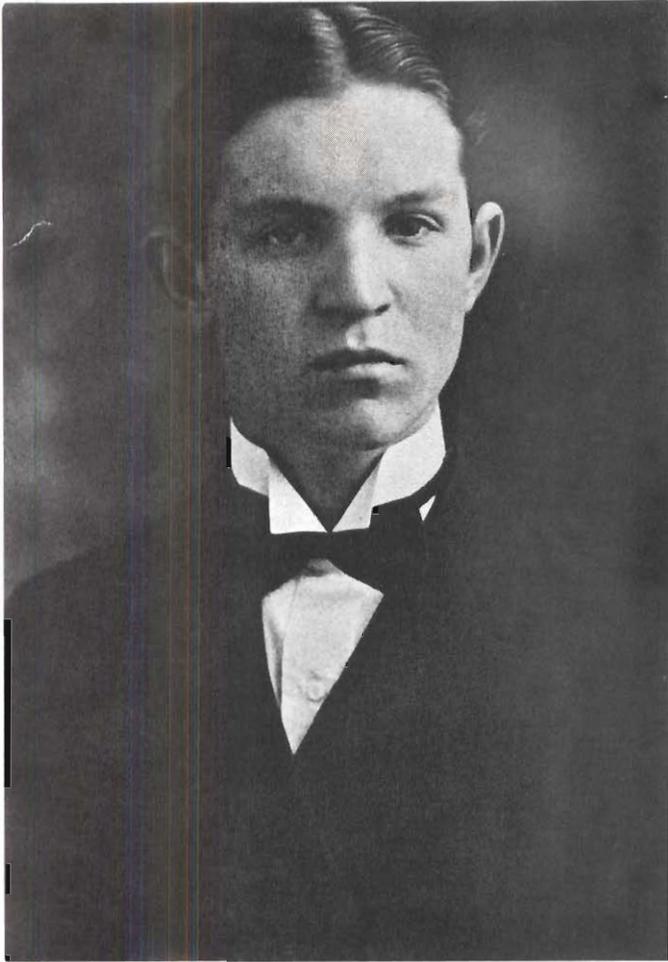
¹White Anglo-Saxon Protestant.

²Voir ce que dit *Forces* au sujet du nom Tremblay ci-dessus. Voir aussi l'article d'Edouard Beaudoin.

chapitre 4

QUELQUES REFLEXIONS

SUR NOTRE "ETHNICITE"



Quand on fait de la généalogie, on regarde ses origines; ce qui porte souvent à se demander où l'on est aujourd'hui et que sera l'avenir . . .

- *Est-ce que je veux me dire Franco-Américain?
- *Avons-nous de quoi faire un *Roots*?
- *Est-ce que la vie franco-américaine a évolué depuis mes aïeux?
- *Qu'est-ce que le passé m'enseigne qui m'aidera demain?

Des gens avec des questions nous invitent . . . à penser . . .



EST-CE QUE JE SUIS UN VRAI FRANCO-AMERICAIN?

par Evariste Bernier

Avant que je commence à travailler dans le programme franco-américain, ici à l'Université du Maine, j'étais certain d'être d'origine française. Pendant mes années de *high school*, quand on me demandait de répondre aux sondages ou de remplir les formes des S.A.T.,¹ je mettais toujours une coche où l'on disait: «Signalez si vous êtes Franco-Américains.»

Après tout, je savais bien que j'avais une mémère et un pépère et un nom français.

Mais ici, au F.A.R.O.G.,² tout le monde parlait français, et moi, je ne pouvais pas. Leurs sentiments étaient exprimés avec plus d'émotion, plus de joie et de tristesse que ne l'étaient les miens; et chacun d'eux avait été victime de discrimination à cause de leur héritage ethnique. Si moi, j'avais souffert de discrimination, je n'en étais pas conscient! D'ailleurs le français qu'on parlait ici me volait par-dessus la tête; il n'y avait que de tout petits mots qui s'arrêtaient un moment pour que j'en saisisse le sens. Un jour donc, triste et troublé d'esprit, je me suis demandé: «Suis-je un vrai Franco-Américain?»

Depuis lors, j'ai fait tourner et retourner cette question dans ma tête, et j'ai décidé que oui, malgré tout, je pourrais bien être Franco-Américain, bien que certains jours je me sente plus Franco-Américain que d'autres...

Cet article, écrit en anglais, a d'abord paru dans le *F.A.R.O.G. FORUM* de déc. 1976.

¹Pour les adultes qui lisent ces pages et qui n'ont jamais eu à passer cette épreuve préliminaire au collège, S.A.T. veut dire, *Student Aptitude Test*.

²Franco-American Resource Opportunity Group.

Au cours de mes journées franco-américaines, je pense aux cretons et aux crêpes, à mon minou et à toutes ces tantes qui m'ont appelé «cher.» Et je remarque que même si je parle assez peu de français, les mots et les expressions sont là, dans ma tête, à flotter comme dans un déjà-vu. Mais surtout, j'en arrive à penser que ma garantie d'être vrai Franco, ce sont les sentiments confus que j'éprouve: confusion à savoir ce que mon héritage veut dire et comment il va—ou du moins, comment il devrait—affecter ma vie.

Parce que je suis confus, parce qu'il y a un élément dans ma vie que j'essaie tellement fort de sonder, je dois être un Franco-Américain.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Pendant ses années de high school, dit Evariste, il prenait pour acquis son identité franco-américaine. Pourquoi?
2. Quand est-ce que les doutes sont survenus et sous quelles formes?
3. Et maintenant? Comment a-t-il résolu son problème?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Prépare une petite enquête: demande à dix personnes que tu penses être franco-américaines si elles le sont en réalité; demande à chacune une explication de sa réponse. Cherche à tirer quelques conclusions sur la perception qu'ont ces individus de leur "ethnicité."
2. Le journal publié par le bureau franco-américain à l'université du Maine (*Le FORUM*) dévoue souvent de l'espace à la généalogie. Va voir ce que tu peux y trouver. (Par exemple, au mois de mars 1979: "Le patrimoine," "Un nom, ton nom . . . c'est précieux," et "Mon nom, ça me regarde.")

SOMMAIRE:

L'auteur de cette lettre avoue son admiration pour la présentation télévisée de *Roots*. Mais elle déplore chez les Franco-Américains l'apathie envers leurs propres "racines." Au sujet de Nicole elle-même, voir la page 77.

UN DERRIERE BRULE . . .

Cher FORUM,

La magnifique représentation de "Roots" à la télévision en a dit long au sujet de l'histoire des Noirs en Amérique. J'y ai vu aussi, cependant, un message pour tous les groupes ethniques aux Etats-Unis.

Ce qui m'a le plus impressionnée, c'était de voir que le fil qui reliait la famille du personnage principal, d'une génération à l'autre, c'était la fierté de savoir qui ils étaient et d'où ils venaient. Toby s'est efforcé de rappeler aux siens son vrai nom, Kunta Kinte, et de leur transmettre les coutumes et la langue de son peuple africain.

Mais qu'en est-il de nos racines? Peut-être n'avons-nous pas été traînés ici sur des bateaux d'esclaves. Mais nos ancêtres ont certainement bûché comme des esclaves dans les moulins, et ils ont joué un rôle capital dans le développement des états de la Nouvelle-Angleterre.

Alors pourquoi est-ce que les Franco-Américains ne font pas plus d'effort pour transmettre leurs coutumes et leur langue? Pourquoi déformons-nous la prononciation de nos noms au point de les rendre méconnaissables? Pourquoi toujours les angliciser? Et s'il y a quelque chose qui me "brûle le derrière," c'est de voir jusqu'à l'orthographe d'un nom français changée pour qu'il paraisse anglais!

Nous avons une langue, une ascendance et une culture très riches, dont nous pouvons être fiers. J'aimerais bien voir plus de Franco-Américains se réveiller, être ce qu'ils sont et en être assez fiers pour transmettre leur héritage.

Nicole Morin-Scribner

Lettre envoyée à l'éditeur du F.A.R.O.G. FORUM et publiée en mars 1977, à la p. 18. (Traduite de l'anglais).

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Dans le film *Roots* qu'est-ce qui a le plus impressionné Nicole?
2. Est-ce que l'auteur pense que les Franco-Américains ont, eux aussi, une histoire à raconter? Laquelle?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Répond à cette lettre de Nicole.
2. Prépare une petite pièce qui pourra dépeindre la vie d'un ancêtre.

SOMMAIRE:

A l'âge de sept ans, Alice Mary Bean grandissait à Portland, Maine, petite Franco-Américaine dans un milieu presque exclusivement anglophone. Nous connaissons déjà un peu ces années difficiles grâce au passage autobiographique qu'elle a déjà partagé avec nous. (Dans le chapitre 2, "Pêcheurs et Poissons.")

Mais jusqu'à quel point l'enfant fut blessée pendant ces années formatrices peut se lire dans les lignes suivantes. On dirait que la plaie saigne encore.

Le mensonge pour Alice, c'est le viol. C'est nier l'essence d'un être. Qu'il s'agisse de la nature en voie de destruction sous le coup de la cupidité humaine ou d'une culture minoritaire écrasée par les préjugés populaires—c'est toujours la même chose, le mensonge.

Pour Alice Bean, la grande tentation de jeunesse fut d'accéder au mensonge, de s'y accommoder. Elle est sortie de son combat victorieuse—mais blessée.

JAMAIS PLUS

réflexions sur une adolescence troublée

par Alice Mary Bean

DIX ANNEES DE TOURMENT

J'avais sept ans, et puis j'en avais dix-sept.

Ces dix années se sont bien imprimées dans ma mémoire. Et pourquoi pas? Elles m'ont tellement coûté . . .

Ce fut une période où la perception que j'avais de moi-même était bien embrouillée. Dans le voyage de la vie, je ne voyais pas plus loin que les peines et misères quotidiennes. De paysage, il ne s'en présentait aucun à mes yeux: au-delà de la route tracée, tout était encombré. C'était comme trop souvent encore aujourd'hui, le long de la route, les enseignes et les panneaux-réclame nous empêchent de voir ce que le bon Dieu a mis dans la nature. Et qu'est-ce que ces enseignes me proclamaient? . . .

FAIS-TOI ANGLAISE COMME LE RESTANT DU MONDE!

Mais si j'avais pu regarder plus loin que ces distractions, je suis sûre qu'il y avait là un panorama qui s'offrait à mes yeux: ç'aurait été la vision de mon identité à la lumière de mes ancêtres. Combien différente aurait été ma vie si on m'avait permis de reconnaître et de faire valoir mes origines. Mais la société dans laquelle je vivais m'imposait des oeillères. Notre système socio-économique n'admet pas «l'ethnicité» . . . Et moi, je suis Franco-Américaine.

.

Pensez-y! si le Congrès des Etats-Unis reconnaissait chez lui la présence active de toutes les cultures et de tous les divers accents qui composent le pays lui-même, désormais la politique d'assimilation ethnique serait impossible.

Mais ce rêve, il commence à se réaliser. Regardez autour de vous: les ouvriers s'unissent. Dans les moulins de papier et de textile, dans les *shoe shops* et dans les scieries, la main-d'oeuvre franco-américaine prend conscience d'elle-même et s'affirme en face de l'Exploitation Economique.

de 7 à 17 ans

les panneaux-
réclame de ma vie

une identité
cachée

une digression

Cette nouvelle génération d'employés, n'oubliez pas qu'elle est aussi l'électorat responsable pour la présence et le renvoi des membres du Congrès. Ça branle; ça va changer! On n'a pas envie de continuer le cycle interminable de pauvreté d'où l'on est sorti.

Comprenez-vous ce que ça veut dire être pauvre? Dans notre société, c'est l'humiliation. Et cette humiliation est d'autant plus profonde si, en plus d'être pauvre, on est Franco aussi! Dans un monde anglais, on s'attend à ce que tout le monde soit pareil, c'est-à-dire anglais. C'est à partir du berceau que de maintes façons on nous met en garde contre nos traditions et nos coutumes—et, ce qui est pire, on nous dit toujours que c'est pour notre bien, pour nous sauvegarder contre la misère et les peines! Alors on plie; et quand on essaie de devenir ce qu'on n'est pas, on se trouve sans liens, dépersonnalisés, quoi!

.

FRANCO-AMERICAINE: MAIS NE PAS L'ADMETTRE

Eh bien, où est-ce qu'on en était avant cette digression? Je vous parlais de ces dix années tellement critiques, tellement difficiles pour moi. Je vous le dis bien franchement, j'ai vite appris qu'il y a des choses qu'on ne fait pas en public: pas plus se gratter le nez que d'admettre ses racines «étrangères.» J'ai donc résolu de ne jamais, au grand jamais admettre mes origines françaises en public.

les arguments

- «Mais pourquoi, maman, pourquoi?»
- «Parce qu'ils vont rire de toi.»
- «Est-ce que je suis sotte?»
- «Non.»
- «Est-ce que je suis méchante?»
- «Non, bien sûr!»
- «Pourquoi, alors?»
- «Shhh, shhh. Tais-toi.»

la schizophrénie

Ma confusion allait s'empirer avec les années. Enfin je me suis sentie tout à fait divisée, tirillée de deux côtés: à l'extérieur de ma famille, dans cette communauté qui m'entourait, j'avais déjà appris que j'étais différente, à part même; mais du moins j'étais sauve parmi les miens, au sein du foyer. Maintenant il s'élevait des doutes sur ma propre identité: être Franco-Américaine, était-ce vraiment une honte? Être pauvre, est-ce que c'était bien un péché social? Et si j'affirmais mon identité est-ce que je pourrais vivre sans l'approbation des autres? Mon jeune cerveau se pourfendait à répondre à ces questions; j'y travaillais avec acharnement, poussée par mes instincts les plus primitifs. Aucune réponse facile . . .

Un mal de ventre assez subtil me tourmentait sans cesse les entrailles. Mais de mon estomac aucune petite pomme verte ne remontait pour diminuer ma souffrance.

UNE DECISION QUI ME SAUVE: ETRE CE QUE JE SUIS

Enfin—comme un vomissement qui fait pleurer en même temps qu'il soulage—une idée se dégagea des profondeurs de mon être: le reniement de mes origines créerait à la longue un monstre-mensonge éventré, père du néant. Jamais je ne pourrais supporter une telle vie de déception. Il fallait à tout prix me retrouver.

Voilà donc l'intuition qui me garantit la soif du savoir longtemps après que furent écoulés les six ans et demi de frustration et de colère que constitua mon éducation «anglaise.» Si je poursuis encore à mon âge la connaissance et la sagesse, c'est grâce à cette vision. Je devais étudier, m'étudier, afin de savoir qui j'étais en réalité.

(Teacher) —*Listen, Miss Pom-Pom, I don't mind you being French or any other nationality. But right now that's excess baggage, and you don't need it! I'm trying to teach you the correct way to get by in society. Resign yourself or be a loser the rest of your life!*

réactions
autour de moi

(Landlord) —*Take my advice, kid. You know how tough it is for your family, jobs and all. When you grow up, act like an American so you won't be a pushover. People take advantage of foreigners.*
—*But I was born here.*
—*Ya, well get rid of that accent.*

(Employer) —*What do you mean, your Rights? Dumb Frog! You ought to be grateful you're earning a living!*

(Priest) —*You must be strong and overcome awkward personality problems.*
—*Whose, Father? Mine? Theirs?*

(Nun) —*Have faith. Say your rosary.*

(Neighbor) —*I don't bother with them. Can't make out half they're saying, constantly talking through their noses. Show no discipline either; they want to be friends with everyone. Sweet Jesus, at least they're Catholic. That's some credit.*

.....

—*Mother, it's wrong to allow these attitudes. Don't you see? They just perpetuate thoughtlessness and fraud.*
—*Shhh-----.*
—*You've got to care! God does! He doesn't permit stupidity.*

—Prends garde à ce que tu dis! Le ciel n'est pas de ce monde. Sur terre il faut s'attendre à la misère.

—Mother, I love you. Tell me, have we no voice? No substance? No fair share in this whole damned world?

—Shhh, shhh. Sois tranquille.

Elle me fit asseoir à côté d'elle, et elle me brossa les cheveux. Elle parlait de petits jardins et de pêche, du rire d'enfants et des graines de sénevé.

REFLEXIONS SUR LE MENSONGE

le viol de
la terre

Sans pensée-propre, les enseignes et les panneaux-réclame se dressèrent de chaque côté, reflétant leurs images plastiques, séduisant mon esprit comme un maquereau grimaçant; tandis que, sans gêne, les profiteurs violaient la terre et l'humanité, tout en masquant leur vain gaspillage dans une technologie introvertie qui ne crée ni sol nouveau ni vie meilleure. Une telle science ne fait que précéder les ordures dans le temps; ils sont tous d'une même nature.

le viol de
l'être humain

Mais c'est toujours le même jeu: on nie mon être, ce que je suis et d'où je viens; on nie l'être de la planète. On se sert de tout, à profit.

Et cependant il y a des esprits en éveil. Une voix se fait entendre, celle des travailleurs issus d'humble origine, les fidèles, qui proclament à l'unison:

«Non! En est assez! Jamais plus!»

Et leur nombre s'accroît. Qu'il en soit ainsi jusqu'à ce que la terre soit intacte et que chaque personne reprenne l'équilibre de son être.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Selon Alice Bean qu'est-ce que le monde dans lequel elle grandissait aurait voulu qu'elle devienne?
2. Qui lui disait de faire taire ses "origines française" afin de ne pas faire rire d'elle?
3. Quelle est cette "vision" qui lui a donné jusqu'à ce jour la soif de l'étude?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Discussion:
 - Est-ce que ce texte est trop fort, trop révolutionnaire?
 - Ou reflète-t-il une expérience assez unique et personnelle?
 - Ou encore est-ce qu'il décrit une réalité trop vivante et lamentable, même aujourd'hui?
2. Débat: la question de culture humaine est, au fond, une question d'écologie.
3. Thème à composition: la généalogie, c'est une étude dangereuse, parce qu'elle fait prendre conscience de problèmes sociaux qu'il vaut mieux laisser enfouis.

SOMMAIRE:

Deux remarques viennent conclure un exposé d'anthropologue sur "l'ethnicité": la grandeur et la misère de celle-ci, et son caractère dynamique.

L'ETHNICITE: REMARQUES D'UN ANTHROPOLOGUE

conclusion d'un discours donné
par Marcel Bellemare

En guise de conclusion à cet exposé, je désire faire deux remarques. La première touche à ce qu'on pourrait appeler, non sans exagération peut-être, grandeur et misère de «l'ethnicité.» D'une part «l'ethnicité» confère à la collectivité et à l'individu des avantages indéniables. Par exemple, elle a rendu possible la formation et la croissance du groupe franco-américain dans le passé. Il est permis de penser que sans la solidarité du groupe l'établissement des immigrants canadiens-français eut été différent et qu'un héritage culturel précieux eut été perdu. Aujourd'hui encore «l'ethnicité» représente un avantage tant pour l'individu que pour la société.

grandeur de
l'ethnicité

D'autre part «l'ethnicité» a contribué à freiner la mobilité éducationnelle et occupationnelle des Franco-Américains. Elle a aussi servi, et elle sert encore, de prétexte aux préjugés et à la discrimination dans divers domaines de la vie collective américaine.

misère de
l'ethnicité

La seconde remarque est un rappel du caractère dynamique de «l'ethnicité.» Celle-ci est une réalité très fluide qui subit le choc des situations et qui rebondit à nouveau sous des formes nouvelles. Dans une société en changement aussi rapide que la société américaine, il est bien probable que les formes nouvelles que doit revêtir «l'ethnicité» sont différentes des formes anciennes.

et son
caractère
dynamique

Le discours s'intitule «Les Franco-Américains et la société pluri-ethnique américaine: stratégies d'hier et conséquences d'aujourd'hui.» Il fut présenté lors du Colloque franco-américain à Bedford en 1976, et le texte complet peut se lire dans le compte-rendu de cette conférence, *Les Franco-Américains: la promesse du passé, les réalités du présent.* (Bedford, N.H.: National Materials Development Center, 1976.)

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Quel exemple est donné par l'auteur pour illustrer ce qu'il appelle "la grandeur" de "l'ethnicité" franco-américaine?
2. Par contre, dit-il, notre "ethnicité" a aussi son côté de "misère." Expliquez.
3. D'après cet anthropologue, est-ce qu'on devrait s'attendre à ce que notre vie comme Franco-Américains soit la même que celle de nos grands-parents? Expliquez.

QUELQUES PROJETS . . .

1. Chaque métier a ses termes techniques. Discutez les suivants, employés par l'anthropologue, auteur de ces remarques:
 - l'ethnicité, la collectivité, l'individu
 - le choc des situations, une société en changement
 2. La généalogie nous aide à comprendre ce qui s'est passé avant nous dans l'histoire personnelle de notre famille, et ainsi vient-on à comprendre l'histoire du peuple (ou des peuples) d'où l'on est sorti. Regardant alors vers l'avenir, on peut se demander quelles "formes nouvelles" pourrait "revêtir l'ethnicité" franco-américaine?
-

SOMMAIRE:

Journaliste de profession, l'auteur signale la présence contemporaine des Franco-Américains dans les actualités. Elle passe ensuite à une réflexion personnelle sur cette culture qu'elle a héritée.



ETRE FIER DE CE QU'ON EST

par Jeannine T. Lévesque

«Franco-Américain»: voilà un nom que, depuis ma jeunesse, je n'entendais presque plus. Et cependant, depuis quelques semaines, cette appellation reprend de l'envergure. Et moi, je pense que c'est une bonne chose.

Repassons, au hasard, quelques événements dont les médias ont parlé ces jours-ci . . .

Dernièrement, en honneur du Juge Edouard J. Lampron qui prenait sa retraite de la Court Suprême du New Hampshire, le Club Amical de Nashua donnait une belle fête. Le gouverneur de l'état, le maire de Nashua et l'évêque du diocèse étaient parmi les invités. Et puisque l'Amical se donne pour tâche spéciale la promotion de la langue française, il était tout naturel que le programme se déroulât au moins en partie dans cette langue. Mais les convives ne parlaient pas tous le français . . . On a donc organisé un programme bilingue—français et anglais; l'important, c'est que le club s'est senti bien aise dans son emploi de la langue maternelle du Juge Lampron. Et on a entendu les discours se prononcer dans cette langue; ont parlé Mgr Gendron, M. le Maire Arel et jusqu'au Gouverneur, M. Gallen, qui a fait de son mieux . . . Tout ça m'a bien fait plaisir.

Au début d'octobre, dans le manège militaire à Manchester, des centaines de personnes ont assisté à un «Festival international d'arts et d'artisanat» où était représentée la communauté francophone de l'Amérique du Nord et de l'Europe. J'étais bien fière de pouvoir parler, dans leur langue maternelle, à des artisans du Québec, du Nouveau Brunswick et d'un peu partout dans la Nouvelle-Angleterre.

Et puis il y a la télévision. Ce mois d'octobre est témoin aussi du début d'une série qui passe au réseau public du N.H.: *The Franco File*. Il s'agit bien d'une série de dix programmes faite par des Franco-Américains au sujet des Franco-Américains. Et c'est à peu près le temps aussi! Il fait vraiment bon de voir se dérouler à la télé des scènes pour nous tout à

“Franco-Américains”
dans les médias

Cet article a d'abord paru sous le titre “Reason to Be Proud of What We Are,” dans le *Nashua Telegraph* du 13 octobre 1979.

3 attitudes
vis-à-vis
la culture

fait naturelles où des personnes ordinaires parlent le français et l'anglais, passant de l'un à l'autre et mêlant sans effort les deux langues dans leurs conversations.

Situation qu'on pourrait même dire normale chez nous, mais qui est passée dans la routine. Notre langue, nos coutumes, notre façon de vivre faisaient depuis si longtemps partie ordinaire de notre vie quotidienne que nous étions en danger de perdre par inadvertance ce quelque chose de spécial qui nous distingue des autres et qui contribue à la richesse culturelle de l'ensemble. Ce serait «donc platte» si tous les visages étaient pareils: vive la différence!

Mais parfois aussi nous avons honte d'être différents; nous étions «tannés» de faire rire de nous, d'être les exclus . . . Alors nous avons caché l'identité qui nous distinguait. Nous avons étouffé nos traditions; nous avons changé de noms ou nous avons permis aux autres de le faire.

Enfin, en plus des habitués pris dans leur petite routine et des Francos qui ne voulaient plus l'être, il y en a d'autres qui, sans aucune passion, se sentaient tout simplement blasés. Ils pensaient tout savoir à leur propre conte. Et ce fut mon cas. Encore jeune, je me plaignais souvent: «Pourquoi ne suis-je pas née quelque chose d'intéressant! Ce que je suis est ennuyant; tout le monde est Franco-Américain, et il n'y a plus rien à découvrir chez nous!»

Heureusement que dans ma vie il y eut la réalisation que «just French,» c'était beaucoup plus intéressant que je ne l'avais cru. Il y avait même là de quoi être fier . . .

Mais cette valorisation se doit à un déplacement. Comme ça se passe assez souvent, l'on ne reconnaît la forêt que quand le nez n'est plus collé sur les arbres. D'abord je fus la première de ma famille à ne pas suivre ses cours secondaires à l'école franco-américaine. Ensuite, arrivé le moment de l'université, je suis partie pour le mid-ouest.

C'est dans ce contexte universitaire «neutre» et grâce à un héritage linguistique et culturel déjà mieux apprécié que j'ai débuté dans le journalisme, avant même d'y songer comme carrière. C'est là que j'ai collaboré par simple intérêt, à un journal de langue française. Avec le temps j'ai pu moi-même prendre la plume, et mon tout premier article fut le récit d'une «expérience en français.»

Il s'agissait bien d'une expérience vécue un été précédant par deux compagnes et moi. Chacune de nous, bien que pour motifs différents, avait un intérêt dans la langue française. Nous avons donc décidé de loger ensemble et d'établir «un appartement français»: là il ne se parlerait que cette langue.

La matière pour mon article abondait. Aujourd'hui je me souviens encore de cet été, mais c'est surtout une rencontre fortuite dans un magasin qui me revient à l'idée. Nous étions en ville à faire des courses; comme de coutume nous nous entretenions en français. Qu'importe si nous n'étions que deux: c'était assez pour une conversation! La langue passait certainement inaperçue dans cette ambiance universitaire si cosmopolitaine; c'est du moins ce que je croyais. Mais voilà un commis, tout émerveillé de nous entendre!

«Vous êtes vraiment américaines?

J'avais beau protester, en ajoutant que chez moi, à Nashua, New Hampshire, le français se parlait couramment dans les magasins. La dame ne me croyait pas.

Quant à l'éveil de ma conscience culturelle, cet événement a autant fait pour moi que les études—j'avais suivi des cours d'histoire et de culture canadiennes, ainsi que de littérature québécoise. J'étais enfin réveillée de mon indifférence, et je commençais à réaliser la merveille d'un riche héritage qui avait trop longtemps chez moi passé pour de l'acquis.

Je dirais même, pour me servir d'une analogie empruntée au grand écrivain franco-américain de Lowell, Massachusetts, Jack Kérouac, que c'est comme si une grosse cloche avait sonné et que mon héritage franco-américain revendiquait maintenant sa place dans ma vie. Mais, à l'encontre du père de la génération «beat,» cette expérience fut pour moi tout à fait positive.

Mais jusqu'ici nous n'avons parlé que du passé. Qu'en est-il de l'avenir? Certainement nous ne voulons pas faire revivre le passé, ni même—malgré la tentation d'une nostalgie malplacée—y vivre nous même. Il s'agit bien plutôt de réaliser que le passé a sa place dans le présent et qu'il jouera un rôle dans tout avenir.

«Franco-Américains» (ou quelle que soit l'étiquette que nous nous donnons), nous sommes une réalité vivante dans la Nouvelle-Angleterre et ailleurs dans notre pays. Ce n'est pas à dire que nous revendiquons, sous ce titre, des privilèges spéciaux de la part des autres. L'essentiel nous incombe: nous faire reconnaître pour ce que nous sommes et, encore plus important, se connaître soi-même individuellement et nous reconnaître comme groupe ayant un apport culturel très riche. Voilà ce qui se fait attendre depuis déjà trop longtemps.

comme une
grosse cloche . . .

l'essentiel:
se connaître/
nous reconnaître

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Quels trois événements tirés des actualités est-ce que Jeannine signale comme indices d'une prise de conscience franco-américaine?
2. Et quels sont, d'après l'auteur, les trois attitudes qui se trouvaient encore hier parmi les nôtres à l'égard de leur héritage culturel? Dans quelle catégorie se place-t-elle?
3. Comment trouve-t-on expliqué ici le changement de certains noms?
4. Expliquez les expressions: "Vivre dans le passé" et "réaliser que le passé a une place dans le présent aussi bien que dans l'avenir."

QUELQUES PROJETS . . .

1. Trouve deux personnes qui ont fait des études universitaires: l'une qui est restée dans son milieu, l'autre qui est partie ailleurs. Comparez les expériences de chacune.
2. Prépare un article de journal dans lequel tu décris tes propres sentiments envers ton "héritage culturel." Fais publier l'article. (Par exemple, dans le journal ou le magazine littéraire de ton école, dans le quotidien de ta ville, etc.)
3. Les Français connaissent Jack ('Tit Jean) Kérouac, surtout les Bretons. Et toi? Fais quelques recherches au sujet de cet auteur. Lis un de ses romans, par exemple, *The Town and the City*.

ON S'ENTRAIDE . . .

Cher FORUM,

J'ai lu avec intérêt la section généalogique de votre journal. J'ai, chez mes parents, une histoire de la famille Bernier. Aussi j'aimerais à l'avenir – si ça peut être utile – faire des recherches généalogiques dans les noms franco-américains.

J'ai des informations (quelqu'en soit peu) sur les familles suivantes: Laisne, Delore, Pettipas, Rainville, Cyr, Hébert, Granger, Martin et DeCoste.

chapitre 5

SYLVIA

L'AUTOBIOGRAPHIE D'UNE ORPHELINE



Elle avait trente ans, un mari qui l'aimait tendrement, quatre beaux enfants, une profession assez lucrative, une place dans la société . . . et une obsession permanente: apprendre sa vraie identité.

*Est-ce qu'une personne adoptive veut connaître, elle aussi, ses ancêtres?

*Quelles obstacles se posent à cette découverte?

*Et après, une fois que le mystère a été décelé . . . ?

Une orpheline nous invite . . . à partager ses souvenirs . . .

SOMMAIRE:

Il y a des choses dans le monde qu'on considère comme allant de soi: le soleil, l'air, la vie elle-même et—pour la majorité des gens—sa famille et son ascendance. Mais qu'on s'imagine pour l'instant une vie sans racines, ou plutôt une vie déracinée. Les premiers souvenirs sont de l'orphelinat. Déjà vers cinq ou six ans, avec l'éclosion d'un jeune cerveau, on a de gros points d'interrogation sur ses origines. Mais devant ces questions tout le monde prête la sourde oreille. On se fait même dire que ce sont là de sales et villaines indiscretions. Entre donc en scène le remords. Avec les années la grande tentation—le désir de savoir—devient impérieuse. On coupe donc avec ce passé orageux; on s'enfuit. Qu'importe? Le besoin d'apprendre la vérité presse toujours. Libéré et loin, on reprend le fil. L'enquête dure vingt ans avant de ramener à la source: les découvertes seront à la fois surprenantes, consolantes—et tristes.

Mais cette histoire, ce n'est pas un petit mélodrame de télé: c'est la vie bien réelle de Sylvia Stayner. Rien n'a été changé sauf l'identité des personnages. Seul le nom actuel de Sylvia, de Roy et de leurs enfants est exact; les autres ont été modifiés. Voici donc: l'histoire peu commune d'une vie très intense.



PAULA STAYNOR SMILES widely as she scrutinizes her baby pictures. Adopted at age 5, she, and her husband

Roy, traveled East this summer to meet her natural mother for the first time in 35 years. (Times photo)

STAYNER

Lifetime mystery solved with a baby photograph

When friends visit Paula Staynor these days, she can proudly pull out her baby pictures—proof of her successful summer vacation.

Adopted at age 5, Mrs. Staynor began a search for her true identity 18 years ago; a search which led her, and her husband Roy, on a cross-country motorcycle-trip to Lewiston, Maine, to visit her birthplace and meet her relatives.

She returned from the vacation with not one, but two families to call her own, after spending a week with her godparents.

"I told her I wished I were her daughter," she said. "And, she said the same to me. They are just fantastic people."

"If it hadn't been for them, we might have returned home early," she said.

Correspondence Began
Discovering the names of her parents last November, she began corresponding regularly with her mother and godmother.

Because of the difficulties of this type of situation, Mrs. Staynor said she was prepared for not meeting her mother or any blood relation.

"Before I went back, I faced the reality that I might not meet my mother," she said. "I knew she might not want to see me."

"I still wanted Roy to see Maine and the country," she said.

Patience Pays Off
Eventually, persistence and patience paid off when Mrs. Staynor, alias

"Sylvia," met her mother, ~~and~~ and a newly discovered step-sister.

Although she only spent a small amount of time with them, Mrs. Staynor was not downhearted in the least about the cool reception.

"I must be like a ghost from the past," she said. "My sister wasn't even told about me until the night she met me."

"It would be like meeting a stranger on the street and being told it was your daughter," she explained.

Puzzles Begin to Fit
Piecing together information gathered both before and during the trip, Mrs. Staynor now knows that her father was a weaver; her mother has worked in the Maine shipyards; and her younger stepsister is married and works for a firm of lawyers.

She also has a more complete picture of her past, receiving copies of her adoption papers and photographs of her when she was a baby.

In the new picture collection, there are a few of the nurse who cared for "Sylvia" until she was two, and of her mother and godmother visiting her in the adoption homes.

Search for Identity
When Mrs. Staynor began her search for her identity, she only wanted to know her heritage, her origin and medical history.

She wrote unsuccessfully for copies of

her birth certificate, her adoption papers and veteran's records, hoping for clues to her past.

Two years ago, she joined the Adoption Libbers Movement, an organization which she credits with lending her the moral support to continue her search.

Last November, she received a copy of her baptismal certificate, a fluke which led her to her godmother and to her mother.

Search Not Over
Although the puzzle of her past is almost complete, Mrs. Staynor said her search is still not over.

There seem to be many things left unsaid, many questions unanswered, she explained.

The new relations will continue to write each other, trying to catch up on a lifetime of experiences in a few short months.

But for now, Mrs. Staynor said she would not have missed her trip East for anything in the world.

SYLVIA

l'autobiographie d'une orpheline

racontée par Mme Roy C. Stayner

écrite par Julien Olivier

Les tireuses de cartes? Mais, personne n'y croit!

Certainement pas moi. Mes amies non plus. Et si on vous le demandait, vous diriez probablement la même chose, n'est-ce pas?

Mais nous étions des étudiantes de collège bien typiques: aventureuses et prêtes à essayer du nouveau. Un soir donc nous avons décidé d'aller chez la tireuse à North Westbrook. De Westbrook College (connu à l'époque comme Westbrook Junior College), déjà dans la banlieue de Portland, nous n'avions pas loin à aller. Et ce jour-là, pour deux dollars, je me suis fait lire la paume.

Il y a presque vingt ans de cela, et je me souviens presque mot à mot des paroles qu'a proférées cette dame mystérieuse. Devrais-je...? Oui, aujourd'hui je partage avec vous ce secret. Ce sera à la fois une bonne façon de me présenter et un schéma de l'histoire qui suivra.

—«Les parents chez qui vous habitez aujourd'hui ne sont pas vos vrais parents.

«Le jeune homme avec qui vous sortez ne sera jamais votre mari; vous épouserez plutôt quelqu'un que vous avez déjà connu.

«Vous avez, dans le passé, fait l'expérience pénible de conflits entre vos parents, lui et vous.

«Mais, pour le moment du moins, ce garçon n'est plus par ici.

«Vous aurez quatre enfants.

«Vous avez un beau talent artistique.

«Vous aurez une vie très intéressante et mouvementée.

«Vous voyagerez beaucoup à travers les Etats-Unis.»

Et enfin—comme si ce n'était pas assez—la prédiction qui allait me hanter pendant des années:

—«Votre ligne de vie est très courte: votre vie elle-même sera donc brève.»

Depuis lors je ne me moque plus des tireuses de cartes: chacune des descriptions faites par cette chiromancienne était exacte, et chaque prédiction allait se réaliser avec le temps...

Je suis née le 26 mars 1939.

Ensuite c'est le vide.

1944. Le monde est plongé dans la Guerre. Pour moi, pour ma conscience éveillée, c'est la naissance. Je me souviens sans difficulté de l'orphelinat. J'ignorais mon arrivée; j'y étais, c'est tout. Mais il y a une journée qui m'est restée bien fixée dans la mémoire. Je n'avais pas encore cinq ans et demi . . .

Nous étions tous rassemblés dans une grande pièce quelconque. Sans meubles. C'était peut-être une salle de récréation. Je me souviens de la grosse porte avec une barrière somnambule devant. On nous avait réunis là sous je ne sais quel prétexte, quand un Adulte a voulu nous faire jouer: «Mettez-vous ensemble, les enfants: nous allons danser . . .» Alors la main dans la main, nous faisons le tour de la salle. «*Ring around a rosie, a pocket full of posies . . .*»

De l'autre côté de la barrière deux personnes nous observaient. Je les avais remarquées. Puis, regardant de mon côté, elle m'ont signalée de la main. Aussitôt elles sont parties. Bien des années plus tard, j'ai compris que ces personnages mystérieux, c'étaient M. et Mme Black.

Quelques temps après cet événement, ces mêmes personnes ont commencé à me rendre visite. Ils se promenaient avec moi sur la propriété même de l'orphelinat—et peut-être en dehors aussi, je ne me souviens pas.

J'avais une petite amie qui m'était très chère. Elle s'appelait Ruthie. Son nom de famille m'échappe—je pense même ne l'avoir jamais connu. Ruthie avait de vrais grands-parents; de temps à autre elle partait avec eux pour aller passer des fins de semaine. Et cependant je me souviens d'elle comme la seule personne avec qui je me sentais bien à l'aise. Oh! j'aimerais donc la retrouver: elle m'aiderait certainement à rapiécer ces années-là. Alors quand les Black venaient me voir, ils m'apportaient des bonbons. Un jour, j'ai insisté qu'ils aient aussi un petit cadeau sucré pour ma chère Ruthie. Dorénavant donc elle aussi recevrait le sien.

Après quelque temps, Mme Black m'a avertie que le lendemain je m'en irais avec elle et avec M. Black. Au réveil, j'ai trouvé à mes côtés un manteau et un chapeau en poil de chameau. Et quand on a eu fini de me préparer à partir, M. et Mme Black sont arrivés: on me les a présentés comme mes nouveaux parents.

Ensemble nous prenons la porte de sortie. M. et Mme Black me conduisent à leur voiture et ils ouvrent la porte. Quelle surprise! Un énorme colley saute du siège. Terrifiée, je lance un cri, et malgré le flot de larmes qui m'aveuglent, je retrace mes pas en courant jusqu'à l'intérieur de l'orphelinat.

Malgré toutes les assurances du monde, rien n'allait me faire bouger! Cette peur effroyable, je n'arrive pas à me l'expliquer. Le colley ne m'avait pas fait mal; d'ailleurs, j'aime les animaux, et je ne me rappelle jamais avoir eu autres sentiments. Ici en Californie, nos deux chiens de berger font partie de la famille: il y a Roy, mon mari, nos quatre enfants . . . et les deux chiens. Mais est-ce que j'aurais éprouvé, même avant cette époque éloignée, quelque mauvaise expérience qu'il m'a fallu surmonter par la suite . . . ?

Enfin la paix a dû se faire avec le fameux colley: quand la voiture a démarré, j'y étais. Paul et Catherine Black, un couple sans enfants, sont ainsi devenus mes parents adoptifs.

J'avais donc quitté l'orphelinat et la ville de Lewiston pour gagner à peu de distance, Cape Elizabeth. Je devins Paula Kelsea Black, la belle petite fille de parents bourgeois,

anglophones et protestants dans une belle petite ville *yankee* de la Nouvelle-Angleterre. Je me souviens encore de la journée où je fus enrôlée à l'école primaire, la *Cottage Farm School*. Je devenais officiellement membre de la communauté.

Ainsi choyée, j'aurais due être contente . . .

Et cependant je ne l'étais pas. Il y avait au moins deux obstacles à mon bonheur: les autres enfants et mes parents. A l'école on a vite appris que j'étais orpheline (ces nouvelles se répètent toujours). Les enfants, vous comprenez, ça peut être malins des fois; ils me chantaient des histoires: «*Ha, ha, you're adopted!*» Que je sois orpheline, ce n'était pas nécessaire de me le rappeler, après tout. Mais le nouveau là-dedans c'était de me faire dire des choses qui, à l'orphelinat, étaient présumées: n'avoir jamais connu ses parents, n'ayant autre chez soi que l'institution . . . Et le plus qu'on se moquait de moi, le plus je me repliais sur moi-même. Par crainte d'augmenter la raillerie, je n'osais faire confiance de mon angoisse à personne. Aucune vraie communication.

Si du moins j'avais pu partager avec mes parents adoptifs ces sentiments de honte et de confusion! Mais entre nous le silence était encore plus marqué.

Et voilà donc ma seconde peine d'enfant, encore plus profonde et plus durable: l'isolation à l'intérieur de ma famille. Je ne prétends pas expliquer à fond le gouffre qui allait nous diviser, mes parents adoptifs et moi, d'une façon irrécyclable; mais, avec la perspective des années, je suis sûre que leur manque d'honnêteté à mon égard en fut pour beaucoup. Et ainsi commence l'histoire de ma longue enquête.

Il m'est difficile de préciser le moment où la question de mon identité s'est formulée en moi: le désir de *savoir* me semble avoir toujours été là. Mais peu après mon adoption, il est devenu conscient. Déjà à cette époque un malaise grouillait dans mes entrailles d'enfant. Il augmenterait avec les années jusqu'à ce que, pendant les années '70, j'en sois complètement obsédée. Mais je devance mon récit.

Qu'aurait été ma vie si les Black m'avaient parlé franchement? Question bien spéculative car la réalité fut tout autre.

—«Qui suis-je?» je leur demandais. «D'où est-ce que je viens?»

Et pour toute réponse, on me disait de ne pas vivre dans le passé, qu'il fallait regarder l'avenir. Puis mes parents ajoutaient ces paroles qui me remplissaient de remords:

—«Tu es une enfant ingrate! Sois satisfaite d'avoir un toit par-dessus la tête et de la nourriture dans ton assiette. Ces questions ne t'apporteront que le malheur.»

La barrière entre nous restait toujours close. Puis un jour nous avons franchi une nouvelle étape: entre nous c'était le début de la fin.

Il y avait une jeune fille, Jolyne Glennon, qui avait cinq ans de plus que moi et qui vivait à quelques maisons de la mienne. Un jour sa mère a demandé à la mienne si Paula (moi) pouvait accompagner Jolyne en visite chez des amis à Falmouth-Foreside. Le voyage n'était pas loin, à peine quelques miles au nord de Portland. Ma mère a consenti.

Dès que j'ai mis le pied dans cette maison, je savais que ce n'était pas la première fois . . . C'était comme si on avait appuyé le commutateur et qu'un vieux film s'était mis à se dérouler dans ma tête. Nous étions dans le passage; j'ai vu une balançoire. (*C'est là-dessus qu'on jouait. Les voix des autres enfants résonnaient dans mes oreilles . . .*) Alors nous sommes montées au deuxième rencontrer l'amie de Jolyne. (*Bien sûr, c'est elle qui collectionnait les poupées . . .*) Et elle nous a montré la collection dont elle était très fière: rayon sur rayon de poupées.

Rentrée à la maison, j'avais hâte de faire part de ma découverte avec ma mère. Cette maison, j'y étais déjà allée; je reconnaissais la balançoire, les poupées... Pour toute réponse, elle m'a affirmé que j'avais une imagination trop fertile, et ce fut la fin de cette discussion. Mais dans ma pensée d'enfant le mystère ne se laissait pas étouffer.

Jusqu'à ce qu'un jour je surprenne une conversation entre ma mère et une voisine. Je reconnaissais bien la voix agitée: «Si j'avais su que Paula se serait souvenue, je ne lui aurais jamais permis de retourner dans cette maison!» Vous devinez ma surprise—mais peut-être pas ma réaction. Aucunes larmes, aucun éclat; mais cette preuve évidente de déception venait culminer maintes façons de me faire dire qu'on ne voulait vraiment pas de moi. C'était le comble! Je savais qu'entre mes parents adoptifs et moi il n'y aurait jamais de rapprochement.

Plus tard dans mes fouilles j'allais dénouer au moins une partie du mystère. Cette maison avait appartenu à un M. et à une Mme Wilton—dont j'avais été la fille pour quelque temps! J'ai découvert que cette première adoption avait précédé celle dont je me souviens. Et les Wilton m'avaient emmenée vivre à Falmouth-Foreside dans cette même maison. Je dois conclure, d'après les paroles de Mme Black, que les deux familles se connaissaient ou du moins que les Black étaient au courant de ce qui s'était passé. Ils savaient certainement que j'avais été une Wilton; ils connaissaient peut-être mon nom: Lucinda Ann Wilton. C'est la santé défaillante de Mme Wilton, ai-je aussi appris, qui a forcé ce couple à me remettre au *Home*.

Afin de garder ce secret, ma mère adoptive a préféré compromettre ce qui restait des rapports entre nous. Pourquoi? Un jour mes conjectures cèderont à la vérité... Est-ce que son orgueil était en jeu: n'accepterait-elle jamais de m'avoir eu en second lieu? Solution assez recherchée quand même. Alors, peut-être—malgré de bonnes intentions—tenait-elle à cette étrange philosophie qui veut que l'enfant adopté reste ignorant, protégé même, de son passé? Ou enfin, se peut-il que Catherine Black sût très bien ce qu'elle faisait; en dissimulant la vérité, y avait-il un secret beaucoup plus extensif qu'il lui fallait cacher...?

Pendant ma quatrième année d'école, j'ai fait l'amitié d'une autre petite fille, Diane Hurley. Un jour elle m'a demandé d'aller avec elle au «catéchisme.» —«Au caté... qu'est-ce que c'était ça?» Les Blacks n'étaient pas catholiques, n'allaient pas à l'église même. Et moi, je ne comprenais rien de cette offre. Innocente que j'étais, je rentre à la maison, et, sans faire de cas aux invités de ma mère, réunis chez elle pour un de ses thés, je pose la question fatale: «Qu'est-ce que le *catéchisme*?» Fâchée? Je pensais qu'elle allait frapper le plafond! «Où as-tu entendu ça?» Quand je lui ai expliqué l'invitation de la petite Hurley, sa réponse, en présence de tous, ne laissait aucune place à l'équivoque: «Cette fille ne doit jamais être ton amie. Tu ne dois même pas lui parler! C'est une Catholique, et tu ne fréquenteras ni les Catholiques ni les Juifs.» Je me souviens encore de la description qu'elle fit de «cette espèce de gens»: ils sont tous mauvais.

Deux ans après, nous avons déménagé à une quinzaine de miles de la côte, dans une ville encore plus petite. A Raymond, Maine, j'ai lié une forte amitié avec une seconde Catholique, Stephanie Coughlin. Il est étrange que cette fois ma mère ne se soit pas opposée à mon choix de compagne—serait-ce parce que la mère de Stephanie était elle-même Congrégationaliste? A cette époque ce qui la fâchait davantage c'est qu'on allait ensemble au *Sebago Lake State Park*. Mes parents avaient un chalet à *Thomas Pond* où je pouvais toujours me baigner, mais pour une raison ou une autre ça me semblait plus confortable au lac Sebago.

Pendant les fins de semaine surtout, sur la plage à Sebago, on se serait cru au Québec. C'était du français partout. A la radio, dans les conversations, on n'entendait que cette langue. Et moi, bien sûr, je n'y comprenais rien. Cependant, à les écouter, ces Francos de Lewiston et ces Québécois de passage, à rester parmi eux, je me sentais «chez nous.» Je ne pouvais m'expliquer cet étrange bien-être qui semblait m'offrir une sécurité rassurante.

Ce n'est que plus tard, avec une meilleure connaissance de mes racines, que j'ai reconnu dans cette expérience l'enjeu de mon subconscient. Au plus profond de mon être quelque chose répondait favorablement à des sons et à des scènes déjà vus. L'enfant connaît les siens.

Pas plus que l'irritation de ma mère, nos visites à Sebago n'ont diminué. Après quelque temps, je ne lui en parlais plus, c'est tout. J'aimais aussi de temps à autre faire des courses dans la ville de Lewiston; ma mère n'y comprenait rien: «*Why do you want to be among lower class people?*» Elle magasinait à Portland.

EN REGARDANT LE TEXTE ...

1. Quel souvenir de l'orphelinat est resté bien fixé dans la mémoire de Sylvia?
2. Elle décrit avec peu d'enthousiasme la vie chez ses parents adoptifs. Mais à un moment donné ce fut entre eux "le début de la fin." Quel événement a gâché pour de bon les relations familiales?
3. Quelle importance est attribuée par Sylvia au bien-être qu'elle ressentait parmi les francophones au lac Sebago?

REFLEXION/DISCUSSION:

Est-ce que les parents adoptifs devraient expliquer à leurs enfants le lien qui existe entre eux? Devraient-ils leur raconter l'histoire de l'adoption qui les a unis?

AU HIGH SCHOOL: L'INTERNAT

Mon *high school* s'est fait ailleurs, dans une académie privée. *Fryeburg Academy* se trouve dans la ville de Fryeburg, Maine, tout près de la frontière du New Hampshire. Les étudiants, garçons et filles, étaient soit des externes qui vivaient chez eux, soit des internes comme moi, des pensionnaires, qui étaient à vrai dire dans la minorité.

Certains élèves trouvaient que *Fryeburg*, c'était une école de choix; ils se sentaient fiers d'y aller. Moi aussi j'éprouvais là de vives émotions... sinon de fierté du moins de joie: je me réjouissais de pouvoir enfin m'éloigner de mes parents adoptifs. Et tandis que tous les autres semblaient avoir hâte aux vacances, pour moi rentrer à la maison était bien pénible.

Mais au fond, j'étais heureuse à l'Académie. Je ne me souviens jamais d'avoir eu d'ennemis. Même, je m'accordais pas mal avec tout le monde. Cependant les professeurs, eux, ne m'appréciaient pas toujours. Disons que je n'étais pas une des choyées... D'ailleurs, les livres, ça ne me disait pas grand-chose. Et je comprends bien que cette espèce d'élève ne se rend pas chère aux maîtres d'école.

Bon, j'admets que j'étais fourrée partout—rien de malicieux, vous comprenez, un petit tour ici et là—mais était-ce une raison pour tout blâmer sur moi à chaque fois que quelque chose se passait? Et cependant on semblait toujours se plaindre chez Paula!

Par contre j'étais mêlée à toutes les activités sociales sur le campus et j'étais très sportive. Au début c'était peut-être afin de m'absenter des classes quand les parties étaient ailleurs que je m'étais enrôlée dans les sports. Mais en assez peu de temps, je me suis aperçue avoir trouvé un point fort dans ma vie. Je suis même devenue au cours d'une seule année capitaine de trois équipes *varsity*: le *field hockey*, le *basketball* et le *softball*. En réalité j'aurais préféré jouer au *baseball* et au *football*, faire de la course même. Mais dans ce temps-là on ne permettait pas aux jeunes filles de participer à ces sports «masculins.» Quoiqu'il en soit, grâce à ces activités physiques, la vie scolaire m'a été plus agréable et plus réussie.

Lors de ma première année j'allais à l'église congrégationaliste qui se trouvait à Fryeburg. Il n'y avait pas question de faire autrement: mes parents se disaient de cette confession. Par contre à chaque dimanche je voyais les élèves catholiques prendre l'autobus pour assister à la messe à North Conway. L'année suivante comme *sophomore*, je devenais plus indépendante. Ayant décidé qu'il ne m'était pas nécessaire d'aller à telle église à cause des croyances particulières de mes parents, j'ai entrepris, moi aussi, de faire le petit voyage au New Hampshire pour me rendre à l'église catholique.

Mais il faut tout dire: ce choix me permettait également de sortir du campus. D'ailleurs la route de ce côté-là était agréable, et on jouissait d'avance de s'arrêter après la messe à quelque petit café. Tout le monde prendrait alors un *coke* et un *hamburger*.

Et c'est ainsi que jusqu'à ma dernière année j'accomplissais mes devoirs religieux. J'avais pu remarquer cependant une évolution dans mes mobiles: de plus en plus je trouvais dans l'église catholique une paix et une tranquillité d'esprit qui ne se réalisaient pas ailleurs. Un seul malaise me tracassait: le dirait-on à mes parents? Et alors quelle excuse est-ce que je leur offrirais? Puis de leur part quelle apostrophe aurais-je à subir? Mais avec les années je devenais convaincue que le choix religieux m'était un droit personnel, et puisque le mien m'apportait quelque bien-être spirituel j'en étais justifiée.

En fin de conte, je n'ai pas eu à me défendre. En effet, si mes parents ont su mes actions, jamais qu'ils m'en ont soufflé mot. Quant à moi, c'est encore avec les années et dans le dévoilement de mon passé que j'ai compris les vrais motifs dans cette histoire: en réalité j'étais attirée de l'intérieur, à cause des grains plantés bien auparavant.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Pourquoi est-ce que Sylvia aimait l'académie privée où elle a fait son école secondaire?
2. Quel fut, pour Sylvia, le meilleur aspect de sa vie scolaire?
3. D'après elle, ses motifs pour assister à la liturgie catholique n'étaient pas des plus purs. Démontrez alors l'évolution qui s'est produite chez elle dans ce domaine.

UN EMPLOI D'ETE—L'ENTREE EN SCENE DE ROY

En juin 1957 j'ai gradué du *high school*. Rentrée chez moi, aussitôt la situation avec mes parents atteignait le point critique. On ne pouvait même plus se parler. Impossible de rester là—pour le bien de tous. M'ayant trouvé une *job* à Raymond, je suis devenue serveuse chez *The House That Jack Built*. Ce restaurant n'était qu'à quatre miles de chez mes parents; mais aussitôt qu'on m'y a offert une chambre, j'ai déménagé. Derrière la cuisine donc, avec une amie pour compagne, je retrouvais la paix.

Certains voudront voir en tout ceci un phénomène quasi universel: l'adolescent qui se croit unique et qui veut se libérer de l'autorité paternelle. On sourira peut-être de m'entendre me dire encore plus rebelle que les autres—à moins qu'on m'en veuille pour cette affirmation personnelle. A chacun de tirer ses propres conclusions. Quant à moi, je soutiens que ce n'était pas une situation «ordinaire.» C'est pour le bien commun que j'ai dû m'éloigner de mes parents adoptifs. Leur façon de penser, leurs partis pris et leurs préjugés n'étaient pas les miens. On n'arriverait jamais à s'entendre: ils n'allaient pas changer, et moi je ne pourrais jamais devenir comme eux.

Et puis Roy est arrivé.

Roy Stayner travaillait pour la compagnie Stromberg-Carlson; il faisait partie d'une équipe qui allait d'un endroit à l'autre à travers le pays faisant l'installation de réseaux téléphoniques. Pour Roy, originaire de l'Indiana, la petite ville de Raymond n'était qu'un autre arrêt sur la liste. Mais ce fut un stage qui allait changer le cours de nos deux vies.

Le central de la ville m'était à deux portes. C'était inévitable: nos chemins se sont croisés. On me pardonnera l'expression assez banale, mais ce fut l'amour au premier regard; j'ai su dès ce moment que je voulais épouser cet homme. Six semaines plus tard, quand Roy se préparait à partir, j'avais fait tous mes plans pour l'accompagner. Trois jours auparavant, j'avais annoncé à mes parents nos plans de mariage. Vous vous imaginez leur réaction!

De tous les points de vue, cette union leur répugnait. N'ayant complété que douze années d'école, Roy était «sans éducation»; il avait six ans de plus que moi; on ne connaissait rien de sa famille ou de sa vie; et d'ailleurs, ma mère avait «entendu dire» que tous

ces hommes-là étaient déjà mariés . . . Assurément cette accusation ne contenait aucune vérité, mais on comprend que ma mère adoptive en était au désespoir pour trouver des arguments. Pour essayer de me convaincre, elle faisait venir de mes amis, des oncles, des tantes et même le ministre de l'église.

Enfin, la veille de notre fuite, la belle-soeur de ma mère est arrivée me voir. J'avais déjà entendu ces mêmes arguments mille fois. Et cependant j'ai écouté. (Est-ce la fatigue qui m'affaiblissait ou les raisonnements qui devenaient plus logiques?) *Je n'avais après tout que dix-huit ans; c'était jeune pour se marier. Pourquoi ne pas compléter deux ans de collège d'abord? Si après deux ans nous avons toujours les mêmes sentiments, mes parents avaient assuré ma tante qu'ils se mettraient d'accord au mariage.* Je suis donc restée. Mes parents, eux, croyaient s'être débarrassés du «vagabond.»

Et c'est ainsi que je suis allée à Westbrook Junior College. Pendant cette période je n'ai vu Roy que deux fois: quand il s'adonnait à travailler dans le nord-est il est monté, une fois de New York, une autre fois de Boston. Il m'a téléphoné quelques fois; on s'est écrit un peu. Mais avec le temps les communications diminuaient. Chacun allait de son côté.

Moi, je sortais avec un garçon ou un autre, personne en particulier. Et chaque été je retournais travailler chez *Jack* et vivre dans la petite chambre en arrière—même l'été de la deuxième année quand j'eus gradué de Westbrook.

Un matin de 1959 donc, vers les dix heures, tandis que je dormais encore, j'entends cogner éperduement à la porte. On me crie de me réveiller, de me lever . . . que Roy est arrivé. Je n'en crois rien. J'en arrive à me traîner du lit, j'ouvre enfin la porte—et voilà mon Roy en chair et en os. On l'avait transféré à Monmouth, à une distance d'environ vingt-cinq miles; il resterait trois semaines. Dans l'instant même j'ai su que désormais rien ne pourrait nous séparer.

Mais je reconnaissais aussi que mes parents n'avaient jamais changé d'idée: ils s'opposeraient toujours à notre mariage. Je ne les ai donc pas avertis que Roy était revenu; c'est un autre qui l'a fait. Un jour alors je rentre chez mes parents, et ma mère se met à crier «qu'il» était de retour et que mes façons de faire étaient des sornioiseries . . . Je n'ai pas voulu me battre, et les choses en sont restées là.

Bientôt ce fut la rentrée: comme je me l'étais proposé je reprends les études. Je suivais des cours au *Portland School of fine Arts*, et j'habitais pendant la semaine au «Y», ne rentrant à Raymond que le vendredi soir. Roy, lui, était parti depuis deux semaines; il préparait mon arrivée.

Mais le moment de mon départ aussi approchait. Sans ne rien dire pendant la fin de semaine, j'ai rangé les quelques objets que j'apporterais avec moi. Le dimanche soir quand mon père se préparait à me reconduire à Portland, j'ai averti mes parents que je partais pour ne pas revenir. Je leur ai dit tout simplement que j'avais mon billet d'avion et que je me rendais en Floride rejoindre Roy; on y serait marié. Ma mère s'est complètement emportée. D'abord elle a tempêté; puis elle s'est mise à pleurer disant que si j'avais voulu me marier ils m'auraient fait des noces, etc. Mais cette métamorphose soudaine se laissait trop facilement dévoiler . . .

Lundi matin je partis de Portland, Maine. Je n'y reviendrais que dix-sept ans plus tard, l'été dernier, accompagnée de mon époux.

Il nous faudrait tout un autre chapitre pour discuter mes noces. Je ne savais pas qu'étant mineure, tellement d'obstacles s'opposeraient à notre union. Ce sera à raconter dans un autre récit plus complet. Jusqu'ici les faits et les perceptions que j'ai partagés avec vous m'ont semblé essentiels pour comprendre l'enquête intensive qui allait bientôt commencer.

J'ai correspondu avec mon père jusqu'à sa mort. Jamais avec ma mère. Elle m'a écrit une lettre peu après la naissance de notre premier enfant, une petite fille qu'on a nommée Kelly. Ce fut une vilaine lettre, pleine de ressentiment et de haine, qui a scellé notre division. Aujourd'hui quand je pense à elle c'est la pitié qui m'anime. Elle avait tellement fait pour détruire des vies—et pourquoi? Pour si peu vraiment, du moins en autant que je puisse le voir: parce qu'elle n'était pas d'accord avec le choix d'une amie, d'un époux . . . Mais tandis que moi j'ai pu vivre ma vie malgré tout, celle de Catherine Black allait devenir de plus en plus triste. Ayant survécu à son mari, elle m'a tout de suite déshéritée. Peu importe l'argent. La vraie tragédie, c'est que ma mère adoptive a poussée sa vengeance jusqu'à la destruction complète des documents de mon adoption. Cette fois j'ai eu la nausée.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Expliquez comment les chemins de Sylvia et de Roy se sont croisés dans la petite ville de Raymond.
2. Pourquoi est-ce que M. et Mme Black s'opposaient au mariage de Paula?
3. Est-ce que Mme Black a pardonné ce mariage à sa fille adoptive? Quelle fut, d'après Sylvia, la dernière expression de la colère résultante?

REFLEXION/DISCUSSION:

On ne se marie pas sans l'approbation de ses parents.

L'ENQUETE COMMENCE

Comme l'avait prédit la tireuse, j'allais beaucoup voyager. Pendant treize ans j'ai accompagné Roy de ville en ville. Pour certains un tel déplacement continué serait insupportable. Pas pour moi, flexibilité qui vient peut-être de mon manque «d'enracinement.»

Nos enfants sont donc nés «en route.» L'aînée, qui vient elle-même de graduer du *high school*, a vu le jour à Angola dans l'Indiana. Un an et demi plus tard, son frère, Mark, nous est arrivé dans cette même ville. Nous aurions encore deux autres filles: Michelle, qui a quatorze ans, née dans la ville de Ozark, Arkansas, et Crystal qui est venue au monde l'année suivante à Kerrville, dans le gros état du Texas.

Ces quatre naissances ont été l'occasion pour moi de commencer mes recherches. La situation était bien pratique. Même si nous nous déplaçons constamment, moi, à cause des grossesses, il me fallait toujours un médecin. Arrivée dans une nouvelle ville donc, je me remettais à chercher: il fallait toujours bien en trouver un autre. Et à chaque fois, ce nouvel accoucheur me faisait remplir un questionnaire: .

—Avez-vous jamais eu la rougeole? les oreillons? la coqueluche? . . .

—Y a-t-il dans votre famille de l'aliénation mentale? de la diabète? du cancer? . . .

Et à toutes ces questions je répondais **NON**. Mais de temps à autre c'est le médecin lui-même qui posait les questions, et je devais admettre que je ne savais pas. «Qu'est-ce que vous voulez dire *vous ne savez pas?*» Alors il me fallait reprendre toute l'affaire de mon adoption et l'ignorance que j'avais de mon histoire médicale.

J'ai toujours trouvé ce procédé embarrassant, mais après quelques fois il devenait ennuyeux aussi. Et puis le tout s'est mis à me troubler le cerveau: *Ça fait partie de moi, cette histoire; je devrais en savoir quelque chose! Me voici, une personne humaine, corps et âme, et je ne me connais pas moi-même!* Tandis que la plupart des gens peuvent aller poser ces questions auprès d'un parent, moi je n'avais personne qui pouvait me renseigner. Et je ne savais même pas si j'avais eu la rougeole!

Je me suis lancée. Vers la fin de 1959, j'ai écrit une lettre au *Lewiston-Auburn Children's Home*, m'adressant à la seule personne dont—pour une raison ou une autre—le nom m'était resté: une Miss Schelling. Je l'ai assurée que je ne cherchais pas à découvrir le nom de mes parents ni à causer aucun embarras à qui que ce soit. Je voulais tout simplement savoir mon propre nom de naissance afin d'apprendre ce que je pourrais de mon histoire médicale.

Heureusement Miss Schelling y était encore, et elle m'a renvoyé une belle lettre. J'ai appris qu'au tout début des années '40 ma mère avait été malade, et puisqu'elle n'avait pas pu me garder elle m'avait placée à l'orphelinat. Mais le plus important allait suivre:

le nom de mes parents! J'étais l'enfant d'une *Thérèse Martel* et d'un *Wilfred Couture*. Enfin, sous le même couvert, Miss Schelling avait inclus un précieux document: la lettre dans laquelle ma mère expliquait les motifs qui l'obligeaient à m'abandonner.

Cette réponse m'a satisfaite jusqu'à la naissance de Kelly. Et puis le désir de fouiller le passé est remonté à la surface, s'implantant fermement dans ma vie, refusant d'être déracinée et croissant même à chaque jour. En 1960 j'ai écrit au juge (celui qu'on appelle *Judge of Probate*), qui était à cette époque un certain Nathaniel Haskins. Je lui dois la seconde grande divulgation, celle du nom que j'ai porté à ma naissance: *Sylvia Constance Jacqueline Martel*. Il n'ajouta aucune autre information. Mais ça suffisait pour le moment; il me fallait du temps pour goûter et pour digérer cette nouvelle—ainsi que pour apprécier tous ces beaux noms!

Mon repos n'allait pas durer. Je me suis mise à repenser mes découvertes, et j'ai réalisé que les renseignements médicaux tellement désirés m'éluadaient toujours. J'ai donc repris la plume, sans savoir que cette fois le chemin allait devenir beaucoup plus tortueux.

De la part de l'Etat, je désirais une copie exacte de mon tout premier certificat de naissance. J'ai écrit, et la réponse fut très courte:

Paula Kelsea Black

Parents: Paul L. et Catherine K. Black

Date de naissance: le 26 mars 1939

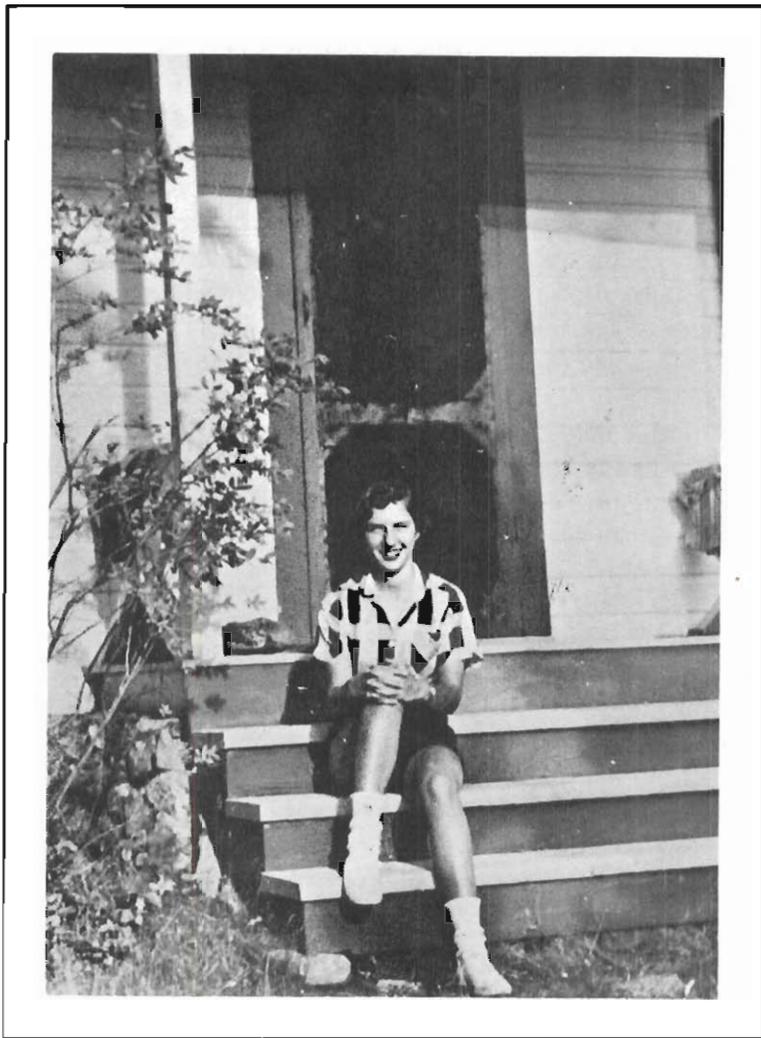
Lieu de naissance: Lewiston, Maine

Plusieurs fois j'ai répété ma demande, signalant que c'était le certificat de *Sylvia Constance Jacqueline Martel* qu'il me fallait; on me renvoyait toujours la même forme modifiée. Enfin j'ai fait appel au greffier, lui signalant que c'était mon tout premier certificat que je voulais, et non pas celui de mon adoption. On ne m'a plus répondu.

Même si les informations désirées m'échappaient, j'avais du moins appris quelque chose de bien utile: au plus grand JAMAIS dans mes recherches le mot *adoption* ne devait paraître, pas plus que mon nom légal, Paula Kelsea Stayner: c'étaient là des feux rouges signalant une réponse du genre «*Nous regrettons, mais il nous est impossible . . .* » J'ai donc découvert des camouflages: sans parler d'adoption, je faisais tout simplement des enquêtes à mon propre sujet, tout en signant mon nom de mariage, Mme Roy C. Stayner. Mes chèques portaient cette même identification. Et ainsi, certaines portes se sont ouvertes qui autrement me seraient toujours restées fermées.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Quel événement a décidé la jeune mère à chercher ses origines?
2. Quelle fut la première documentation reçue par Sylvia et qui la lui a fournie?
3. Quel renseignement précieux lui a été envoyé par le juge?



"Deux ans après, nous avons déménagé à une quinzaine de miles de la côte, dans une ville encore plus petite."

L'ANNEE DECISIVE

En 1975 je suis devenue membre de l'organisation ALMA: *Adoptees Liberty Movement Association*. Depuis sa fondation en 1971 par Florence Fisher, ce groupe, sans faire le travail qui retombe sur chaque individu, offre des suggestions bien concrètes de recherches, et surtout il apporte au membre un appui moral tellement nécessaire. C'est dans le bulletin mensuel, *Pursuit*, que je lisais l'heureuse histoire de ceux qui avaient persévéré dans leurs efforts. ALMA m'a aussi fait parvenir un petit guide intitulé *The Search Book*. J'y ai trouvé une foule de nouvelles idées, assez fondamentales d'ailleurs, qui m'aideraient à continuer mon enquête: consulter les répertoires d'adresses et les annuaires de téléphones, aller aux archives de la ville, lire les vieux journaux pour y découvrir des notices nécrologiques et des annonces de naissances à propos... Etant donné cependant mon domicile californien, ces moyens m'étaient plutôt difficiles...

Vers la fin de cette même année, j'étais entièrement hantée du désir de connaître à fond mon histoire personnelle. Le découragement n'était refoulé que par cette obsession. J'avais essayé de faire les choses *comme il fallait*: les portes s'étaient fermées les unes

après les autres. Et cependant il y avait sans doute quelqu'un là-bas qui était en possession des réponses. Il faudrait changer de tactiques: l'été suivant, Roy et moi, nous irions nous-mêmes dans la région de mon enfance. J'irais en personne frapper aux portes, exiger qu'on m'ouvre et qu'on me dévoile mes secrets. Je ne lâcherais pas la piste jusqu'à ce que je *sache!*

Enhardie de cette résolution, je me suis remise au pupitre. J'ai pensé écrire de nouveau à l'Etat. Encore une fois donc j'ai demandé mon certificat de naissance. Rien. Au sujet de Thérèse E. Martel et de Wilfred A. Couture, j'ai demandé qu'on cherche dans divers vieux registres: mariages, divorces, décès, même les inscriptions sur la liste électorale. Toujours zéro. Une lettre adressée à l'école élémentaire de Cape Elizabeth obtint, à la surface du moins, de meilleurs résultats: on se souvenait de moi—et des *tea parties* chez ma mère—mais on ne trouvait dans les archives absolument rien à mon sujet. Mon dossier était disparu! Situation assez mystérieuse quand même . . .

Passant alors au téléphone, j'ai demandé à Roy d'appeler quelques familles Martel à Lewiston. Personne ne semblait connaître cette *Thérèse E. Martel*.

Je me suis souvenue de Miss Schelling: penser qu'elle y serait encore était trop espérer, mais quelqu'un aurait peut-être des renseignements . . . Roy reprit le téléphone. Une autre déception: il ne restait des années '40 aucun employé, et les propriétaires eux-mêmes n'avaient acheté le *Home* que deux ans auparavant. Ils m'ont avertie que tous les documents de cette époque-là avaient été détruits . . .

J'ai alors écrit à la seule tante qui me restait, justement cette belle-soeur de ma mère qui, seize ans plus tôt, m'avait conseillé de remettre mon mariage. Dans ma lettre, je lui ai expliqué pourquoi ces choses m'étaient importantes, non seulement pour moi mais pour mes enfants aussi. Sa réponse fut bien aimable, mais elle avoua ne savoir presque rien de ma naissance et de mon adoption. Et cependant—ce n'était «qu'un détail»—elle se souvenait que *Kit* (ma mère) lui avait dit une fois que Paula était *French*. Ça n'arrive pas souvent, mais les huîtres ordinaires contiennent parfois des perles . . . Ce qui pour *Aunt Mary* n'était qu'un détail insignifiant serait un fil conduisant aux découvertes plus précieuses pour moi que l'or.

J'ai repassé dans ma tête ce qu'avait dit ma tante: selon ma mère, j'étais «française.» Par contre je savais déjà que mon père s'appelait Couture et ma mère, Martel, et que j'étais née à Lewiston. Probablement donc j'étais *d'origine* française; c'est à dire, Franco-Américaine. Mais les Francos sont—ou du moins ils étaient dans ce temps-là—presque tous Catholiques. J'aurais donc été baptisée—probablement aussi dans la ville de Lewiston.

C'était une nouvelle piste à suivre, quoi! J'ai donc écrit tout de suite à chacune des églises catholiques de Lewiston, demandant de vérifier les registres de baptême pour *Sylvia Martel*. Et, belle surprise, au mois de novembre je recevais une réponse de la paroisse franco-américaine St-Pierre et St-Paul. Ils avaient trouvé mon nom, et pour \$3.00 je pourrais recevoir une copie officielle du certificat de baptême en question.

Voilà les meilleurs trois piastres que j'ai jamais dépensées!

Ce morceau de papier me valait une fortune. Enfin le baptistaire est arrivé: j'étais transportée de joie. Après tellement d'efforts, surtout les culs-de-sac des dernières années, j'avais peine à croire qu'entre les mains je tenais la preuve tangible, ma toute première, de l'existence d'une *Sylvia Constance Jacqueline Martel*, fille de *Thérèse E. Martel* et de *Wilfred A. Couture*. Ce fut le début de ma vie! C'était aussi le moment de la mort prématurée de Paula Kelsea Black, prédite par une chiromancienne près de vingt ans plus tôt . . .

Et la piste continuait: j'avais deux nouveaux noms à chercher, celui de *Casimir Martel*, mon parrain, et celui de *Jacqueline Lachasse*, ma marraine. Déjà en 1971 un ami avait obtenu pour moi de la part de son frère à Lewiston un annuaire des téléphones de cette ville. J'y avais cherché quelques noms, puis je l'avais mis *en quelque part* . . . Ça ne m'a pas pris longtemps à le trouver!

J'ai vite feuilleté les pages, espérant trouver au moins un des nouveaux noms. Rien. Mon enthousiasme n'allait pas si tôt se laisser décourager: j'ai écrit à la ville de Lewiston pour demander l'annuaire de ville pour l'année 1939. Sans le savoir, j'étais sur le point d'une découverte majeure, mais un petit détour m'attendait.

On m'a répondu que l'annuaire désiré ne pouvait s'obtenir que du Massachusetts— au prix de \$75.00. C'était une grosse somme afin de poursuivre une piste peu certaine: je n'étais aucunement assurée d'y trouver les deux noms que je cherchais. Par contre, il n'y avait aucun prix qui m'aurait empêchée de continuer. De fait, le seul obstacle qui m'aurait arrêtée, ç'aurait été la Mort. Mais avant d'envoyer \$75.00 j'ai pensé essayer encore une fois auprès de l'hôtel de ville.

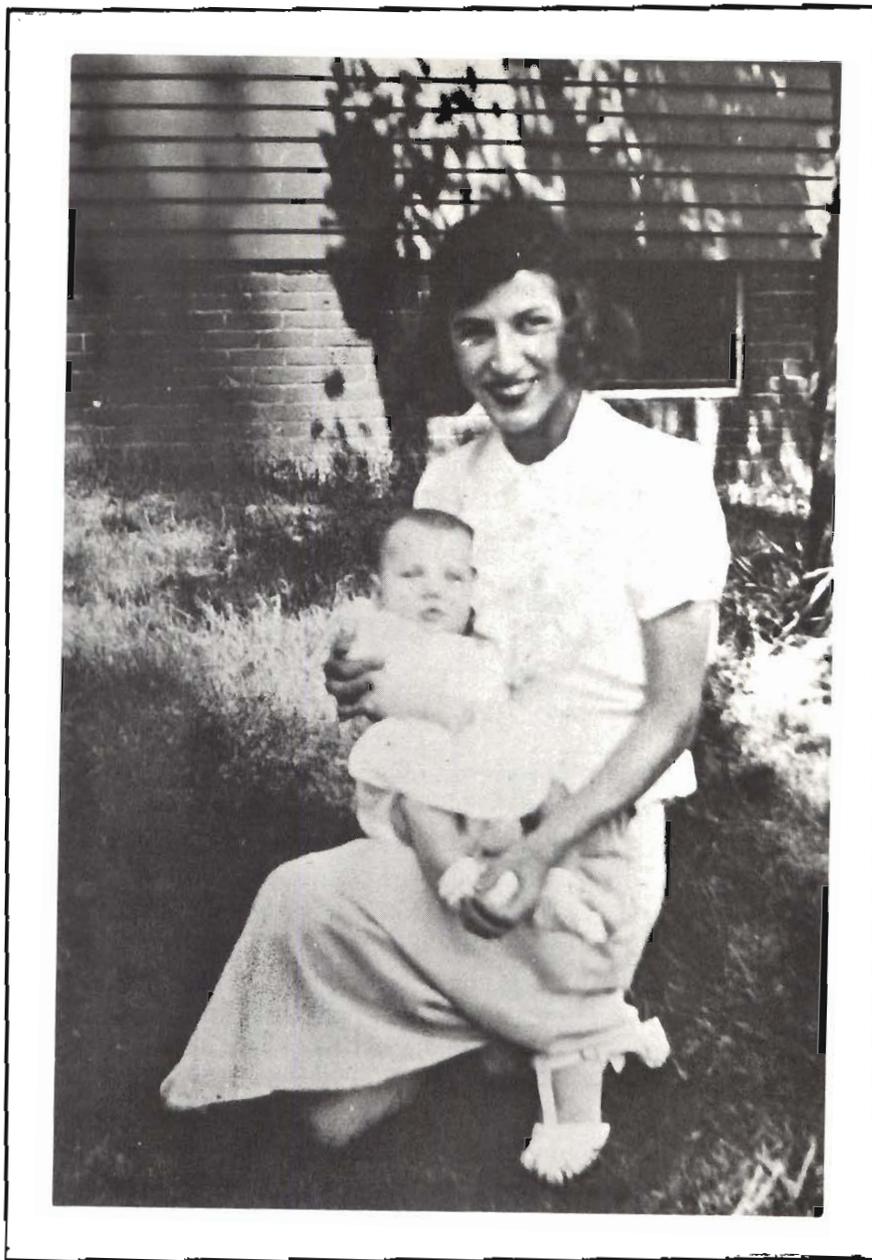
Cette fois ma demande était plus modeste: pourrait-on me faire parvenir une photocopie des pages de l'annuaire contenant les quatre noms sur mon baptistaire, celui de chaque parent, de mon parrain et de ma marraine? Environ deux semaines plus tard, je recevais dans le courrier une enveloppe portant comme adresse de l'expéditeur la ville de Lewiston. L'ouvrant à toute vitesse, j'y ai trouvé la documentation voulue! J'étais lancée de nouveau.

A chaque soir je repassais ces pages, scrutant chaque détail, y comparant toutes les pièces accumulées depuis des années, cherchant un fil . . . Rien ne sautait aux yeux: qu'importe si cet annuaire de '39 m'avait livré des noms et des adresses, si je n'arrivais pas à retrouver ces mêmes personnes aujourd'hui? Et puis un soir, je me suis aperçue d'un tout petit détail qui jusqu'ici m'était échappé: l'adresse qu'on donnait pour Jacqueline Lachasse était la même que pour une certaine Mme Pierre Lachasse, 45, rue Pine. Observation tout à fait évidente, dira-t-on? Certainement. Et je m'étonne moi-même que je ne l'aie pas faite plus tôt. Et cependant il est toujours plus facile de voir la vallée une fois qu'on a atteint le sommet de la montagne; c'est en grimpant qu'on a difficulté à distinguer un arbre d'un autre. Peut-être aussi que j'essayais *trop fort*: la route m'avait été bien rocheuse ces dernières années; je ne m'attendais jamais à trouver une réponse si facile.

En tout cas, j'avais donc découvert un autre nom. Si du moins cette personne se trouvait inscrite dans mon annuaire de 1971 . . . Justement, elle y était! Et, semblait-il, cette dame demeurait toujours à la même adresse. Immédiatement j'ai préparé une lettre: je me suis présentée, disant à Mme Lachasse comment j'avais trouvé son nom dans les annuaires et lui demandant si elle pouvait me renseigner au sujet de Jacqueline Martel, qui était ma marraine. Je lui ai expliqué aussi comment il m'était difficile de vivre «sans identité»; et j'ai souligné enfin que mon intention n'était certainement pas de blesser qui que ce soit, qu'il en allait plutôt de mon propre bien-être, de mon salut même.

Je cache ma lettre et j'envoie ça «lettre recommandée.» Ainsi il n'y avait que Mme Lachasse elle-même qui pouvait mettre la main dessus. Ce que j'avais dit là-dedans était beaucoup trop personnel pour être lu par n'importe qui. J'avais bon espoir que Mme Lachasse me lirait bientôt.

C'était trop espérer, la lettre m'est revenue. Sur l'enveloppe on avait inscrit *décédée il y a six ans*. A la vue du mot *décédée*, en un seul coup je sentais s'éteindre en moi jusqu'à la dernière lueur de succès. Une dépression tefrible m'envahit l'âme; dans ce moment j'étais atterrée.



Un jour, après cette première lettre, ma mère m'envoya cette photo d'elle-même avec son premier-né . . . moi!

Et puis j'ai remarqué un autre nom sur l'enveloppe: *René Martel*. Ce semblait être la personne qui avait attesté la mort de Mme Lachasse. Tout de suite au téléphone. Je compose 1-207-555-1212: l'assistance annuaire pour l'état du Maine. «A Lewiston, Martel, René, s'il vous plaît.» Les secondes me semblent une éternité . . . Voici quelqu'un de vivant qui pourrait peut-être me renseigner, qui m'avait peut-être connu . . . Est-ce que j'étais à la veille d'entendre une voix du passé? Ma rêverie fut interrompue: «Composez . . .»

J'ai attendu au soir; c'est Roy qui a téléphoné pour moi. René Martel lui-même a répondu. Si son interlocuteur cherchait Mme Pierre Lachasse, c'est à sa propre femme, Mme Martel, fille de la-dite Mme Lachasse qu'il fallait s'adresser. Il passe l'appareil à son épouse.

Roy explique que sa femme était née Sylvia Martel, fille de Thérèse Martel et de Wilfred Couture, qu'elle avait été adoptée toute jeune, et qu'aujourd'hui elle cherchait à découvrir son identité. La piste l'avait conduite à Mme Pierre Lachasse. Mme Martel confirme le décès de sa mère il y a trois ans; puis elle avoue elle-même avoir connu jadis une Thérèse Martel de Lewiston. Cette personne, elle ne l'avait plus revue depuis trente ans.

Alors Roy demande si Mme Martel ne connaît pas cette autre personne, la marraine, une certaine Jacqueline Lachasse . . . Ce nom lui coupe le souffle: « . . . Mais c'est moi, c'est mon nom de fille!»

Quelle surprise! D'un lointain passé, Jacqueline Lachasse Martel entendait une voix, celle d'une personne qu'elle n'avait jamais complètement oubliée bien que son existence se fût enfouie parmi tellement de vieux souvenirs . . . Nous avons parlé un peu, mais il fallait à ma marraine le temps de reprendre son haleine. Elle m'a suggéré de lui renvoyer cette lettre que j'avais d'abord adressée à sa mère, lettre qu'elle avait déjà vue d'ailleurs sans pouvoir la lire. René était bien connu en ville, et c'est parce qu'on le savait au bureau de poste, gendre de Mme Pierre Lachasse qu'on était venu à domicile lui demander de vérifier le décès. Mme Martel avait donc vu la lettre.

Ce n'est que dans une autre conversation que Jackie (elle voulait se faire appeler *Jackie* par ses amis) nous ferait part d'un autre secret. Depuis un bout de temps, elle se doutait de quelque chose: l'hôtel de ville ayant reçu une demande de la part d'une Mme *Roy Steiner* (c'est ainsi qu'on lui avait donné mon nom de mariage) de la Californie, avait demandé à Jackie si elle voulait qu'on fasse parvenir l'annuaire demandé. Et parce que Jackie craignait quelque dissimulation, on avait décidé de m'envoyer au Massachusetts . . . (On me dit, cependant, qu'il y avait encore des annuaires de 1939 qui traînaient dans l'hôtel de ville de Lewiston!)

Ce n'est que plus tard aussi que Jackie nous a raconté l'autre appel téléphonique qui a suivi le nôtre. Il est vrai qu'elle n'avait pas vu ma mère depuis la fin de la Deuxième Grande Guerre. Elle savait cependant que son ancienne amie Thérèse s'était mariée et qu'elle avait déménagé sur la côte, dans la petite ville industrielle de Bath. Elle connaissait aussi son nom de mariage. Jackie a donc pensé important de transmettre tout de suite à ma mère l'étonnante nouvelle.

Si Jackie avait été bien surprise, ma mère, elle, fut complètement ébahie! Incertitude, incrédulité, peur . . . que d'émotions se sont laissées entendre au téléphone—et combien d'autres passèrent sous silence! Jackie a voulu la rassurer: Sylvia ne cherche qu'à découvrir son identité, son héritage culturel, son histoire médicale . . . C'était le 23 décembre.

Noël. Le Jour de l'An. Les fêtes se sont passées.
Exactement un mois après ce premier contact, j'ai reçu une carte de ma mère:

*Dear Sylvia,
Little I can say now.
How I've missed you
and how I love you.
Love,
Mama*

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Que signifie le sigle *ALMA*? Pourquoi était-ce difficile pour Sylvia de suivre les conseils de cette organisation?
2. Ce qui n'était qu'un détail insignifiant pour *Aunt Mary* venait ouvrir une nouvelle porte de recherches. Expliquez.
3. A quoi se réfère Sylvia en parlant de la mort prématurée de Paula Black?
4. Indiquez le fil qui relie les personnes suivantes: Jacqueline Lachasse, Mme Pierre Lachasse, René Martel et Jacqueline Martel.
5. Quand a eu lieu le premier contact renouvelé entre Sylvia et sa mère biologique?

REFLEXION/DISCUSSION:

Les meilleures solutions sont d'ordinaire les plus simples.

LE VOYAGE DE RETOUR

Nous avons tout de suite téléphoné à Jackie pour l'avertir de cette étonnante communication. Ce n'est qu'en ce moment que Jackie nous a parlé de la conversation qu'elle avait eue avec ma mère. Depuis lors ma marraine avait reçu ma lettre et elle avait pu réfléchir un peu sur les événements et les faits. Elle se sentait rassurée à présent, au point de me dire: «Je suis bien fière d'être ta marraine.» Pour tant d'années de recherches, c'étaient les paroles les plus consolantes que j'entendais. Je me sentais confortable avec cette dame. Je lui ai donc confié les plans qu'on s'était faits pour rentrer au Maine l'été suivant. Sans hésiter, Jackie et René nous ont invités à aller rester chez eux durant notre visite.

Avec ma mère il s'est établi une correspondance assez régulière. Presque à chaque semaine elle m'écrivait, et moi, je répondais tout de suite . . . Elle ne voulait pas cependant que je sache son adresse. Pour le moment du moins les lettres passaient toutes par Jackie.

Néanmoins j'avais appris des choses ici et là. Pas beaucoup. Mais quand on meurt de soif, on ne critique pas la seule goutte d'eau . . . L'époux de ma mère était autre que mon père. De cette union une autre enfant était née, ma demi-soeur donc. Mais ni cette soeur, ni aucune autre personne—sauf Jackie et René—n'était au courant de mon existence. Je comprenais donc le choc que je causais à ma mère. *J'étais l'enfant illégitime.*

J'ai vraiment joui de ces premières lettres. J'avais enfin cette identité qui depuis si longtemps m'éluait. Ma mère m'a envoyé une photo de bébé, prise quand j'avais deux ans et demi. Quelle émotion formidable, se savoir *rattaché* . . . à un temps, à un lieu, à des gens . . . Ce sentiment, je ne peux pas vous l'expliquer. Il faut soi-même avoir ressenti la pénurie pour enfin apprécier la découverte *d'une famille!*

Lentement les mois se sont écoulés. A un moment donné il fallait faire les préparatifs de voyage. Le jour du départ approchait.

Et quel beau, beau voyage nous avons fait. Nous serions partis un mois: deux semaines de trajet, une pour aller et une pour revenir; et deux semaines de visite, une dans le Maine et l'autre chez les parents de Roy dans l'Indiana. Pas de presse donc pour nous rendre d'une mer à l'autre; nous avons sept jours, suffisamment de temps pour apprécier le paysage, surtout parce que nous avons la meilleure perspective du monde: dessus une moto! Quant à moi c'est la seule façon de voyager. Cependant, si on est pressé ou si on a sa famille avec soi, alors c'est différent. L'été suivant, de fait, nous allions retourner au Maine avec nos enfants. Ce serait un voyage à faire par avion. Mais pour le moment il n'y avait que Roy, moi—et la moto.

Il m'était important de retourner au Maine. Bien sûr que je voulais y aller—mais pas comme avant. La décision s'était faite dans un moment de frustration; maintenant je l'avais, mon identité. J'avais entendu dans ALMA l'histoire de tellement de personnes pour qui le comble de leurs recherches avait été la rencontre personnelle avec leurs parents



Ma mère . . . il y a longtemps.



Moi-même à notre nouveau chalet dans le Maine.



Ensemble pour la première fois: ma mère, ma soeur et moi.

QUELQUES REFLEXIONS

Il y a une grande question à laquelle je dois faire face en ce moment: soupçonnant ces choses, devrais-je poursuivre mes recherches? Je ne veux faire de tort à personne; je ne cherche aucune revanche. Et cependant je crois toujours que mes enfants, mon mari et moi, nous avons le droit d'apprendre la vérité. D'ailleurs j'ai une averse curiosité naturelle qui se couple avec l'amour du défi. Oui, je vais continuer.

Vous ayant raconté mon histoire, j'ai l'impression qu'on pourrait se méprendre de la conclusion. Mes années de recherches m'ont certainement causé maintes angoisses, des maux de tête et des maux de coeur. J'ai essuyé bien des refus, j'ai goûté de nombreuses frustrations et j'ai abouti à peu de découvertes, comparées au nombre de points d'interrogation qui les ont accompagnées. Et cependant je n'ai aucun regret: le plus important c'est que je sors de mon expérience *re-née*. Oui, Kelsea Black est morte et enterrée. Sylvia est ici pour rester.

Ces choses, je vous les ai dites pour partager avec vous une expérience assez peu commune. La plupart des gens n'ont pas à s'inquiéter de leurs origines immédiates. Si donc vous faites partie de la majorité, peut-être serez-vous en mesure de mieux comprendre maintenant les sentiments de celui qui ne sait pas d'où il vient et qui souffre de son ignorance. Par contre, si une seule personne adoptée peut lire ces lignes et en être encouragée, alors je serai amplement récompensée. Et, si on me le permet, c'est en m'adressant à elle que je termine ce récit.

Je n'oserais pas te suggérer comment procéder. Tu as pu voir ici un peu ma façon de m'y prendre; chez ALMA, par exemple, tu trouveras encore d'autres suggestions pratiques. Mais chacun doit suivre sa propre route, à son pas particulier. Il y a bien des fois que j'aurais voulu avancer en moto, tandis que je me traînais ou même que je semblais aller à reculons. Mais aujourd'hui le délai me semble avoir été utile: je doute que sans la maturité atteinte j'aurais eu la force de survivre le trauma de mes découvertes. Si j'avais à te faire un dernier conseil ce serait le suivant: si tu te décides de chercher, ne te laisse pas décourager; et quand la Vérité sera à ta portée, n'hésite pas de la regarder en face—ensuite, poursuis sans regarder en arrière le chemin de ta propre vie.

EN REGARDANT LE TEXTE . . .

1. Sylvia dresse le bilan de sa longue enquête: quel côté l'emporte, le succès ou la déception?
2. Quel bénéfice peut retirer de ce récit la personne qui n'est pas adoptée?
3. Quel conseil est-ce que Sylvia partage avec la personne qui entreprend, elle aussi, la recherche de ses origines?

QUELQUES PROJETS . . .

1. Les renseignements que peuvent obtenir les personnes adoptives au sujet de leur adoption sont sujettes à de nombreuses lois. Ces lois varient d'un Etat à l'autre. Cherche à découvrir celles qui existent chez toi.
2. Dessine une des scènes décrites dans le récit de Sylvia.
3. Disons, pour l'instant, que toi aussi tu es adopté. Réfléchis un peu à ta situation. Connais-tu tes parents biologiques? Voudrais-tu les connaître? Quels sentiments t'animent en ce moment?



chapitre 6

51 PROJETS

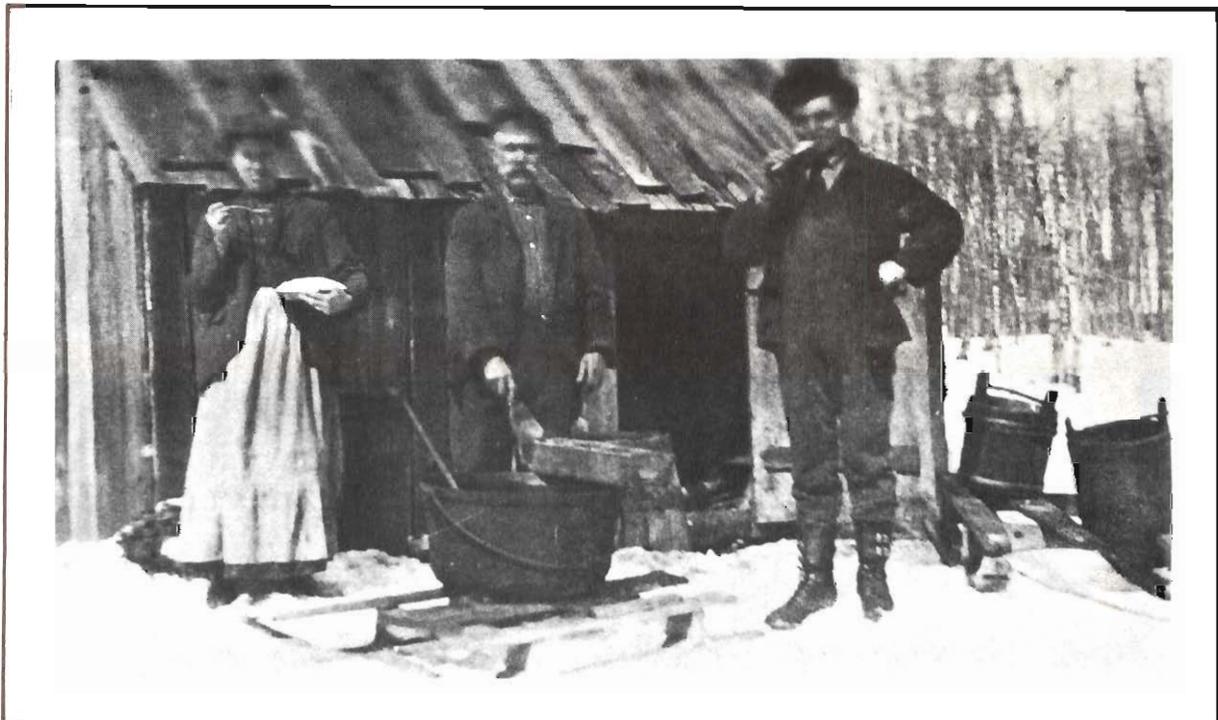
POUR LE JEUNE GENEALOGISTE

Est-ce qu'il y a des "projets généalogiques" que je pourrais entreprendre . . .

*seul/e ou en groupe?

*chez moi comme à l'école?

Les suggestions évoquent . . . d'autres idées . . .



*SCHEMA AUTOBIOGRAPHIQUE

La date aujourd'hui, c'est _____

Mon nom tel qu'il apparaît dans le registre des naissances: _____

Le nom qui m'est donné par mes amis (mon sobriquet): _____

J'ai _____ ans.

Mon père s'appelle _____

et ma mère s'appelle _____; son nom de file, c'est: _____

(J'ai _____ frère/s et _____ soeur/s. Ils/elles s'appellent _____.)

J'habite _____

Je demeure (par exemple avec mes parents, chez mes grands-parents . . .) _____

Je suis né/e le _____ à _____

Voici des détails que l'on m'a racontés au sujet de ma naissance (par exemple: mon poids, ma grandeur, des circonstances . . .) _____

Je note aussi les événements suivants de mon enfance (par exemple:)

J'ai été baptisé/e le _____ à _____

Mon parrain s'appelle _____ et ma marraine, _____

J'ai eu les maladies suivantes: _____

J'ai marché quand j'avais _____ mois. J'ai parlé à l'âge de _____

La première chose dont je me souviens, c'est _____

J'ai commencé l'école quand j'avais _____ ans. Je suis allé/e à l'école _____

qui se trouve _____ Maintenant je suis dans ma _____ année, à l'école _____

L'instituteur/-trice dont je garde les meilleurs souvenirs, c'est _____

J'aime . . . (par exemple la musique, la danse, le jogging, la lecture, la chasse, la cuisine . . .) _____

Je prends part aux activités suivantes . . . (Scoutes, 4-H, équipes sportives . . .) _____

Autres événements importants de ma vie . . . par exemple: première communion, confirmation, succès académiques,

concours gagnés, pièces dans lesquelles j'ai joué . . .) _____

51 PROJETS POUR LE JEUNE GENEALOGISTE

RECHERCHES PERSONNELLES DE
BASE

- * 1. *Rédige, en forme schématique, une liste des événements importants de ta propre vie. (Voir un exemple de schéma à gauche.)*
2. En ce moment, sans consulter qui que ce soit, *écris tous les noms et toutes les dates que tu connais dans ta famille: père, mère, frères, soeurs, grands-parents . . . dates de naissance, de mariage, de décès . . .*
3. *Reproduis le schéma généalogique (5 générations) à la page et inscris autant de noms, de dates et de lieux que tu connais. Continue ce travail en demandant des avis parmi ta parenté.*
4. *Interviews à faire: dresse d'abord une liste des cinq parents que tu voudrais interviewer; va ensuite visiter ces personnes, une à la fois, commençant par la plus vieille. Tu sais maintenant quel nom ou quelle date qu'il te faut: demande ces renseignements. Mais tu voudras aussi écouter les descriptions, les petites histoires, "comment ça se passait dans ce temps-là . . ." N'oublie pas ton magnétophone!*
5. *Poursuis tes recherches dans les archives de la ville et de l'état.*

6. *Fouille aussi dans les bibliothèques. (Voir la liste de livres suggérés dans le chapitre "Où chercher?")*
7. Tu es rendu au point où il te faut chercher ailleurs: *écris aux archives de la ville où, selon tes recherches, tel parent est né.*

AUTRES GENEALOGIES A TRACER

8. *Trace la généalogie de personnes bien connues dans l'histoire de notre pays: par exemple, dans la politique (Washington, Jefferson, la famille Adams, F.D.R. . .), chez les explorateurs qui ont laissé leur nom sur la carte des Etats-Unis (Marquette, Joliet, Champlain, Deluth . .), ou encore dans le monde industriel et commerçant (Revere/Rivoire, Bowdoin/Baudoin, DuPont . .)*
9. *Ou bien choisis de faire la généalogie d'un Franco-Américain/d'une Franco-Américaine bien connue dans ta région ou dans ta ville. Où trouver un tel nom? Il y a des indices un peu partout dans les villes franco-américaines: par exemple une institution (l'école Martel à Lewiston), un club (le Poste Jutras de la Légion Américaine à Manchester), un endroit (Cognac Square à Lowell), un écrivain (Jack Kérouac) . . .*

*L'idée pour chaque projet indiqué d'un astérisque est tirée du livret de Guy Dubay intitulé *Picking on the Family Tree* (publication du St. John Valley Bilingual Program, Madawaska, Maine, 1976).

* D'ACADIEN A AMERICAIN: L'EVOLUTION D'UNE FAMILLE
— LES VIOLETTE

par Guy Dubay

<i>les Violettes de père en fils</i>	<i>leurs épouses</i>	<i>dates et lieux de mariages</i>	<i>notes historiques</i>
LOUIS VIOLETTE né (?) mort (?)	Marie Ledoux	Ville Jésus Angoulême, France	Citoyen français. Huguenot.
CHARLES VIOLETTE né (?) mort 1758	Marie David	le 27 juin 1751 Louisbourg, Ile Royale, Acadie	Citoyen français, émigré en Acadie, Nouvelle-France. Ou- vrier ("couvreur").
FRANCOIS VIOLETTE né vers 1745 mort 1824 Ruisseau à Violette (traduit par la suite: <i>Violette Brook</i> , ville qui de- viendrait, après 1842, <i>Van Buren</i>)	M. Luce Thibodeau	le 6 mai 1770 Ecoupahq, N.-B.	Né citoyen français. Réfugié de guerre. Devenu citoyen bri- tannique. Tailleur de bois pour la marine anglaise pendant la Révolution américaine. Chassé du Kennebecassis, il fonde en 1791 le <i>Ruisseau à Violette</i> . Mort citoyen britannique dans le territoire disputé du Maine.
CHARLES VIOLETTE né 1775 Kennebecassis mort 1818 Ruisseau à Violette	Théotiste Tardif	le 1 février 1808 St-Basil, N.-B.	Né citoyen britannique. Mort citoyen britannique dans le ter- ritoire disputé du Maine.
AUGUSTIN VIOLETTE né 1811 St-Basil, N.-B. mort (?)	Nathalie Thibodeau	1 août 1843 St-Basil, N.-B.	Né citoyen britannique. De- venu citoyen américain en 1842 de par le traité qui décida la frontière canadienne-améri- caine. Fermier.
EXEAS VIOLETTE né 1858 Van Buren, Me.	Marie Cormier	le 14 avril 1890	Né citoyen américain franco- phone. Fermier qui a participé à la politique locale; il préconisa l'éducation publique. Père d'une nombreuse famille franco-amé- ricaine.
VITAL VIOLETTE né 1893 Van Buren, Me.	Estelle Bosse	le 9 juillet 1917 Ste-Agathe, Me.	Elevé sur une terre, devenu commerçant de viande très réussi. Politicien au niveau de l'état: élu représentant à la législature de l'état du Maine.
ELMER VIOLETTE né 1921 Van Buren, Me.	Marcella Bélanger	le 2 septembre 1946 Van Buren, Me.	Vétéran de la 2 ^e Guerre mondiale, avocat, représentant à la législature de l'état, juge municipal, sénateur de l'état, candidat pour le sénat des E.-U., juge de la cour supérieur.
DENIS VIOLETTE né 1947			Vétéran de la Guerre du Vietnam, directeur d'un projet fédéral dans l'état du Maine; avocat.

POUR CLASSER LES RENSEIGNEMENTS

10. A mesure que les recherches généalogiques prennent de l'avance, il faut un système pour inscrire tous ces renseignements de façon systématique. Voici une méthode, celle de Mme Lagassé. D'abord il va te falloir deux séries de cartes (soit 3 pouces par 5 pouces; soit 4 p. par 6 p.) et deux fichiers. Les mêmes renseignements s'inscrivent dans chaque série de cartes, la différence n'étant pas dans le contenu mais—comme à la bibliothèque—dans la façon de ranger les deux séries:

- l'une est en ordre alphabétique (par exemple, BOUCHER, Alcide, avant BOUCHER, Rita);
- l'autre suit les numéros 1 à 1023, selon les chiffres qu'on retrouve sur l'éventail (par exemple, no 2, mon père, avant no 4, mon grand-père paternel).

D'après ce système, on se sert pour chaque ancêtre d'une carte différente, et cela dans chacune des deux séries. En plus, si les renseignements débordent, on utilise une deuxième carte. L'avantage à isoler ainsi chaque personne est de pouvoir la retrouver rapidement par la suite.

11. *Les renseignements essentiels s'inscrivent sur l'éventail généalogique. L'éventail* (français ou anglais) peut s'obtenir pour \$3.00 chez une société généalogique. On voudra même en avoir deux:
- l'une sera "la copie de travail"—on y écrit, on efface, on barbouille; on la traîne partout avec soi en faisant des recherches;

—l'autre, c'est la copie finale, inscrite avec soin, celle qu'on voudra accrocher au mur du salon. Mme Lagassé ajoute qu'elle fait cette dernière rédaction avec deux stylos, bleu et rouge, pour distinguer entre les hommes et les femmes.

- * 12. *Prépare le schéma d'une seule lignée*: les noms, les dates et les lieux seront complétés par quelques notes historiques marquant l'évolution de la famille. (Voir la famille Violette à gauche.)
13. *Prépare un album de famille*: ce sera l'endroit d'apposer les photos et les divers documents trouvés au cours des recherches.

DE L'HISTOIRE A RACONTER

14. *Ecris ta propre biographie*. Où commencer? Mais, du début... Déjà le schéma que tu as pu préparer (voir le no 1) pourra beaucoup t'aider.
15. *Ecris l'histoire d'un ancêtre* dont la vie t'a particulièrement impressionné. (Voir, par exemple, le récit *Mon père*, à la page 46.)
16. *Fais de même pour toute une lignée d'ancêtres*. Sers-toi du schéma déjà préparé (no 12); retourne au texte *Dans le miroir du passé*, à la page 52, pour voir comment l'auteur s'y prend.
17. *Prépare la transcription des interviews* faites parmi les membres de ta famille. (Voir le no 4 ci-dessus.)

* LE GENEALOGISTE

146

par Normand Dubé

Monsieur Colette est vieux. Il vit seul. Chez nous, il est considéré comme un savant. Il est toujours propre. Tous les jours, il soigne sa moustache. Il porte ses lunettes bien sur le nez.

Surtout, il parle bien. Son langage est savant. Il choisit toujours le mot juste. Et, il parle beaucoup.

Je dis qu'il parle beaucoup . . . pas trop. Parce qu'il pense beaucoup aussi. Il lit et il réfléchit. Ensuite, il parle. Ça, c'est la marque d'un savant.

Monsieur Colette est pharmacien de profession. Durant ses moments libres, il fait de la généalogie. C'est pourquoi il lit et il réfléchit beaucoup. C'est un généalogiste.

Le soir, il fait des promenades. Souvent, il va de perron en perron pour parler avec les voisins. Ainsi, il connaît à près toutes les familles de la ville.

Un soir, j'ai appris combien savant est cet homme.

Il s'arrête dans la cour près de notre maison. Je suis seul. Papa et maman sont allés chez un oncle à la campagne.

Moi, je suis assis sous un gros chêne dans le fond de la cour. Il s'approche. Il me demande:

—Tes parents sont dans la maison?

—Non. Ils sont chez mon Oncle Hubert. Il baisse les yeux. Il se tourne comme s'il veut partir. Mais, il relève la tête et s'avance vers moi.

—Tu t'appelles Dennis, toi, me dit-il.

—Oui.

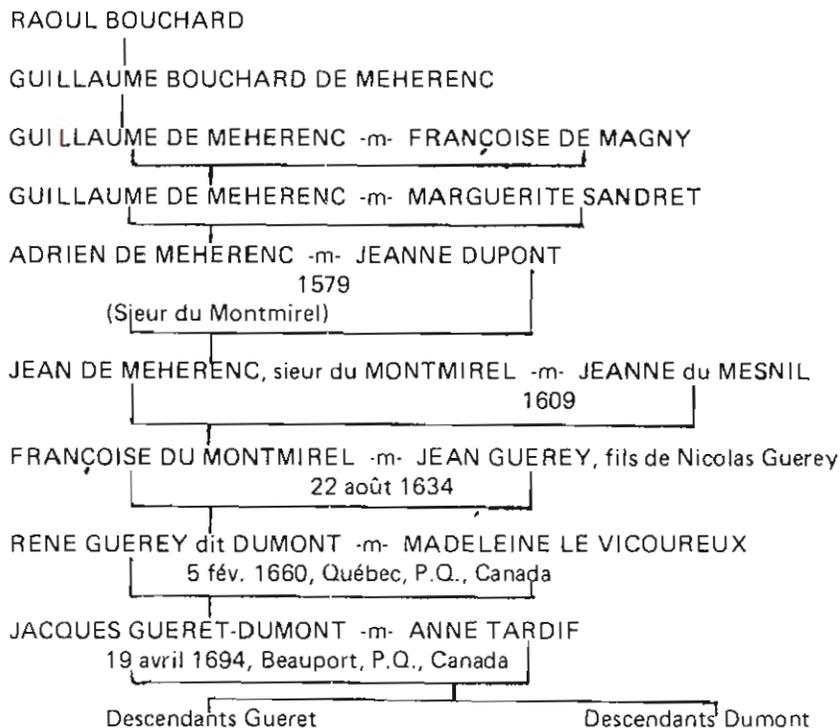
—Ton père est un vieil ami.

—Oui, je vous connais, M. Colette.

Il semble ne pas m'avoir entendu. Il continue à parler.

* L'EVOLUTION D'UN NOM:

de Bouchard à Gueret et Dumont



EN Y MELANT UN PEU D'IMAGINATION

- *18. Imagine un récit fictif qui sert de cadre à une histoire de famille. (Voir, par exemple, *Le généalogiste*, à gauche.)
19. *Essaie de recréer une scène*, un fait historique dont les détails demeurent incomplets. Il te faudra quatre éléments:
- Un fait historique tiré de ton histoire familiale. (Par exemple: je sais que mes bisaiëuls sont venus aux E.-U. entre 1899 et 1901, puisque ces dates apparaissent sur les certificats de naissance de deux enfants, mon grand-père, né au Québec et sa soeur, née par ici.)
 - Des faits historiques tirés de la "grande histoire." (Par exemple: j'apprends qu'à cette époque au Canada l'agriculteur avait de la misère à gagner sa vie, tandis qu'aux "Etats" les moulins étaient en quête d'ouvriers.)
 - Une question. (Par exemple: qu'est-ce qui les a décidés à partir?)
 - Et un peu d'imagination. (Par exemple: "La récolte avait été un désastre. C'était la veille de Noël 1899 et Joseph Boissonneau n'en pouvait plus, etc . . .")
20. *Passe de la méditation à la production*. Cette scène ou cette histoire que tu as imaginée, exprime-la de quelque façon. Fais-en le sujet d'une peinture, d'une sculpture, d'un poème, d'une pièce, d'un récit, d'un film . . .

21. *Trouve maintenant un débouché pour cette création*: une pièce, c'est fait pour être jouée; un film, pour être vu; un poème, pour être lu . . .

LE NOM

22. Les noms de famille ont d'ordinaire une signification quelconque. *Explique ce que le tien veut dire*; fais de même pour quatre autres noms tirés de ton *éventail*.
- *23. On sait aussi que les noms ont souvent évolué. *Cherche si le tien a changé*, tout en faisant remarquer la façon dont les changements se sont faits. (Voir le tableau des Bouchard devenus soit des Gueret, soit des Dumont, à gauche. Relire le chapitre qui porte sur le nom.)
24. *Statistiques à chercher dans l'annuaire de téléphones*:
- trouve les variantes de cinq noms français chez toi;
 - détermine quels sont les dix noms français les plus communs dans l'annuaire.
25. *Organise un débat* où seront discutés les deux côtés de la proposition suivante: "Les jeunes Franco-Américains devraient reprendre leur nom de famille tel qu'écrit et prononcé par leurs aïeux." (On voudra peut-être relire les opinions qui se trouvent dans le chapitre "Mon nom.")
26. *Toi et ton prénom*. En plus de son nom de famille, chacun de nous a d'ordinaire un, deux et même trois autres noms—prénom, nom(s) du milieu. Mais à quoi servent toutes ces appellations? Est-ce que les tiens

* LA METHODE CHINOISE

C'est de Guy Dubay que j'ai entendu l'explication suivante.

Il s'agit, dans la "méthode chinoise," d'un aide-mémoire pour se souvenir du prénom de ses ancêtres dans une seule lignée, d'ordinaire la lignée patronymique (celle du père).

On comprend l'avantage pratique de cette méthode en voyant deux personnes du même nom (par exemple Danny et Tim Dubay) qui essaient de trouver leur ancêtre commun. Chacun d'eux récite sa lignée, remontant jusqu'à ce qu'ils trouvent un nom identique. Et ainsi ils pourront conclure que leur parenté tient de cette personne.

Voilà ce qui est très bien—pourvu qu'on se souvienne comme ça d'une longue liste de prénoms. Danny, par exemple, connaît très bien le nom de son père; il se souvient probablement de son grand-père; mais déjà avec son arrière-grand-père, ça commence à être compliqué. Mais il lui reste encore huit générations avant d'arriver à Jean!

Alors ce que font les Chinois—et Danny Dubay aussi—c'est d'inventer une phrase, n'importe quelle phrase, peu importe si elle "fait du sens" ou non. Chaque mot de cette phrase représente un ancêtre dont le prénom commence avec la même lettre que lui. La phrase elle-même devient donc un aide-mémoire pour chaque génération successive qui la transmet intacte, tout en y ajoutant un dernier "mot." Le schéma suivant, dans lequel Guy décrit sa propre famille, aidera à comprendre:

<i>Juvenile</i>		Jean		<i>Juvenile</i>
<i>Mighty</i>		Mathurin		<i>Mighty</i>
<i>Most</i>		Mathurin		<i>Most</i>
<i>Automatically</i>		Augustin		<i>Automatically</i>
<i>Joyfully</i>		Jean		<i>Joyfully</i>
<i>Gravitate</i>		Germain		<i>Gravitate</i>
<i>And</i>		Abraham		<i>And</i>
<i>Justly</i>		Joseph		<i>Justly</i>
<i>Aspire</i>	Abraham		Edmond	<i>Evolve</i>
<i>Eternals</i>	Edward		Wilfred	<i>Will</i>
<i>Great</i>	Guy		John	<i>Judges</i>
<i>Do</i>	Danny		Tim	<i>Thirty</i>
<i>la phrase de Danny</i>			<i>la phrase de Tim</i>	

Ainsi, *Jean Dubay* devient *Juvenile*; *Mathurin* père, c'est *Mighty*; *Mathurin* fils est connu comme *Most*, et ainsi de suite. Et quand Danny et Tim Dubay, au bout de la ligne, veulent comparer leurs ancêtres pour trouver s'ils sont parents, chacun commence "sa" phrase:

Danny: *Do Great Eternals Aspire . . .*

Tim: *Thirty Judges Will Evolve . . .*

Et voilà qu'on tombe sur *Justly Gravitate Joyfully*, etc. Leurs conclusions: oui, nous sommes parents; parenté qui date de notre arrière-arrière-grand-père (trisaïeul) commun, *Joseph Dubay*.

Tu comprends? Alors, de combien d'ancêtres connais-tu le prénom afin de faire "ta" phrase? Prépare-en une en français, une autre en anglais.

ont une signification spéciale? Demande à tes parents pourquoi ils ont choisi pour toi tel(s) nom(s) plutôt que tel(s) autre(s).

27. *Les prénoms et ta famille.* Anciennement on avait coutume de donner plusieurs noms à l'enfant: vérifie dans ta propre famille cet énoncé général. Et en regardant de près les prénoms parmi les tiens, il se peut que tu remarques quelque chose d'intéressant. Parfois le même nom revient d'une génération à l'autre; tu en es peut-être l'héritier aujourd'hui. (Voir les remarques de Michel Beaumier à ce sujet.)
28. *Trouve cinq autres personnes* assez bien connues (vivantes ou défunt) ayant le même prénom que toi. Parle de ces personnes en classe.

GEOGRAPHIE

29. *Trace sur une carte les déplacements de ta famille:* à partir du voyage en Amérique aux migrations sur ce continent, aux Etats-Unis, dans l'état où vous vivez actuellement, à l'intérieur d'une même ville...
30. *La "tournée historique."* Il s'agit de visiter tel endroit important dans son histoire. John DuPont parle de ses "tournées" au Québec. La Société Généalogique Am.-Can. en a fait une en France. Très bien, et tu voudras peut-être, toi aussi, te rendre au loin un de ces jours. Mais les premières "tournées" pourront être beaucoup plus simples: va voir la maison où tu es né, celle où tes parents ont vécu, l'endroit où tes grands-parents ont été élevés... Ce ne sera peut-être qu'un voyage de quelques miles. Mais à mesure

que tes recherches généalogiques portent fruits, tu pourras songer aux voyages plus extensifs.

MULTICULTURALISME ET UTILISATION DE LA GENEALOGIE

- * 31. *Etudie la "façon chinoise" de faire sa généalogie.* Les Chinois, semble-t-il retirent deux avantages de ce système: d'abord, il donne à l'individu une méthode mnémotechnique (un aide-mémoire) pour se souvenir de sa lignée ancestrale; mais aussi il permet à deux personnes de comparer assez facilement leurs listes afin de déterminer si elles ont une souche commune. (Voir l'explication de la méthode ainsi que l'illustration de Guy Dubay à gauche.)
32. *Prépare la liste des diverses nationalités* qui apparaissent dans ton héritage généalogique. Ensuite si chacun apporte en classe le schéma qu'il a préparé, on pourra rédiger un tableau qui démontre l'apport culturel de tout le groupe.
33. *Cherche à découvrir l'importance de la généalogie chez les groupes suivants:*
- les Chinois
 - les Juifs (voir déjà dans l'Ancien Testament...)
 - l'église mormone
 - les Daughters of the American Revolution
34. *La morale et la généalogie.* Jusqu'ici on n'a discuté que les bons effets de la généalogie: intérêt historique, fierté culturelle, identité personnelle... Mais n'y aurait-il pas, comme dans tous les domaines humains, un côté moins lumineux—

* COMBIEN D'ETOILES?

Combien d'étoiles avait le drapeau américain quand :

1. tu es né ?
2. ton père est né ?
3. ta mère est née ?
4. ton grand-père est né ?
5. tes parents se sont mariés ?

Trace la forme qu'avait le drapeau au moment de chaque évènement ci-dessus

1-13	le	14	juin	1777	les treize colonies se transformaient en états;
14-15	le	1	mai	1795	Vermont, Kentucky
16-20	le	4	juillet	1818	Tennessee, Ohio, Louisiana, Indiana, Mississippi
21	le	4	juillet	1819	Illinois
22-23	le	4	juillet	1820	Alabama, Maine
24	le	4	juillet	1822	Missouri
25	le	4	juillet	1836	Arkansas
26	le	4	juillet	1837	Michigan
27	le	4	juillet	1845	Florida
28	le	4	juillet	1846	Texas
29	le	4	juillet	1847	Iowa
30	le	4	juillet	1848	Wisconsin
31	le	4	juillet	1851	California
32	le	4	juillet	1858	Minnesota
33	le	4	juillet	1859	Oregon
34	le	4	juillet	1861	Kansas
35	le	4	juillet	1863	West Virginia
36	le	4	juillet	1865	Nevada
37	le	4	juillet	1867	Nebraska
38	le	4	juillet	1876	Colorado
39-43	le	4	juillet	1890	North Dakota, South Dakota, Montana, Washington, Idaho
44	le	4	juillet	1891	Wyoming
45	le	4	juillet	1896	Utah
46	le	4	juillet	1908	Oklahoma
47-48	le	4	juillet	1912	New Mexico, Arizona
49	le	4	juillet	1959	Alaska
50	le	4	juillet	1960	Hawaii

néfaste même—de cette même entreprise. Pense, par exemple, à l'importance de la généalogie chez les Nazi et dans tous les cas de persécution ethniques... Fais quelques recherches et organise une discussion à ce sujet.

PARTAGER

35. *Dans tes voyages, cherche à contacter des personnes qui ont le même nom que toi.* On a lu comment Peter Bushey, se trouvant en Europe malgré lui pendant la première guerre mondiale, a profité de l'occasion pour essayer de découvrir de la parenté. C'est un trait typiquement franco-américain: on rencontre quelqu'un—surtout si la personne a un nom français—et tout de suite on se demande si l'on est parent. Il y a des découvertes assez surprenantes qui se font ainsi, mais surtout profitables sont les échanges elles-mêmes et souvent les amitiés qui en résultent.
36. *Les recherches de famille en ligne latérale.* On le sait bien maintenant, les recherches généalogiques se font d'ordinaire en ligne directe: enfants, parents, grands-parents, bisaïeux... Mais il est intéressant aussi—surtout dans les grandes familles où on peut perdre contact les uns des autres—de connaître les branches qu'on pourrait appeler latérales: oncles et tantes, cousins et cousines... Si tu entreprends ce projet, tu pourras préparer un petit schéma où chaque branche de la famille sera demandée d'inscrire les noms des parents et des enfants avec les dates de naissance, de mariage et de décès. Ce sera à toi de compiler les résultats.
37. Toutes ces recherches généalogiques que tu as entreprises dans ta famille, *as-tu songé à les partager?* Tu as certainement entre les mains de la matière à faire de beaux cadeaux de fêtes... Par exemple, une carte d'anniversaire qui reproduit l'arbre généalogique de la famille, ou une invitation à une fête de famille qui porte la vieille photo de la maison paternelle...
38. *Est-ce qu'il existe une organisation de famille qui porte ton nom?* Fais des enquêtes: si oui, deviens membre; si non, fonde ta propre société.

JEUX HISTORIQUES

- * 39. *Combien d'étoiles?* Afin de donner un peu de perspective à l'histoire de ta famille, juxtapose certains événements importants de cette histoire et un dessin du drapeau américain de la même époque. On se souvient que notre drapeau a changé chaque fois qu'un nouvel état est entré dans l'Union. (Voir le tableau de Guy Dubay à gauche.)
- * 40. *Les lignes chronologiques parallèles.* Prépare deux "lignes chronologiques":
 —sur l'autre, se placent les événements qui importent dans ta famille: naissances, migrations, décès... pays, du monde...);
 —sur l'autre, se place les événements qui importent dans ta famille: naissances, migrations, décès... (Voir l'ex. de la famille Dubay.)

LES SOCIÉTÉS GÉNÉALOGIQUES

41. *Deviens membre d'une société généalogique.*

42. *Participe maintenant aux activités de cette société*: réunions, voyages de recherches . . .
43. *Prends connaissance des revues généalogiques*. (Par exemple, *The Genealogist*, publié par la Soc. Am.-Can. du N.H.) Choisis de temps à autre un article dont tu feras un compte-rendu en classe.
44. *Prépare toi-même un article à publier dans une revue généalogique*. Le sujet de ton travail pourrait bien se trouver parmi ces "Projets."
45. Connaissant un peu le terrain, *viens en aide aux débutants* qui veulent, eux aussi, faire des recherches généalogiques.

LANGUE ET LINGUISTIQUE

46. *Prépare un grand schéma bilingue* (français et anglais) qui indique les diverses relations entre les membres d'une même famille, autant en ligne verticale qu'en ligne latérale.
47. Dans le no 22 la suggestion était de chercher l'origine de ton nom de famille. *Fais-en autant pour ton prénom*: de quelle langue est-il tiré? a-t-il une signification? Nicole Morin-Scribner disait dans sa lettre que son prénom lui déplaisait beaucoup quand elle était jeune: "C'était trop français!" Mais aujourd'hui elle ne voudrait pas l'échanger: "Nicole, c'est moi," dit-elle. Et toi, que penses-tu de ton prénom? Parmi certains peuples le nom d'une personne lui est accordé quand elle atteint son adolescence, au moment où ce nom peut mieux refléter la personnalité. Si tu avais à choisir, garderais-tu le nom qui te fut donné?

MATHEMATIQUES

48. Si sur "l'éventail" on trace ses ancêtres jusqu'à dix générations, *combien de noms* a-t-on trouvé quand toutes les espaces sont remplies? Mme Lagassé dit que la transcription de douze générations prendrait tout un mur: explique cette assertion. Et combien d'ancêtres y a-t-il dans douze générations? Etant donné que ça prend tellement de gens pour faire un individu (moi), on penserait que dans le passé il y avait beaucoup plus de personnes sur la planète. Est-ce juste? Mais alors les chances que nous soyons tous parents les uns des autres deviennent plus minces. Y a-t-il moyen d'établir les probabilités mathématiques d'une telle parenté?

LES RACINES

50. L'auteur de *Roots*, Alex Haley, est devenu le généalogiste le plus populaire de notre époque. On comprend donc qu'il soit partout demandé comme conférencier. La revue *Parent* a publié une interview avec M. Haley où l'écrivain a parlé non seulement de son fameux livre mais aussi des bienfaits que peuvent retirer de la généalogie parents et jeunes gens. Voici trois citations de cette interview. (*Parent*, "Kids in Search of Their Roots," Sept., 1977. Traduction J. O.) *Elles pourront te servir de matière à réflexion, à conférence et à discussion*:
- (a) "Les parents peuvent aider leurs enfants à faire face aux problèmes d'identité personnelle, si communs pendant l'adolescence, en leur fournissant à travers

(LE GENEALOGISTE, cont.)

—Oui, je connais tout son monde... Ton Oncle... Ta Tante... Ton grand-père Violette... J'ai tout connu ce monde-là.

Je ne sais pas quoi répondre.

—Tu es jeune, toi. Je suis vieux. J'ai bien connu des gens. Ça fait au moins deux cents ans que nous sommes dans cette ville-ci—les Acadiens. Ça fait...

Il me regarde.

—Je ne t'ennuie pas, le petit? (Il attend ma réponse. Je dis.)

—Non, Monsieur Colette. Puis, j'ajoute:

—J'ai beaucoup de temps.

Alors, il poursuit la conversation.

—Ça fait longtemps que les gens habitent cette ville. Après les Acadiens, il y en a plusieurs qui sont venus: des Anglais, des Irlandais, des Ecosais. Il faut dire que les Indiens étaient les premiers.

Jacques Cartier... Oui, il faut remonter à Jacques Cartier, peut-être.

Je l'écoute plus attentivement. Il semble m'avoir oublié. D'un geste il pointe vers le chêne où je suis assis. Il continue.

—Cet arbre-là est vieux. Plus vieux que moi. Plus vieux que ton père.

Il s'approche.

—En 1758, un de tes ancêtres, Charles Violette, est mort à Louisbourg en Nouvelle-Ecosse.

Je veux paraître savant. Alors, je dis:

—Papa m'a raconté que c'est François Violette qui est venu s'établir à Van Buren.

—Oui, le petit. En 1789, François, le fils de Charles, arrive à Van Buren.

—Vous l'avez connu?

Monsieur Collette se met à sourire.

—Non, le petit. Je suis vieux. Mais je ne suis pas si vieux que ça.

Dans mon embarras, j'aime mieux garder le silence.

—François a un fils, Charles. Il est nommé comme son grand-père. Il est le premier des Violette à naître sur le sol américain.

Pour la deuxième fois, il pointe vers le chêne où je suis assis. Puis, il dit:

—C'est un bel arbre, ce chêne-là.

—Oui, il est très vieux. C'est mon grand-père qui l'a planté lorsqu'il était jeune.

—Mais il y en avait un autre près de celui-ci. Le nom de Charles Violette était engravé dessus avec un couteau. Il l'avait écrit avant de mourir en 1818. Il y avait aussi le nom de son fils, Augustin.

—Vous l'avez vu, cet arbre?

—Non. C'est le grand-père de ton père, Exéas Violette qui me l'a dit. J'étais petit garçon. C'est lui qui avait taillé l'arbre.

—C'est dommage.

—Ah, les arbres vieillissent aussi. Il faut finir par les tailler. Et puis, ton grand-père, Vital, c'est lui qui a planté celui-ci. Regarde.

Monsieur Colette pointe du doigt l'écorce du gros chêne. Je m'approche.

—Ici.

—Quoi?

—Tu peux voir encore un peu où ton grand-père a écrit V V avec son couteau.

A ma grande surprise, je vois les lettres pour la première fois. J'écoute plus attentivement le vieil homme.

(Conclusion à la prochaine page.)

les années un sentiment de traditions familiales et de continuité."

(b) "La différence fondamentale entre les nobles et les paysans d'autrefois c'est que les nobles savaient qui ils étaient—et les paysans, non."

(c) "Quand on connaît soi-même ses origines, on n'a pas besoin de se faire prévaloir en rabaissant les autres."

51. C'est Nicole Morin-Scribner qui nous disait comment elle a beaucoup apprécié, elle aussi, la présen-

tation télévisée de *Roots*. Et cependant, se presse-t-elle d'ajouter, ça lui "brûle le derrière" de voir les Franco-Américains ignorer ou même nier la richesse de leur propre histoire, comme s'ils n'avaient pas de *racines*, eux autres. Cherche dans ta propre histoire, dans l'histoire de ta famille les éléments d'une épopée: courage (pionniers, coureurs de bois, défricheurs...), tragédie (le grand Dérangement acadien...), peines et misères (les moulins...), amour (romances, mariages, familles...) Voilà quelques projets... pour commencer. Tu en trouveras certainement d'autres toi-même!

(LE GENEALOGISTE, conclusion.)

—Oui, V V pour Vital Violette. Ton père n'a pas encore tracé son nom, lui. Ni toi.

—Je veux bien, si papa me le permet.

—Toi, tu es la septième génération de Français-Américains chez les Violette.

Je souris en disant:

—Je suis la dernière branche sur notre arbre généalogique.

Monsieur Colette est surpris.

—Tu es savant, mon petit. Continue à bien écouter et à bien réfléchir.

Ses paroles me piquent l'orgueil. Je suis convaincu que ce vieux pharmacien est un savant. Il connaît toute ma famille.

Il se tourne pour partir. Je le suis dans la cour. Il parle moins mais il dit:

—Le monde me dit que je suis vieux. Que je parle trop. Ils ont peut-être raison.

—Mais vous parlez bien, Monsieur Colette.

Il se lève la main pour me saluer en disant ses derniers mots.

—Un jour je ne parlerai plus. Comme le vieux chêne... on va venir me chercher.

Je fais quelques pas vers le gros chêne. Je vois une feuille de papier sur le gazon. Je me penche. Je ramasse le papier.

Il y a un arbre dessiné sur la feuille. Sur chaque branche il y a un nom. Ce sont les noms de mes ancêtres.

Je plie le papier. Je le mets dans ma poche de chemise. Puis, je vais m'asseoir sous le chêne.

Ce soir-là, j'ai appris combien savant est Monsieur Colette, notre pharmacien et notre généalogiste.

Writer ALEX HALEY wants to see more television programs about the roots of various ethnic groups in the United States and Michael Landon wants to see less violence.

Haley, author of *Roots*, told the 56th annual National Assn. of Broadcasters convention Monday that television should put on more programs about the roots of various ethnic groups in the United States.



En Bref

par MARCELLE MARTEL

102, rue Bridge
Tel. 669-1849
Manchester, N.H.

Adopted at age 5 —

18-year search finally ends

Paula Staynor was adopted at age 5. Last week, after 18 years and a search that lasted almost a lifetime, she received a letter from her natural mother.

"This is a very traumatic time for both of us," Mrs. Staynor said. "Just imagine how she must feel, a child she gave away years ago just pops into her life."

It will take some months, but Mrs. Staynor is confident she will meet her someday.

"Even if she had rejected me, I would have understood," she said. "My identity must bring up a lot of problems, and I understand why she wants to take things slow."

Mrs. Staynor and her husband, Roy, owners of the Southwest Indian Arts, plan to travel to her hometown, Pawland, Me., in the near future.

Marie, to meet the new relatives this July.

Search Begins at 18 Mrs. Staynor began her incredible search 18 years ago, at the age of 18.

In the beginning, she only wanted to know her heritage, origin and medical history.

"I wasn't interested in finding my natural mother," she said. "I only wanted to know my ancestry."

"It's hard for a person to realize what it's like not to know whether your roots are Dutch, German or French," she said.

"Also, it was embarrassing to go to a doctor and not be able to tell him of my family history," she said. "Some of my children have bronchial asthma and since neither my husband nor I have it, it could have been in my family and I didn't know it."

"I think it's an injustice to a human being to deny him the right to know his heritage," she said.

to a human being to deny him the right to know his heritage," she said.

First Success Her first step was writing to the adoption home where she spent three years of her life.

From the officials there, she obtained a letter written by her natural mother at the time she released the child into their custody.

"It was the only link to my mother I had until a few weeks ago," Mrs. Staynor said.

From there, she wrote to the hospitals in the town for her birth certificate.

By Sandy Shore Times Staff Writer

Sylvia Begins to Write Mrs. Staynor, or Sylvia Constance Jacqueline Marquette, then began writing for any kind of document which could shed some light on one of the two names on the certificate, her mother or her father.

Although her need to know anything of her past became stronger as the years went by, Mrs. Staynor kept her search to a few letters a year.

"I was raised by a family who forbade my checking into my background," she said. "I got to the point where I felt guilty about writing letters."

"When I married Roy, my adopted mother disowned me," she said. "Before she died, she

burned all papers and my existence. She felt good enough was angry. She married. They had no love. She said: 'Reflecting Staynor said not have any natural root known her heritage. I didn't know anyone three process,' she name I thought. I sleep that had someone's place. I just be. she said. someone's just how ad live in a my Mrs. St every resu to locate int (Continued)



LOOKING OVER an ancestral chart at a weekend meeting of the Central Committee of the Francophone Cultural Exchange Commissions of New England in Manchester are from left, Jean Pellerin of Manchester, president of the American and Canadian Genealogical Society of New Hampshire; Lyrace Fontaine of Vermont, chairman of the Vermont French Cultural Commission;

Robert B. Bisailon of Connecticut, commissioner of the American and Francophone Cultural Commission of Connecticut; John Dupont of Boston, an invited guest and Laurier Rousseau of Berlin, a member of the French, American and English Cultural Commission of New Hampshire.

(Staff Photo by Barbara Strauch)

La Société Généalogique Canado-Américaine

Communiqué: (Traduction)

— Le public est spécialement invité ("open house") aux bureaux de la Société Généalogique Canado-Américaine du New Hampshire, le 2 décembre 1978. La Société dont le siège social est à Manchester, N.H., aide les individus à travers tous les Etats-Unis et le Canada dans la recherche de leur héritage canadien.

Jean-L. Pellerin de Manchester, président de la Société, en annonçant la nouvelle, a expliqué que la bibliothèque de la Société sera ouverte au public de 2h. à 3:45 p.m. Cette bibliothèque contient plus d'un million d'extraits de mariages, naissances et décès nécessaires à la recherche des ancêtres canadiens.

Elle comprend aussi une grande fiche de l'histoire des familles déjà publiée, ainsi que plusieurs autres renseignements sur la généalogie. C'est la seule Société du genre aux Etats-Unis, et elle a été citée par plusieurs publications généalogiques importantes, comme source de renseignements majeure en Amérique du Nord.

La Bibliothèque est située au 172 Belmont, coin de la rue Silver, dans le sous-sol du presbytère de la paroisse St-Antoine, à Manchester. Elle dessert plus de 900 membres dans 45 états et dans toutes les provinces M. Pellerin invite

Cultural Session Held

Members of the Central Committee of the Francophone Cultural Exchange Commissions of New England held their bi-monthly meeting at the office building of the Association Canado-Américaine.

Delegates from the Commissions of Vermont, New Hampshire, Massachusetts, Connecticut and Rhode Island

Olivier from the National Materials Development Center for French and Portuguese at Bedford, Jean Pellerin, chairman of the N.H. American and Canadian Genealogical Society, Elphege Roy, assistant principal at Central High School in Manchester and Dr. Paul Chasse of Rhode Island College.

of the American Revolution have been asked to proclaim 1978 as the Franco-American Friendship Year, and also to observe July 11, 1978 as Franco-American Friendship Day.

Governor Meldrim Thomson, Jr. of New Hampshire has already declared both the year and day, in both languages, English and

bilingualism in Franco-American communities.

Considerable discussion also centered on legislation presently pending before the United States Congress relating to bilingualism.

Committee reports were given by Vermont chairman Lyrace Fontaine, Mass., commission chairman Donald Moisan of Lowell, sec-

For of the Commission sailon of the mission. reports were commissio-

Canadian Roots

Greater-Manchester group probes link to the past

The place where I was young is my dreamplace now. But it is only a speck of dirt on a long, long road. I can only look back...not go there again.

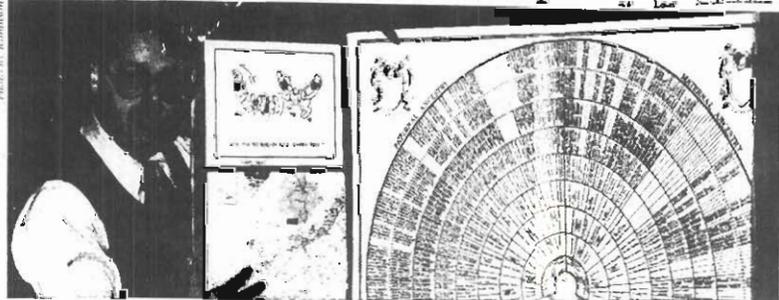
Lydia Chadler

By GARY BARANIK Special to the Independent

Some people may not want to visit the past, but many of us have curiosities about our heritage, origin and ancestries. We want to discover our family's background.



The Amer Genealogical S Hampshire was:ember of 1973. A Manchester-Bi American-Canadi Society of New



Les Franco-Américains...

Le retour aux sources

Page trois

LE TRAVAILLEUR

A la mémoire...

J.-Walter Letendre

Maître-généalogiste

Les Sociétés Généalogiques

1) Le Rév. Père Clarence J. d'Entremont, de Fairhaven, Mass., un expert dans les archives acadiennes, et M. Guy DuBay de Madawaska, Maine, seront les conférenciers à la réunion de la Société Généalogique Américaine-Canadienne, le samedi 7 mai à l'Édifice Perini du Collège St-Anselme. Cette réunion, ouverte au grand public, débutera par l'inscription à 9h. a.m., suivi d'un atelier de travail afin d'aider les personnes présentes dans leur recherche généalogique. Pour plus d'information, prière de communiquer avec Mme Lucille Lagassé, tél. 497-3464.

2) La Société Généalogique de Hillsboro tient sa réunion à la Bibliothèque de Nashua, ce soir à 7h.30. M. Robert B. Perreault présentera des diapositives et parlera des Franco-Américains de Manchester. Le public est cordialement invité.

chapitre 7

OU CHERCHER?

UN GUIDE AUX RESSOURCES GENEALOGIQUES



J'aimerais bien me lancer dans les recherches généalogiques, mais . . .

*je ne connais pas les livres dont on parle

*et il me manque les adresses pour écrire . . .

La carte routière vient en aide . . . au voyageur . . .

OU CHERCHER?

les sources de renseignements généalogiques

En ce moment le lecteur se dit peut-être: «C'est bien beau, tout ça, et j'aimerais moi aussi faire des recherches, découvrir quels étaient mes ancêtres et ainsi connaître mes racines, mais la tâche m'est tellement lourde! Je ne sais même pas où commencer...»

Eh bien, cher/-ère ami/-e, il ne faut pas avoir peur de se lancer: les sources de renseignements—livres, personnes, sociétés...—abondent. La liste suivante a été préparée pour t'aider. Elle est divisée en deux:

- I. d'abord les sources imprimées: les livres et les *Répertoires*;
- II. ensuite, puisque les recherches généalogiques demandent aussi, d'ordinaire, des contacts personnels, une liste d'individus et de sociétés avec les adresses nécessaires:
 - A. aux Etats-Unis
 - B. au Canada
 - C. et en France.

I. LES SOURCES IMPRIMEES

Hollier, Robert. *La France des Canadiens*.

Bon nombre de familles canadiennes et franco-américaines peuvent trouver ici l'endroit d'où leur ancêtre français est parti. Cartes géographiques.

Institut Drouin. *Dictionnaire national des Canadiens-Français (1608-1760)*.

Supplément au *Dictionnaire Tanguay* et aux divers *Répertoires*. Contient la liste de beaucoup de mariages civils contractés à l'époque qui ne se trouvent pas dans les archives ecclésiastiques.

Leboeuf, J. Arthur. *Complément au Dictionnaire généalogique Tanguay*.

Corrige et complémente l'oeuvre originale.

Olivier, Réginald. *Your Ancient Canadian Family Ties*.

Courtes biographies des Français qui se sont établis au Canada entre 1618 et 1700, par ordre alphabétique. Notes bibliographiques.

Répertoires des mariages.

Source du premier ordre. Les divers *Répertoires* publient les listes des mariages dans telles paroisses, telles villes, tels comtés ou telles régions. Ce travail a été fait pour plusieurs endroits au Canada et aux Etats-Unis.

Tanguay, Cyprien. *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*.

La « bible » de la généalogie canadienne-française. Renseignements assez complets et exacts pour la période 1607-1800. Voir le *Complément* de Leboeuf.

II. LES SOURCES PERSONNELLES ET LEURS ADRESSES

à noter:

- (a) La longue liste suivante n'est pas faite pour épeurer le lecteur: on s'en servira à besoin comme d'un annuaire.
- (b) Elle ne prétend pas être exhaustive: mais c'est un bon point de départ.
- (c) Sauf pour la section France, cette liste est presque exclusivement le travail de la Société Généalogique Américaine-Canadienne. Ce groupe demande qu'on signale s'il y a lieu de corriger ou d'ajouter en écrivant: C.P. 668, Manchester, N.H. 03105.
- (d) L'astérisque (*) indique une personne ou une société qui publie ou qui vend des livres généalogiques: en chaque cas on pourra demander des renseignements supplémentaires.

A. ETATS - UNIS

1. EN GENERAL

Genealogical Department
Library of Congress Annex
Washington, DC 20540

National Genealogical Society
1921 Sunderland Place
Washington, DC 20036

2. PAR ETATS

Connecticut

Connecticut Genealogical Society
P.O. Box 435
Glastonbury, CT 06033

New England Library Board
231 Capital Avenue
Hartford, CT 06115

*Robert P. Bisailon
133 Willow Street
Waterbury, CT 06710

Federation of Genealogical Societies
P.O. Box 435
West Hartford, CT 06107

Florida

*Leonard H. Smith, Jr.
1660 Harmony Drive
Clearwater, FL 33516

Kentucky

*Acadian Genealogical Exchange
863 Wayman Branch Road
Covington, KY 41011

Louisiana

*Department of Archives
Diocese of Baton Rouge
P.O. Box 2028
Baton Rouge, LA 70821

*Nora Lee Pollard
3453 Winnebago Street
Baton Rouge, LA 70805

*Rev. Donald J. Hebert
P.O. Box A
Cecilia, LA 70521

*Albert J. Robichaux, Jr.
532 Manhattan Boulevard
Harvey, LA 70058

*Charles E. Nolan
Box 73354
Metairie, LA 70033

*Milton P. Rieder, Jr.
1157 Poinsetta Drive
Metairie, LA 70005

*Bicentennial Archival Project
Archdiocese of New Orleans
7887 Walmsley Avenue
New Orleans, LA 70125

*Winston DeVille
c/o Polyanthos
P.O. Box 51359
New Orleans, LA 70151

Mrs. Alice Forsyth
Archivist, St. Louis Cathedral
614 Pere Antoine Alley
New Orleans, LA 70116

*Rt. Rev. George A. Bodin
Attakapas Historical Society
St. Martinville, LA 70582

Maine

*Rev. Youville Labonte
267 Minot Avenue
Auburn, ME 04210

Maine State Archives
Cultural Building
Augusta, ME 04330

Maine State Library
Cultural Building
Augusta, ME 04330

Bangor Public Library
145 Harbour Street
Bangor, ME 04401

Maine Society of Genealogists
P.O. Box 221
Farmington, ME 04938

*Rev. Leo E. Begin
27 Bartlett Street
Lewiston, ME 04240

Centre d'Héritage Franco-Américain
P.O. Box 1251
Lewiston, ME 04240

Maine Historical Society
485 Congress Street
Portland, ME 04111

Massachusetts

Massachusetts Society of Genealogists
Box 215
Ashland, MA 01721

Massachusetts Historical Society
1154 Boylston Street
Boston, MA 02215

New England Genealogical &
Historical Society
101 Newbury Street
Boston, MA 02116

*Joseph R. Simonneau
1422 Commonwealth Avenue
Brighton, MA 02135

New England Branch of the Société
Historique Acadienne
c/o Rev. Clarence J. d'Entremont
71 Center Street
Fairhaven, MA 02719

Essex Institute
132 Essex Street
Salem, MA 01970

Western Mass. Genealogical Society
P.O. Box 206, Forest Park Station
Springfield, MA 01109

Michigan

The Detroit Society for Genealogical
Research c/o Detroit Public Library
Detroit, MI 48202

Minnesota

Minnesota Genealogical Society
French Canadian Section
c/o E. J. Courteau
201 Liberty Place
So. St. Paul, MN 55075

Nebraska

Journal of Genealogy
Box 31097
Omaha, NE 68131

New Hampshire

New Hampshire Historical Society
30 Park Street
Concord, NH 03301

New Hampshire State Library
20 Park Street
Concord, NH 03301

* Marceau's Canadian Ancestry Service
313 Bridge Street
Manchester, NH 03104

New Hampshire Society of Genealogists
Box 633
Exeter, N.H. 03833

* American-Canadian
Genealogical Society
Box 668
Manchester, N.H. 03105

Association Canado-Américaine
52 Concord Street
Manchester, NH 03101

* Roger Lacerte
La Librairie Populaire
18 Orange Street
Manchester, NH 03104

Manchester Public Library
405 Pine Street
Manchester, NH 03103

* Robert & Real Boivin
215 Calef Road
Manchester, NH 03103

* Rev. Fernand Croteau
172 Belmont Street
Manchester, NH 03103

* Mrs. Pauline Giroux Methot
382 Coolidge Avenue
Manchester, NH 03102

New York

New York State Library
Albany, NY 12224

Pennsylvania

* Albert H. Ledoux
411 Waupelani Drive, D-220
State College, PA 16801

Rhode Island

American-French Genealogical Society
P.O. Box 2113
Pawtucket, RI 02861

* Robert J. Quintin
Box 2113
Pawtucket, RI 02861

L'Union St-Jean Baptiste
1 Social Street
Woonsocket, RI 02895

Utah

*Genealogical Society of the Church
of Jesus Christ of Latter Day Saints
50 East North Temple Street
Salt Lake City, UT 84105

Institute of Family Research
57 West South Temple Street
Salt Lake City, UT 84110

Vermont

Vermont Society of Genealogists
c/o Mrs. A. G. Nichols
46 Chestnut Street
Brattleboro, VT 05301

Wisconsin

* Lost in Canada
1020 Central Avenue
Sparta, WI 54656

B. CANADA

1. EN GENERAL

Public Archives of Canada
395 Wellington Street
Ottawa, ON K1A-0N3

Canadian Historical Association
National Capital Commission
P.O. Box 81
Ottawa, ON K1A-0N3

2. RESSOURCES ACADIENNES

* Société Historique Acadienne
C.P. 2363, Succursale «A»
Moncton, NB E1A-3E9

La Société Historique
Nicolas Denis
Site 19 C.P. 6
Bertrand, NB E0B-1J0

Louisbourg Archives
Fortress of Louisbourg
Louisbourg, NS B0A-1M0

*Centre d'Etudes Acadiennes
Université de Moncton
Moncton, NB E1A-3E9

Centre Acadien
Collège Ste-Anne
Church Point, NS B0W-1M0

Musée Acadien de Miscouche
Box 28
Miscouche, PE C0B-1T0

3. PROVINCES ET TERRITOIRES

Alberta

Alberta Genealogical Society
Box 3151 Station A
Edmonton, AB T5J-2G7

Provincial Archives
12845 102nd Avenue
Edmonton, AB T5N-0M6

Alberta Historical Society
c/o H. A. Dempsey
95 Holmwood Avenue
Calgary, AB

No. American Genealogical Society
507 30th Avenue, S.W.
Calgary, AB

Director of Vital Statistics
10401 100th Avenue
Edmonton, AB T5J-0A6

Colombie Britannique

British Columbia Genealogical Society
Box 94371
Richmond, BC V6Y-2A8

Division of Vital Statistics
Ministry of Health
Victoria, BC V8V-1X4

Provincial Archives
655 Belleville Street
Victoria, BC V8V-1X4

British Columbia Historical Association
3450 W. 20th Avenue
Vancouver, BC

Manitoba

Manitoba Genealogical Society
P.O. Box 2066
Winnipeg, MB R3C-3R4

Provincial Archives
200 Vaughan Street
Winnipeg, MB R3C-0P8

Société Historique de St-Boniface
C.P. 125
St-Boniface, MB R2H-3BA

Historical & Scientific Society
of Manitoba
M 211-190 Rupert Avenue
Winnipeg, MB R3B-0N2

Office of Vital Statistics
104 Norquay Building
401 York Avenue
Winnipeg, MB R3C-0V8

*Wheatfield Press
Box 205
St. James Postal Station
Winnipeg, MB R3J-3R4

Ile-Du-Prince-Edouard

P.E.I. Genealogical Society
c/o Heritage Foundation
Charlottetown, PE

Division of Vital Statistics
Dept. of Public Health
P.O. Box 3000
Charlottetown, PE

Public Archives
P.O. Box 1000
Charlottetown, PE C1N-7M4

P.E.I. Libraries
University Avenue, R.R. 7
Charlottetown, PE

Nouveau-Brunswick

Provincial Archives
P.O. Box 1000
Frederickton, NB E3B-5H1

New Brunswick Historical Society
Historical Museum
St. John, NB

Registrar General
Vital Statistics
P.O. Box 6000
Frederickton, NB E3B-5H1

Nouvelle-Ecosse

Genealogical Committee
Nova Scotia Historical Society
Box 865
Middleton, NS B0S-1P0

Deputy Registrar General
Dept. of Public Health
Box 157
Halifax, NS B3J-2M9

Public Archives
Coburg Road
Halifax, NS B3H-1Z9

Beaton Institute of Cape Breton
Box 760
Sydney, NS B1P-6J1

Ontario

Ontario Genealogical Society
Box 166, Station Q
Toronto, ON M4T-2L7

Centre de Généalogie SC
240, avenue Daly
Ottawa, ON K1N-6G2

Provincial Archives
77 Grenville Street, Queens Park
Toronto, ON M7A-1T5

Société Canadienne de Généalogie
Ottawa-Hull
Secretariat 119 Rue Charlotte
Ottawa, ON K1N-6G2

Ontario Historical Society
1466 Bathurst Street
Toronto, ON M5R-3J3

Registrar General
MacDonald Block
Parliament Building
Toronto, ON M5R-3J3

Québec

*Société Généalogique
Canadienne-Française
C.P. 335, Station Place d'Armes
Montréal, PQ H2Y-3H1

*Société Généalogique
des Cantons de L'Est, C.P. 635
Sherbrooke, PQ J1J-2W7

Société Historique et Généalogique
de la Rivière-du-Loup
55, rue de Rocher
Rivière-du-Loup, PQ G5R-3Y7

*Société Historique du Saguenay
C.P. 456
Chicoutimi, PQ G7H-5B8

- *Centre de Recherches Généalogiques
French-Canadian & Acadian
Genealogical Review
C.P. 845, Haute Ville
Québec, PQ G14-4S7
- *Archives Nationales du Québec
Edifice du Musée
Parc des Champs de la Bataille
Québec, PQ G1A-1A3
- Section de Généalogie
1180, rue Berthelot
Québec, PQ G1R-3G2
- Société Historique de la Côte du Sud
C.P. 684, La Pocatière
Kamouraska, PQ G0L-1M0
- *Société Historique de Montréal
Sec. 4420, rue St-Denis
Montréal, PQ H2Y-1C6
- Société Historique de Longueuil
C.P. 175, Succursale «A»
Longueuil, PQ J4K-4Y7
- Fédération des Sociétés
d'Histoire du Québec
Sec. 540, rue Salaberry est, R.R. 1
Chateaugay, PQ J6J-4Z2
- *Société de Généalogie de Québec
C.P. 2234
Québec 2è, PQ G1K-7N8
- *Société de Généalogie
de Mauricie/Bois Francs
3155, rue Chambois
Trois Rivières, PQ G8Y-3M7
- *The Québec Family History Society
Box 1026
Point Claire, PQ H9S-4H9
- * Société Historique du Québec
Séminaire du Québec
C.P. 460
Québec, PQ G1R-4R7
- Fédération Québécoise
du Loisir Scientifique
1415 est, Jarry
Montréal, PQ H2E-2Z7
- Société Historique des
Cantons de L'Est
C.P. 1141
Sherbrooke, PQ J1J-2W7
- Société Historique de la Côte Nord
Centre Culturel
Baie Comeau, PQ G4Z-1K5
- Société Historique de Matane
C.P. 308
Matane, PQ G4W-3A2
- Société Historique de la Gaspésie
C.P. 380
Gaspé, PQ G0C-1R0
- Société Historique des Iles Percées
111, rue Gilles Boivin
Boucherville, PQ J4B-2Z7
- Société Historique de l'Ouest du Québec
Musée de l'Outaouais
C.P. 7
Hull, PQ J8X-3Y9
- Société d'Histoire de Bas St-Laurent
300, rue des Ursulines
Rimouski, PQ G5L-7C7
- Association des Archivistes du Québec
C.P. 159, Haute Ville
Québec, PQ G1R-4P3

Etats Civils (Vital Statistics)
 Directeur Général des Greffes
 Département de Justice
 225 est, Grande Allée
 Québec, PQ G1A-1A3

* Benoit Pontbriand
 2390, Marie Victorin
 Sillery, PQ G1T-1K1

* Editions Elysée
 C.P. 188
 Station Côte St-Luc
 Québec, PQ H4V-2Y4

* Armand Proulx
 C.P. 636
 LaPocatière
 Kamouraska, PQ

* Association de Familles Gingras
 39 ouest, St-Cyrille, App. no 5
 Québec, PQ G1R-2A3

* Institut Généalogique Drouin
 4184, rue St-Denis
 Montréal, PQ

* Cécile Ouellette
 C.P. 70, Petit Cap
 Gaspé, PQ G0E-1X0

Editions Lenéac
 371 ouest, avenue Laurier
 Montréal, PQ 152

Association des Professeurs
 d'Histoire du Québec
 C.P. 789
 Québec, PQ G1R-4S7

L'Institut d'Histoire
 de l'Amérique Française
 261, ave. Bloomfield, Outremont
 Montréal, PQ 153

(Record Searches)
 Registrar General, Population Register
 Department of Social Affairs
 Parliament Building
 Québec, PQ

* Dominique Compagna
 Pavillion André Coindre
 Cap Rouge, PQ G0A-1K0

* Editions Bergeron
 9247, 24è avenue
 Montréal, PQ H1Z-4A2

* Fr. Victorin Paré
 Mont Champagnat
 7142, avenue Royale
 Château Richer, PQ G0A-1NC

* Editions Lambert
 90, rue Rioux
 Sherbrooke, PQ J1J-2W7

* Hélène Chenard
 136, rue Paul
 Bic, Rimouski, PQ

* Napoleon Goulet
 rue Principale, St-Gervais
 Comté Bellechasse
 Québec, PQ G0R-3C0

Saskatchewan

Saskatchewan Genealogical Society
 Box 1894
 Regina, SK S4P-0A0

Division of Vital Statistics
 3211 Albert Street
 Regina, SK S4S-0B6

Saskatchewan Archives Board
Library Building
Regina, SK S4S-0A2

Saskatchewan History & Folklore Society
28-2240 Robinson Street
Regina, SK S4H-2L2

Terre-Neuve

Provincial Archives
Colonial Building
Military Road
St. John, NF A1C-5E2

Registrar Vital Statistics Division
Department of Public Health
Confederation Building
St. John, NF A1C-5T7

Territoire Du Yukon

Registrar Vital Statistics
Government of the Yukon
Whitehorse, YT

Territoires Du Nord Ouest

Registrar General
Vital Statistics
Government of the Northwest Territories
Yellow Knife, NT

C. FRANCE

1. SOCIETES GENEALOGIQUES

Cercle Généalogique d'Alsace
Archives du Bas-Rhin
5, rue Fishart
Strasbourg

Cercle Généalogique de Normandie
Archives de la Manche, B.P. 110
St-Lo

Cercle Généalogique de la Touraine
23, rue de la Chevalerie
Tours

Centre d'Entraide Généalogique
Les Frenes 52
55, Boulevard de Charonne
75011 Paris

Le Vieux Fécamp
M. Jean Lemaître, President
rue du Petit Moulin
76400 Fécamp

Le Pays de Caux
La Grande Ferme Manneville
76290 Montvilliers

Société Libre d'Emulation
de la Seine Maritime
Hotel des Sociétés Savantes
7600 Rouen

International Genealogical Club
c/o Baron Jean de Micell
61, rue Amsterdam
Paris 8^e

Les Vieux Noms De France
12, rue Caumartin
Paris 9^e

Centre Généalogique de L'Ouest
2, Impasse Copernic
Nantes

Centre Généalogique du Sud-Ouest
2, rue Ducau
Bordeaux

Associations Généalogiques et
Archéologiques de L'Anjou
34, rue du Petit-Thouars
Angers

Les Amys du Vieux Dieppe
M. Roger Barre, Secrétaire
rue du Petit Moulin
76200 Dieppe

Le Vieux Eu
boulevard Victor Hugo
76260 Eu

Le Vieux Havre
Hôtel des Sociétés Savantes
56, rue Anatole France
76600 Le Havre

Groupement Généalogique
de la Région Du Nord
271, rue Grand
59100 Roubaix

Associations Des Amis Du Perche
Maison Des Comtés Du Perche
8, rue Du Portail St-Denis
Mortague au Perche

2. ARCHIVES DEPARTEMENTALES

Ain
Préfecture
01000 Bourg

Aisne
Préfecture
02000 Laon

Allier
Bellevue
03400 Yseure

Alpse De Haute-Provence
rue des Archives
04000 Digne

Alpes (Hautes)
route de Rambaud
05000 Gap

Alpes-Maritimes
avenue Edith-Cavell
06000 Nice

Ardèche
rue de la Recluse
07000 Privas

Ardennes
B.P. 10
08000 Charleville-Mézières

Arlège
avenue du Général-de-Gaulle
09000 Foix

Aube
21, rue Etienne Pédrion
10000 Troyes

Aude
48, rue Bringer
11000 Carcassonne

Aveyròn
11, rue Oustry
12000 Rodez

Bouches-du-Rhone
Préfecture
13000 Marseille

Calvados
route de Lion-sur-Mer
14000 Caen

Cantal
rue du 139^e Régiment-d'Infanterie
15000 Aurillac

Charente
24, avenue Gambetta
16000 Angoulême

Charente-Maritime
Préfecture
17000 La Rochelle

Cher
9, rue Fernault
18000 Bourges

Corrèze
rue Souham
19000 Tulle

Corse du Sud
Les Salines
20000 Ajaccio

Haute-Corse
Préfecture de la Haute Corse
20298 Bastia

Côte d'Or
rue Jeannin
21000 Dijon

Côtes-du-Nord
8, rue du Parc
22000 St-Brieuc

Creuse
4, rue des Pommes
23000 Guéret

Dordogne
2, Place Hoche
24000 Périgueux

Doubs
Préfecture
25000 Besançon

Drôme
2, rue André-Lacroix
26000 Valence

Eure
rue Verdun
27000 Evreux

Eure-et-Loir
9, rue Cardinal-Pie
28000 Chartres

Finistère
4, rue du Palais
29000 Quimper

Gard
20, rue des Chassaintes
30000 Nîmes

Garonne (Haute)
11, boulevard Griffoul-Dorval
31000 Toulouse

Gers
6, rue Edgar-Quinet, B.P. 6
32000 Auch

Gironde
13, rue d'Aviau
33000 Bordeaux

Hérault
40, rue Proud'hon
34000 Montpellier

Ille-et-Vilaine
20, avenue Jules-Ferry
35000 Rennes

Indre
32, rue Vieille Prison
36000 Châteauroux

Indre-et-Loire
6, rue des Ursulines
37000 Tours

Isère
boulevard des Adieux
38000 Grenoble

Jura
Préfecture
39000 Lons-le-Saunier

Landes
26, rue Victor-Hugo
40000 Mont-de-Marsan

Loires
164, c. Fauriel
42000 St-Etienne

Loire (Haute)
B.P. 113
43000 Le Puy

Loire-Atlantique
8, rue Bouillé
44000 Nantes

Loir-et-Cher
rue Louis Bodin
41000 Blois

Loiret
9, rue Minimes
45000 Orléans

Lot
14, rue des Cadourques
46000 Cahors

Lot-et-Garonne
14, Place de Verdun
47000 Agen

Lozère
7, Place Urbain-V
48000 Mende

Maine-et-Loire
64, rue Saint-Aubin
49000 Angers

Manche
B.P. 110
50000 St-Lô

Marne
1, rue Just-Berland
51000 Châlon-sur-Marne

Marne (Haute)
B.P. 167
52000 Chaumont

Mayenne
rue Ernest-Laurain
53000 Laval

Meurthe-et-Moselle
1, rue de la Monaie
54000 Nancy

Meuse
44, rue du Petit Bourg
55000 Bar-le-Duc

Morbihan
12, avenue St-Symphorien, B.P. 51
56000 Vannes

Moselle
Préfecture
57000 Metz

Nièvre
1, rue Charles-Roy
58000 Nevers

Nord
22, rue Saint-Bernard
59000 Lille

Oise
Préfecture
60000 Beauvais

Orne
6 à 10, avenue Basingstoke
61000 Alençon

Pas-de-Calais
14, place de la Préfecture
62000 Arras

Puy-de-Dôme
Préfecture
63000 Clermont-Ferrand

Pyrénées-Atlantiques
Palais du Parlement, boulevard Tourasse
64000 Pau

Pyrénées (Hautes)
rue des Ursulines
65000 Tarbes

Pyrénées-Orientales
rue du Bastion-St-Dominique, B.P. 948
66000 Perpignan

Rhin (Bas)
5-9, rue Fischart
67000 Strasbourg

Rhin (Haut)
Cité Administrative Léon-Maher
3, rue Fleischhauer
68000 Colmar

Rhône
2, Chemin Montauban
69000 Lyon

Saône (Haute)
rue Mirodoux-St-Fargeux
70000 Vésoul

Saône-et-Loire
Préfecture
71000 Mâcon

Sarthe
rue des Résistants-Internés
72000 Le Mans

Savoie
Préfecture
73000 Chambéry

Savoie (Haute)
12, rue du 30^e R.I.
74000 Annecy

Paris
30, Quai Henri IV
75004 Paris

Seine-Maritime
Préfecture, c. Clémenceau
76100 Rouen

Seine-et-Marne
Préfecture
77000 Melun

Sèvres (Deux)
26, rue la Blanderie
79000 Niort

Somme
88 bis, rue Gauthier-de-Rumilly
80000 Amiens

Tarn, Cité Administrative
avenue du Général Giraud
81000 Albi

Tarn-et-Garonne
5 bis, cours Foucauld
82000 Mantauban

Var
1, boulevard Foch
83000 Draguignan

Vaucluse
Palais des Papes
84000 Avignon

Vendée
Préfecture
85000 La Roche-sur-Yon

Vienne
14, rue Edouard-Grimaud
86000 Poitiers

Vienne (Haute)
Square Alfred-Leroux
87000 Limoges

Vosges
4, rue de la Préfecture
88000 Epinal

Yonne
37, rue St. Germain
89000 Auxerre

Territoire-de-Belfort
Préfecture
90000 Belfort

Yvelines, Grandes Ecuries
avenue de Paris
78000 Versailles

Essone
7, rue Lafayette
91100 Corbeil

Hauts-de-Seine
99, route de l'Empereur
92500 Rueil-Malmaison

Seine-St-Denis
avenue Paul Vaillant Couturier
93000 Bobigny

Val-de-Marne
rue des Archives
94000 Créteil

Val-d'Oise
Centre Administratif, Batiment D
95300 Pontoise

3. DEPARTEMENTS D'OUTRE-MER

Martinique, Préfecture
B.P. 649
97200 Fort-de-France

La Réunion, Le Chandron
B.P. 289
97400 Saint-Denis

Guadeloupe, Préfecture
B.P. 74
97100 Basse-Terre

EPILOGUE

La fable des branches et des racines

Une querelle s'éleva un jour entre les branches et les racines d'un joli sapin. On se disputait à savoir quelle partie était la plus importante. Les branches en réalité proféraient des paroles très méprisantes envers leurs soeurs. Elles parlaient ainsi:

une querelle

— Notre couleur bleu vert est l'admiration de tous les passants. Chacun s'arrête pour nous féliciter, et nous le récompensons avec le concert des centaines d'oiseaux cachés dans notre sein. L'été, nous offrons contre le soleil un tendre abri, et l'hiver nous réjouissons de notre verdure les coeurs apesantis par le froid et la nudité des arbres à feuilles. En somme, pauvres racines, vous êtes placées sous nous, et cela démontre bien votre position inférieure dans la vie.

Même si les racines ne s'élevaient pas fièrement en cime vers le ciel bleu, elles se savaient importantes au bien-être de tout l'arbre. Elles répondaient alors aussi bravement que possible:

— Notre couleur est brune et nos compagnons sont les vers de terre. Mais si vous vous baignez là-haut dans les rayons du soleil, c'est nous qui buvons pour vous l'eau et les minéraux qu'il vous faut pour vivre. Un jour vous comprendrez, hautaines branches, notre importance dans cette vie.

Est-ce que dans ces dernières paroles les racines laissaient glisser un soupçon d'incertitude? Savaient-elles que l'avenir de l'arbre entier étaient extrêmement précaire?

un avenir précaire

Après tout, même si elles ne voyaient jamais le jour, les racines s'étaient aperçues depuis longtemps qu'elles ne poussaient pas facilement. Après les premières joyeuses années quand elles s'étaient étirées sans peine dans la terre fertile, soudain rien ne bougeait—ou presque pas. Et avec le passage des saisons, les racines avaient dû admettre leur état rabougri.

Heureusement, se disaient-elles, nous sommes sous terre. Ainsi les branches ne voient rien. Elles se moquent de nous sans vraiment nous connaître, qu'en serait-il si la réalité leur était connue?

La réalité, ou plutôt la cause de cet état déplorable, les racines elles-mêmes l'ignoraient. L'arbre avait été planté près d'une jolie maison à deux étages, de l'autre côté d'un chemin en ciment qui le séparait de la demeure. D'abord donc il vivait à la lisière d'une belle cour, roi d'un jardin bien articulé par ses propriétaires.

le goudron

Mais quelques années plus tard, l'on avait tout vendu, maison et jardin ensemble, à des gens d'affaires. Ceux-ci pouvaient bien s'accommoder à la demeure privée, mais à l'extérieur il fallait trouver un lieu de stationnement pour les voitures des clients. Et c'est ainsi que l'herbe de la cour à côté avait cédé à plusieurs couches de goudron, et le sapin s'était trouvé isolé sur un oasis minuscule dans un désert chimique.

La nouvelle situation n'aurait même pas été remarquée par les branches si ce n'eût été pour le plus grand nombre de personnes qui passaient dans leur ombre, s'arrêtant même au milieu de leurs besognes importantes pour admirer la couleur et les proportions du sapin touffu, et pour écouter.

Mais pour les racines, le goudron, le ciment et l'écrasement des voitures eurent des effets désastreux. D'une part l'eau de pluie qui avait coutume de pénétrer la terre pour étancher la soif exigeante de l'arbre s'écoulait maintenant avec hâte par-dessus l'asphalte jusqu'à la rue. Et de l'autre, cette terre maintenant compacte et martelée par le va-et-vient continu des autos et des camions, loin d'accueillir comme avant les racines grandissantes restreignait maintenant leur dynamisme naturel.

Mais les branches, elles, exigeaient toujours pour leur plumage une quantité croissante d'eau et de nourriture. Les racines, en humbles servantes, fournissaient la plus riche et la plus grande partie de ce qu'elles tiraient de la terre. Ainsi un jour les soeurs terriennes cessèrent, semblait-il, complètement de pousser.

l'inégalité

Les branches s'allongeaient toujours, et leur cime se dressait par-dessus le toit de la maison de sorte à pouvoir s'entretenir avec les gros arbres de l'autre côté. Et quand descendait le mauvais temps—surtout ces terribles ouragans de l'automne et ces blizzards d'hiver—les racines devaient travailler de toutes leurs forces pour soutenir une colonne si pesante. Les branches, elles, jouaient dans le vent.

Malgré leur état chétif, les racines n'auraient jamais songé à se plaindre.

C'eût été la dernière insulte. Les branches ne connaissaient donc rien des gigantesques efforts de leurs soeurs qui devaient créer une illusion de force et de nombre. Celles-ci aménageaient donc leurs forces pour crier les répliques rapportées ci-dessus.

Tandis donc que les branches, victimes de leur propre orgueil, croissaient de jour en jour, l'arbre entier avançait inéluctablement vers sa perte. Jusqu'à quand est-ce que les racines tiendraient-elles?

Un soir d'automne, que la pluie et le vent exercèrent une fureur particulièrement rapace, les racines n'en pouvaient plus. Voyant tout perdu, dans un dernier et gigantesque effort, elles ont appuyé leurs forces du côté de la pelouse devant la maison.

la tempête

Les employés, à leur arrivée le lendemain, ont trouvé le grand sapin bleu vert couché justement sur le gazon entre la rue et la maison.

C'est drôle, disaient-ils, comment l'arbre ne s'est pas effondré sur le toit. Il aurait sûrement tout écrasé sous son poids.

Et sans même regarder le faîte déchu, l'on admira "les toutes petites racines qui avaient tenu bon pendant toutes ces années!"

*Les branches supposent une bonne souche,
et il n'y a pas de souche sans racines.*

*

*

*

*

*

*

